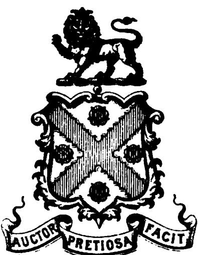

AUCTOR
PRETIOSA
FACIT

LE

PARIS VIVEUR

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Cie

RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

LE PARIS
VIVEUR

PAR MANÈ



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

1862

A MONSIEUR E. DENTU

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Çà été d'abord *Paris Aventureux;* l'an dernier, *Paris Mystérieux;* à présent, *le Paris Viveur* va continuer la série.

Ce nouveau recueil d'improvisations parisiennes vous doit être dédié comme au maître et au directeur du comptoir le plus hospitalier et le plus hardi de la librairie parisienne. Les extrêmes s'y touchent. P.-J. Proudhon y fraternise avec M. de Riancey. Tous les mondes y sont représentés, sans oublier le monde occulte et surnaturel. C'est de chez vous que sont sorties tant de brochures sur

la politique contemporaine dont une ou deux ont tenu le globe attentif et porté le nom de leur éditeur aux extrémités de l'univers. Quand l'étranger vient à Paris, j'entends l'étranger qui ne se contente pas d'un voyage superficiel, il se fait conduire au Palais-Royal, galerie d'Orléans, devant ce magasin célèbre, encore plus étroit que la maison dans laquelle Socrate trouvait encore trop de place pour les vrais amis, et où se fait chaque année une si belle vendange de livres, en si peu d'espace.

Ce magasin, c'est le *Clos-Dentu*, l'un des plus renommés de la librairie. Vous connaissez l'histoire de ce général, un gourmet du premier Empire, qui, passant devant le Clos-Vougeot, fit porter les armes à sa troupe. Ceux qui aiment à s'enivrer de la parole imprimée, doivent saluer votre vitrine avec quelque chose de cet enthousiasme.

Je remarque une particularité dans votre vie d'éditeur, c'est que, vous étant exposé plus peut-être qu'aucun de vos confrères, il n'y a jamais eu pour vous ni condamnation, ni Bastille, et je crois pouvoir donner l'explication de cette invulnérabilité.

Vous avez été trempé de bonne heure dans les eaux

du Principe et de la Tradition par l'esprit supérieur et la vigilance d'une mère pieuse. Vous vous en êtes élancé plus fort dans les combats de la vie : inattaqué, inattaquable, vous êtes sorti sain et sauf de passes où bien d'autres auraient succombé, n'étant pas munis du même viatique.

Moi aussi, j'ai coutume de beaucoup risquer en ces esquisses de la fiévreuse vie parisienne. Quelques-uns, parlant de nous, ont même dit, je le sais : Il va trop loin. Erreur ! Je suis de l'œil et de la plume nos contemporains dans leurs sentiers, sûr de ne pas m'y égarer avec eux, parce que j'ai mis ma vie à l'abri dans une arche où la sagesse et la règle survivraient au déluge du monde.

Jour par jour, page par page, nous continuerons donc à raconter, s'il plaît à Dieu, avec une inoffensive liberté d'allures, les prouesses de ce siècle d'osier. Car, ne vous y trompez pas, nous vivons dans l'âge d'osier. L'or, l'argent, le fer, le plomb ont prêté leur nom à des temps lointains. L'osier convient seul à la complaisance de nos âmes, à la souplesse de nos consciences, à la légèreté de nos paroles. Il est d'osier le petit panier sur roues où

cette fringante petite dame promène son domestique à l'entrée de ce livre ; et certes, c'est bien aussi une littérature d'osier que l'on va voir trotter dans les pages qui suivent.

MANÈ.



PARIS VIVEUR

I

Sommaire : La traite des blanches à Belleville. — Comme quoi Mme la Ressource vaut sept Chinois pour la malice. — *Castigat... lacrymando mores* ou encore *la Lionne de la place Maubert.* — M. C. Doucet. — M. J. Prével. — *L'Indépendance* et le panache blanc d'Henri IV. — Louis XVIII et M. de Châteaubriand. — Un impresario de banlieue et notre Manè. — Chinois et Européens ; Bellevillois et Parisiens. — Tirade rayée contre le quartier Bréda. — Une biche effarée. — M. Fichtraquo et Ce ou les gandins déçus. — Digression à propos des livrées. — Élodie Girard (de Belleville) et la dame aux Camellias. — La vérité sur le cas de Marie Duplessy et de M. Édouard P***, autrement dits Marguerite Gautier et Armand Duval. — Le roman comique de M. Albert Glatigny, auteur des *Vignes folles.* — Amiral, compositeur d'imprimerie et mère de famille. — Une scène ajoutée à *la Chanoinesse*, de M. Scribe. — Les bottes de M. Albert Glatigny et le manteau de sir Walter Raleigh. — Gulliver chez les Lilliputiens, ou trop grand pour rien faire. — Tout chemin ramène à la poésie les poëtes. — *Le Hanneton lumineux* promis aux Funambules et *la Papillon* donné à l'Opéra.— Mlle Taglioni et Mlle Livry.

Paris, 7 décembre 1860.

Sur les hauteurs de Belleville, où fleurit ce drame populaire : *la Lionne de la place Maubert*, il paraît

que depuis quelque temps d'odieuses vieilles, dont le vrai métier n'a pas de nom dans la langue honnête et s'intitulant marchandes à la toilette, ravageaient abominablement le quartier. Qui ne connaît la marchande à la toilette, si bien étudiée, si bien décrite à plusieurs reprises par Balzac, dans *la Comédie humaine !* Le plus souvent, entre les mains de Madame la Ressource, son commerce, qui ne serait pas plus malhonnête qu'un autre s'il se bornait à l'achat et à la revente des marchandises d'occasion, est le moyen et le masque à l'aide desquels ces vipères rampent vers des buts ténébreux.

En fait de malice et de ruse, il faut sept juifs réunis pour valoir un Grec.

Il faut sept Grecs pour valoir un Chinois.

Mais il faut sept Chinois pour égaler une marchande à la toilette parisienne qui a tous ses chevrons.

Par les mains, disons mieux, par les griffes de cette engeance, le Minotaure levait donc un affreux tribut à Belleville ; c'est alors que le directeur du théâtre de ce faubourg récemment annexé, résolut, en homme intelligent et en honnête homme, de faire servir ce que l'on peut cultiver de littérature dramatique sur une scène de banlieue, à fortifier les bons et à faire trembler les méchants. Justement, un auteur dramatique, qui n'est pas encore aussi célèbre que M. Scribe ou les deux Dumas, — M. Jules Dornay, — lui avait remis le manuscrit d'un grand drame populaire, dont

il serait juste de dire : *Castigat... lacrymando mores*, où l'on voit la vertu récompensée comme par l'Académie et le vice frappé à bras raccourcis ; l'*impresario* de Belleville voulut travailler à la purification du quartier en jouant ce drame ; mais les ouvrages inédits ne peuvent être montés, sans une autorisation spéciale, sur les scènes de la nature de celle-ci. Il fallut solliciter une permission du ministère d'État, et, cette fois comme dans tant d'autres occasions, la bienveillance de M. Camille Doucet leva toutes les difficultés.

Voilà donc *la Lionne de la place Maubert* en règle avec l'administration. On distribue les rôles, non sans tact et sans éclat, puisque c'est la belle Élodie Girard qui prête ses traits à l'héroïne ; on peint les décors, on met en scène tout aussi soigneusement que dans n'importe quel théâtre parisien du boulevard. Aussi, le jour de la première représentation fut-il une solennité sans précédents dans les annales du lieu. Par malheur, celà manquait un peu de journalistes parisiens. Seul, ou à peu près seul, le vigilant Jules Prével, du *Figaro-Programme*, donnait le lendemain un compte rendu de la soirée. Grâce à ce silence quasi-général de la presse, le *grrrand* succès de *la Lionne de la place Maubert*, après avoir fait, pendant un nombre relativement très-considérable de soirées, les délices et l'édification du public restreint de Belleville, commençait à approcher de sa fin, lorsque le hasard, notre bonne étoile, une soif d'inconnu qui dévore cer-

tains esprits, nous menèrent à ce théâtre de Belleville que l'Odéon inventa sans doute pour avoir l'air d'être central, en comparaison ; et, le lendemain, nous racontions ici cette expédition.

Ce que c'est que d'écrire dans un journal qui, comme le panache blanc d'Henri IV, est toujours dans le bon chemin ! A peine avait-il paru, l'article où nous disions : « Il faut aller voir à Belleville un fort drame et une belle fille, tous les deux garantis bien charpentés, » que Paris prenait le chemin du théâtre de Belleville ; Paris, représenté par la fine fleur de ses curieux, s'élançait à l'assaut des avant-scènes de Belleville. Plus d'une colonne d'attaque s'est égarée sur cette route peu familière, mais tous ont fini par arriver. Je vous rapporterais, si la discrétion ne nous fermait la bouche, comment un grand seigneur, qui est en même temps un artiste distingué, contait l'autre soir chez une altesse impériale, au grand amusement de l'auditoire, les tribulations de sa chasse à *la Lionne de la place Maubert*.

Louis XVIII se plaisait à reconnaître, en 1814, que le fameux pamphlet de M. de Châteaubriand, *Buonaparte et les Bourbons*, avait fait plus qu'une armée pour la cause royale. M. le directeur du théâtre de Belleville a bien voulu attribuer au feuilleton de *l'Indépendance* une influence aussi grande sur les destinées de son drame. Grâce à nous, dit-il, le succès a reverdi, comme après une coupe bue à la fameuse fon-

taine de Jouvence. Il doit à ce qui a été dit ici dix-sept belles représentations, ses dix-sept plus belles, puisqu'enfin Paris s'était décidé à grimper la montagne, douloureuse pour les coupés, qui mène à Belleville.

De même que Chinois et Européens, rapprochés maintenant par la guerre, s'étonnent mutuellement avant et pendant qu'ils s'entretuent, les Parisiens et les indigènes ne se sont pas rencontrés au théâtre de Belleville sans se regarder un peu de travers. Voici à quel propos : les étrangers, plus attentifs aux épaules d'Élodie qu'aux beautés du dialogue, ne se faisaient pas faute de causotter et de ricaner dans leurs loges quand la belle lionne n'était pas en scène ; quelques dames pinçaient leurs époux coupables d'avoir trop lorgné celle-ci ; tout ce menu désordre scandalisait plus qu'un peu les spectateurs naïfs, émus d'une sincère horreur pour le traître et d'une compassion sérieuse pour la victime. Les acteurs n'étaient pas non plus fort satisfaits de l'indifférence railleuse avec laquelle les beaux messieurs et les belles dames de l'avant-scène écoutaient ou plutôt n'écoutaient pas leurs plus retentissants effets ; aussi l'un d'eux, le chef de la bande, celui qui fait dans l'ouvrage le rôle d'un Desgenais, armé de tirades plus flamboyantes les unes que les autres contre les filles de marbre, se mit-il à braquer ses plus menaçantes invectives contre les loges d'où il avait vu partir la raillerie, et le voilà, animé d'une indignation sincère, qui lance sur telle et telle

1.

spectatrice spécialement, les éclairs et le tonnerre dont voici un échantillon :

« ... Celui qui a donné ce collier est en prison ; il l'avait payé d'un faux !... Ces bracelets représentent l'erreur d'un usurier trop confiant !... Ces boutons merveilleux sont le dernier souvenir d'un suicidé !... Cette émeraude, si richement encadrée, a été soustraite par un mari dans un écrin de sa femme !... L'indignation vous monte au front !... Sortons !... Voyez-vous ce fringant équipage dans lequel s'étend voluptueusement une jeune femme ?... C'est le présent d'un homme auquel la charité publique a fait l'aumône d'un cercueil !... La maison devant laquelle il s'arrête est le nid ignoré des amours d'un sage, d'un homme austère qui tonne chaque jour contre les dépravations du siècle !... Mais c'est assez ; pour me résumer, dans ce monde de joies folles et d'amours sans âme, l'or ne tinte pas joyeusement comme dans la famille dont il garantit l'avenir, comme chez le négociant dont il consolide le crédit, comme dans la maison de l'ouvrier dont il assure l'existence !... Il va et vient brutalement, bruyamment, et, la moitié du temps, il y a, dans ce bruit, des plaintes, des sanglots, des larmes d'enfants, des angoisses de mères, des râles d'agonisants !... Ici, c'est le contraste de Maubert !... La vie s'y mène par un train de grande vitesse, sur les rails du plaisir, et le voyageur s'enivre dans cette course aventureuse à travers mille chemins de luxuriantes

amours, oubliant qu'il est sur la route du vice et que le crime l'y attend au passage!... Faux sourires!... faux serments!... fausses passions!... calculs infâmes, toujours!... voilà la vie de ce monde au cœur de bronze!... Gouffre fangeux, sur le bord duquel tout homme, fier de son nom, n'ose poser le pied sans frémir!... Voilà le quartier Bréda!... »

Ouf! En voilà, de la prose rayée! J'en ai cité long, et cependant toute la batterie, je veux dire la tirade n'est pas là au complet. Ayant reçu cette décharge en pleine poitrine, une des rieuses dont la tenue avait le plus agacé l'acteur, cessa de rire, et les bravos enthousiastes du public lui donnant à penser que le parterre était d'accord avec ce déclamateur, elle n'osait plus sortir de sa loge, de peur des représailles; elle réclamait l'assistance des gendarmes; elle craignait, en sa qualité de déléguée du quartier Bréda, d'être malmenée dans les corridors.

Autre déception réservée à certains Parisiens aventurés dans ces parages et pensant que les choses s'y passaient comme aux Délassements-Comiques, à savoir qu'on était le bienvenu en offrant aux dames du théâtre de se rafraîchir, après la représentation, avec des écrevisses bordelaises ou une salade de homard. Ces jeunes gandins déposèrent donc leurs invitations, pendant le dernier entr'acte, chez le concierge du théâtre, et vinrent, après la pièce, chercher les réponses. O stupéfaction! toutes négatives!

L'une disait : Je suis mariée au père Matou, qui ne me permet pas de rentrer tard.

— « Moi je suis mariée à Fichtraquo, disait une autre.

— « Moi à Coquelicot.

— « Moi à Bel-Organe.

— « Moi à la Sauterelle.

— « Moi au père Chandelier. »

Ce sont, vous vous en doutiez, des noms pittoresques dont sont affublés quelques-uns des personnages de la pièce.

Devant cette avalanche de mariages, messieurs les gandins se sont enfuis et courent encore, ne se souciant pas d'avoir affaire à messieurs Fichtraquo et consorts.

Il paraît que le théâtre de Belleville, affriandé par le succès qu'il vient d'obtenir, prépare maintenant une revue à grand tapage, dans laquelle Mlle Élodie Girard remplira le rôle de la France. — « C'est pour le coup, a dit un gamin mis au fait de cet avenir dramatique de sa patrie, que nous allons voir de beaux *larbins* chez nous ! »

Larbin, traduisez : domestique en livrée. Dans un riche moderne, ce qui frappe nécessairement le plus l'œil du populaire, c'est sa valetaille en habits dorés. De nos jours, — le bon ton le veut ainsi, — le millionnaire épuise toutes les recherches du luxe autour de lui : ses meubles sont des bijoux ; ses laquais sont

brillants comme des seigneurs ; ses chevaux sont traités comme des princes ; ses carrosses sont des merveilles. Il n'y a de pauvre, d'obscur, d'étriqué, que le maître de toutes ces splendeurs, dans son méchant habit de drap tout pareil, ou peu s'en faut, à celui que porte l'employé à quinze cents francs. Quand il monte dans sa propre voiture, plus d'un de ces privilégiés du luxe pourrait, à la rigueur, avoir l'air de s'approcher de la portière somptueuse de sa berline pour demander l'aumône. Jamais un Huron, tombant tout à coup à Paris comme l'Ingénu de Voltaire sur les côtes de Bretagne, ne pourrait croire que ce triste sire en habit noir ou en paletot marron est le maître et non le serviteur des magnificences qui l'entourent et, grâce à cette étrange frugalité du sexe masculin dans ses ajustements, c'est seulement en regardant aux livrées que l'enfant du peuple reconnaît qu'il a devant lui un personnage.

Étrange anomalie, qui a d'ailleurs sa signification ! Bizarre effacement qui n'est pas sans un immense orgueil ! Mais, revenons à ce modèle de fille-bohême qui a nom Élodie Girard ; j'imagine que si le père Duval était jamais venu chez elle pour réclamer son fils, comme chez cette Marguerite Gautier, dite la Dame aux Camellias, qui reparaît maintenant au Gymnase, voici à peu près le langage qu'elle lui aurait tenu :

— « Écoute, Monsieur, tu ne sais pas ce dont tu parles ; car si tu avais connu les douceurs de notre

amour, tu n'ignorerais pas qu'on vend ses bottes plutôt que d'y renoncer. »

Cette brusque réplique, cet argument *ad hominem*, aurait eu l'avantage d'arrêter le père Duval sur le seuil de sa fameuse tirade que le temps n'a pas améliorée, et qui nous est rendue aussi vulgaire, aussi ennuyeuse, aussi prétentieuse, aussi insensée dans *la Dame aux Camellias* du Gymnase que dans *la Dame aux Camellias* au Vaudeville.

Tout le monde sait que l'héroïne d'Alexandre Dumas fils, celle qui, plus tard, s'est appelée la *Traviata* dans l'œuvre de Verdi, fut, de son vrai nom, Marie Duplessy et figura parmi les étoiles de notre demi-monde parisien. Ce que l'on ignore plus communément, c'est la vérité exacte sur l'épisode des amours de cette Marie Duplessy qui donna lieu plus tard à cinq actes et à tant de mouchoirs trempés de larmes.

J'assistais au souper dans lequel M. Édouard P***, — c'est le nom réel d'Armand Duval, — se trouva pour la première fois en présence de Mlle Duplessy. C'était à la suite d'un bal de l'Opéra. Elle nous avait intrigués une bonne partie de la nuit, sans se laisser reconnaître. On l'invita à souper, ignorant encore à qui l'on avait affaire ; elle hésita quelque temps à accepter ; puis, la liste des convives lui ayant été déroulée, elle y vit le nom d'Édouard, dont elle avait envie de faire la connaissance, et se décida alors à dire oui.

Quand nous fûmes installés dans un de ces petits

salons de restaurateur où se sont nouées et dénouées tant d'amourettes, elle ôta son masque et nous vîmes que nous avions eu la main heureuse. Je l'entends encore entamer la conversation avec Édouard P*** par la phrase suivante qui est restée gravée dans ma mémoire :

— « Monsieur, je vous rencontre souvent à cheval, au bois de Boulogne, et votre monture a l'air d'être heureuse de porter un cavalier comme vous. »

Voilà sous quels auspices l'entretien s'engagea. Puis, Marie ayant déclaré qu'elle souperait avec des écrevisses, du homard, des crevettes et ne boirait que du vin de Champagne, Édouard P***, pour n'être pas en reste de politesse, ne voulut laisser à personne le soin d'appeler à la liberté le captif mousseux des fioles champenoises. Sans métaphore, lui-même il voulut déboucher les bouteilles de champagne rosé que l'on avait apportées, et la bonne grâce qu'il mit dans cette action si simple acheva de lui gagner le cœur de Marie, déjà favorablement disposée en sa faveur.

Le lendemain, les initiés se faisaient réciproquement part du bonheur de Mlle Duplessy et de M. Édouard P***.

Leur lune de miel dura peu. Marie fut bientôt forcée de comprendre, sans la moindre intervention du père d'Édouard, qu'elle n'était pas en position de filer l'amour désintéressé. Les conseils de son amie, Mme B***, — celle qui s'appelle Prudence dans la

pièce, — la décidèrent à retourner aux pompes et aux œuvres de cette vie qu'elle avait menée jusque-là, et dont on sait quel fut pour elle le prompt dénouement. Ne criez pas trop haro sur cette pauvre Mme B***, pour laquelle le théâtre s'est montré sans miséricorde! Marie Duplessy repose au cimetière Montmartre, et si sa tombe est entretenue comme celle d'une mère qui a laissé derrière elle des enfants pieux, si tous les mois elle s'orne d'une couronne nouvelle, c'est à Mme B***, — à Prudence, — qu'il faut en savoir gré. Dans la nouveauté du succès de *la Dame aux Camellias*, il y eut force pèlerinages à la dernière demeure de Marguerite Gautier, et c'était à qui lui prodiguerait les fleurs. La vogue de ce tombeau eut une cinquantaine de représentations; peut-être dura-t-elle deux mois au plus, puis tout rentra dans l'ordre accoutumé, et Prudence seule est restée fidèle à la pierre qui recouvre son amie.

Peut-être me demanderez-vous ce que dit M. Édouard P*** lorsqu'il sut qu'on avait fait de lui un héros de théâtre. Il dit qu'il n'irait jamais voir la pièce, et il a tenu parole.

Quant à Saint-Gaudens, il assistait à la première représentation, et le lendemain il déclarait, selon sa formule favorite et avec l'accent que l'acteur Gil-Perez lui avait emprunté, en l'exagérant, que jamais il n'avait *pris tant de plasir*. S'il en prend, à présent, c'est dans l'autre monde. Il est mort, et je ne sais si

c'est pour cette raison que dans *la Dame aux Camellias*, reprise au Gymnase, on lui a retranché sa fameuse phrase, et que l'acteur qui remplace Gil-Perez est d'une si lugubre gaieté.

Le général Dumas, — comme l'on appelle à Naples notre romancier, — s'est bien gardé de profiter de son voyage à Paris pour aller voir les nouveaux interprètes de la vieille pièce de son fils. Il était trop occupé à raconter ses victoires et conquêtes et à acheter le matériel de l'imprimerie de son journal l'*Indipendente*. Son compagnon, l'amiral Emilio, habile, à ce qu'il paraît, en plus d'un exercice, est, au besoin, un excellent compositeur d'imprimerie et *lève la lettre* avec une rare distinction. Ce n'est pas à ce jeu-là, je pense, que sa ceinture s'est élargie ; mais elle s'est élargie, c'est un fait. Pourvu qu'à cette occasion il ne prenne pas fantaisie à notre grand, à notre cher, mais si peu raisonnable maître, Alexandre Dumas, de se faire, à l'encontre du *Père prodigue* et du *Fils naturel*, le père rangé d'un fils légitime. Hélas !

On me dira que ce ne sont pas encore là des mœurs de salon, mais je veux raconter le bizarre roman comique d'un poëte éclos d'hier, M. Glatigny, l'auteur des *Vignes folles*. Demandez donc beaucoup de tenue, de raison et de respect pour les convenances aux rimes de M. Albert Glatigny, quand vous aurez lu l'histoire abrégée de ses pérégrinations, quand vous saurez à quelles écoles il a jusqu'ici appris la vie !

Il avait seize ans lorsque Offenbach ouvrit aux Champs-Élysées son petit théâtre des Bouffes-Parisiens, appelé à de si beaux destins. Il s'engagea dans la troupe que dirigeait Offenbach. Ce ne fut pas précisément en qualité de jeune premier, puisque sa création la plus importante sur cette scène, fut le rôle du passant muet qui traverse le pont, en jetant un sou, dans l'amusante plaisanterie des *Deux Aveugles*.

L'année suivante, il s'enrôle dans une troupe nomade qui exploitait le Bordelais et la Gascogne. Ici, ses attributions s'étaient notablement étendues ; il jouait les grimes, les pères nobles, les jeunes premiers, indifféremment. Son plus grand succès fut à Saint-Jean-de-Luz, petite ville blottie au fond du golfe de Gascogne. En vrai poëte qu'il est, en véritable vendangeur des vignes folles, ne s'était-il pas épris, on ne peut plus platoniquement, de l'ingénue de la bande, et, un soir que l'on jouait *la Chanoinesse* de M. Scribe, — elle faisait Gabrielle; lui, Henri, — vient un moment où Henri doit embrasser Gabrielle pour obéir à la tante Héloïse : — « Non ! dit notre pauvre Albert Glatigny, le visage inondé de larmes et poussant vers le ciel une clameur désespérée que M. Scribe n'avait pas prévue. — Non ! je l'aime trop! je n'oserai jamais ! » — Là-dessus, au lieu d'embrasser, il s'enfuit dans la coulisse, d'où le directeur s'empressa de bannir, sans le féliciter le moins du monde sur sa présence d'esprit, — ce singulier pensionnaire.

Un peu plus tard, nous le retrouvons dans une autre petite ville, — encore un port de mer, — dont j'ai oublié le nom. Ici, son engagement se trouva rompu la veille des débuts, et voici pour quelle cause : La veille du grand jour il se promenait, avec son unique paire de bottes aux pieds, sur le bord des flots retentissants. Il avise, à quelques pas devant lui, la grande coquette de la troupe, errant solitaire, elle aussi, et il remarque qu'elle est médiocrement chaussée de pauvres petits brodequins de prunelle, qui ne protégent pas suffisamment son pied blanc contre la dureté des galets de la plage. Ai-je besoin de dire qu'il était amoureux de cette Célimène, trahie par ses semelles? Toujours est-il qu'il ne put supporter cette vue, et, par un trait digne du seigneur anglais Walter Raleigh, qui étendit son beau manteau dans la boue pour faire un passage sec à la reine Élisabeth, voilà notre pauvre comédien qui, sans hésiter, sans réfléchir que ses bottes sont filles uniques, qu'il ne peut pas en changer comme Raleigh changea de manteau après avoir fait du sien un tapis, voilà notre misérable poëte qui se déchausse sur la grève et fait hommage de ce cuir protecteur aux pieds meurtris de Célimène.

Celle-ci, — qui avait au logis un mari ou un amant insuffisamment botté, cela se voit dans ce monde-là, — n'hésita pas un moment à placer les semelles offertes par dessus les siennes, et le lendemain, quand le poëte, qui était rentré chez lui pieds nus à travers les

cailloux, redemanda sa chaussure pour débuter, on lui dit : « Quelle chaussure? Êtes-vous fou? » Et on lui ferma la porte au nez, comme s'il eût proféré une grosse impertinence, en supposant que ses bottes pouvaient être domiciliées chez la comédienne. Un peu plus, il se trouvait là un mari, injustement botté de ses bottes à lui, Glatigny, tout prêt à lui en donner une dans le dos pour lui apprendre à ne pas tenir de propos compromettants pour l'honneur des comédiennes, à propos de bottes.

Il fut souffleur à Boulogne-sur-Mer. La mer l'attirait et le consolait apparemment de ses misères par le voisinage de son immense poésie.

A Caen, on jouait *le Duc Job*. Notre homme avait une table à apporter. Il savait ce rôle sur le bout du doigt. Il entre donc avec son meuble au moment convenu ; mais à peine est-il en scène, que voilà la salle partie d'un éclat de rire homérique, peu en harmonie avec le genre tempéré que cultive M. Léon Laya. Qu'était-il donc arrivé? Peu de chose, mais il n'en faut pas davantage pour mettre un parterre en belle humeur : notre Albert Glatigny est plus long que l'immense Nadar et moins large, et moins large encore que M. Bache, le maigrissime John Styx d'*Orphée aux Enfers*. Or, tous les autres acteurs qui se trouvaient en scène étant petits et replets, il avait l'air d'un Gulliver famélique en visite chez des Lilliputiens repus,

A la suite de cet effet d'hilarité auquel on n'avait pas songé pendant les répétitions, l'*impresario* s'empressa de déclarer à Albert Glatigny qu'il était trop grand pour rien faire, et l'envoya engraisser ou rapetisser ailleurs.

Ce dernier malheur fut le terme de sa carrière d'acteur. Il se jeta alors à corps perdu dans la poésie, qui a le tort de ne pas toujours nourrir son monde, mais qui a l'avantage de permettre aux gens d'élever leur front jusqu'aux astres, si bon leur semble.

Albert Glatigny doit avoir vingt ans aujourd'hui. Je le crois lancé. Il cisèle présentement un grand ouvrage pour les Funambules : *le Hanneton lumineux*.

En attendant, *le Papillon* de Taglioni, d'Offenbach et de M. de Saint-Georges vole, vole à l'Opéra, et les avant-scènes fêtent Mlle Livry, et les journaux l'exaltent. Ce qui fait la force et la supériorité de cette jeune personne, c'est ce culte qu'elle a voué à la grande danseuse dont elle est l'élève chérie et qu'elle rappelle autant que le talent peut imiter le génie.

II

SOMMAIRE : Paris sous la neige et assortiment de culbutes sur le verglas. — Chroniqueur et clown. — Pourquoi il a neigé de la sorte le jour de Noël? — M. Ernest Feydeau, l'idole des cochers de fiacre. — Pourquoi? comment? et en quoi cette particularité importe à la jeune épousée de l'auteur de *Fanny?* — La fausse Vénus ou le maillot révélateur, ou encoren iche d'actrice à actrice — Il y a pastel et pastel. — Notre moralité. — Mensonge du corps et du cœur. — Chronique algébrique. — Les libertés rendues à la presse française nous profiteront indirectement. — MM. Guéroult et d'Haussonville. — M. de Forcade la Roquette. — L'Empire et la république des lettres. — Bals et soirées. — Chez M. et Mme Basilewski. — Chez Rossini, ou les cordonniers ne sont pas les plus mal chaussés, en dépit du proverbe. — *Barkouf* à l'Opéra-Comique; Offenbach; duel et première représentation. — Mlle Baretti chez le prince Poniatowski. — Un tableau du peintre Gérôme à peu près réalisé. — Ce que signifie *off* dans un paroissien ou la dame *aux sept petites chaises* dépassée. — Nadar et la photographie électrique. — Théâtres. — Les revues. — Celle des Délassements-Comiques. — Respect aux réveillons de Noël! — Attendrissement entre la truffe et l'écrevisse. — Le medium Squire. — Le guita-

riste Huerta. — Aux bals de l'Opéra, *la ballade*, nouvelle figure de quadrille. — Camille ou l'idole du Quartier-Latin. — En buvant dans le verre de sa voisine... — MM. Dumas père et fils.

Paris, 28 décembre 1860.

Pluie, neige, gelée; gelée, neige, pluie; voilà le répertoire de la saison. Il n'est pas coquet. Sans parler des étrennes qu'il faut donner par tous les temps! Quand il pleut, du moins, les marchands de parapluie et les cochers de fiacre doivent être contents. Quand il neige, les gamins s'amusent à se jeter à la tête les uns des autres force boules blanches, et les élégants de première classe sont ravis d'une occasion de tirer leur traîneau de la remise. La gelée réjouit les patineurs et permet l'économie d'une voiture aux jeunes gens rangés qui ne vont avec plaisir dans le monde qu'à la condition de pouvoir s'y rendre à pied sans dommage pour leur fine chaussure vernie. Toutes les journées, même les plus laides, ont leurs bons côtés, voilà ce qu'il faut se répéter. C'est le conseil d'une saine philosophie qui n'empêche malheureusement ni de grelotter, ni de s'enrhumer, ni de se crotter.

La chronique, telle que nous la comprenons, va partout et sort par tous les temps. Nous avons donc voulu voir par nos yeux la place de la Concorde, les Champs-Élysées et les boulevards, durant les jours de verglas qui ont précédé Noël, et nous y avons vu les

chevaux tomber, les hommes tomber, les voitures tomber quand elles avaient deux roues ou rester tristement à l'ancre sur leurs quatre roues, immobiles au milieu d'une plaine glacée. Les auteurs dramatiques, gens qui ont pour les chutes une horreur professionnelle, avaient pris le parti de ne plus sortir et quelques-uns se disaient malades pour se soustraire aux obligations de la vie. Ceux qui sont sortis, malgré le temps contraire et un sol plus glissant encore que la faveur populaire, n'ont pas eu à s'en louer : par exemple, les faiseurs de revues de fin d'année n'ont fait bonne figure ni aux Variétés, ni au Théâtre-Déjazet, ni aux Folies-Dramatiques. S'ils ne sont pas tombés comme des fiacres, c'est qu'on les a soutenus. Pour nous, simples chroniqueurs, c'est autre chose et c'est sans conséquence : avec ou sans l'excuse du verglas, nous tombons, nous nous relevons, nous rebondissons d'un dimanche à l'autre. Il y a du clown dans notre affaire.

Le jour de Noël, changement de décor : le ciel s'est amusé, — n'ayant rien d'autre à faire, puisque la Bourse et toutes les administrations étaient fermées, — à poudrer Paris à blanc comme jamais il n'avait été poudré. Nos dames plâtrées, qui ont trois et quatre couches de poudre de riz sur les joues et qui, sous prétexte de pâleur à la mode, étalent le teint de Pierrot, ont dû être, cette fois, jalouses de nos trottoirs. Nos monuments et nos maisons ressemblaient

tous à d'immenses biscuits glacés au rhum. Cependant, l'épais tapis étendu sur le sol étouffait le bruit des piétons et des carrosses. La ville muette ressemblait à un grand cadavre. C'était triste et poétique. Cela donnait une idée des sensations que doivent éprouver les sourds qui voient le mouvement, mais sont privés du son qu'il produit. Je suis bien aise d'avoir vu Paris sous cet aspect que nos hivers, ordinairement modérés, ne lui donnent pas souvent. Mais il aurait fallu pouvoir d'un coup de sifflet, comme au théâtre, changer le décor, du moment qu'il devenait monotone ou incommode. Au contraire, après cette débauche de frimas, la circulation dans Paris est malade pour bien des jours et, justement! il va tant y avoir à circuler ces jours prochains!

Je vois d'ici les cochers, dans la journée mémorable du 1er janvier, plus fiers sur leurs siéges qu'un monarque sur son trône, *drapant leur gueuserie avec leur arrogance*, comme don César de Bazan, et ne daignant pas répondre à l'appel de la pratique! Le 1er janvier, ce sont des despotes, des satrapes, et nous qui implorons un véhicule, nous sommes leurs très-humbles sujets et tributaires, trop heureux quand ils consentent à accepter nos écus.

Eh bien! je veux donner aux Parisiens qui me lisent, un moyen de fléchir ces farouches automédons.

Il n'y a qu'à se dire l'ami de M. Ernest Feydeau,

L'auteur de *Fanny* est, selon les cochers de remise, le roi des hommes. N'allez pas croire que cet enthousiasme ait des sources littéraires et que la scène du balcon ait fasciné à ce point les lecteurs en carrick. Non! les romans de M. Feydeau sont étrangers à sa popularité sous les remises. On ne l'aime ni parce que ni quoique auteur de *Fanny*, de *Daniel*, de *Catherine d'Overmeire;* c'est uniquement parce qu'il est le mortel le plus généreux en pourboires qu'il s'est acquis l'estime où l'on le voit parmi les conducteurs de voitures de place.

Un hasard m'a fait découvrir cette particularité. Nous passions à côté d'un *meeting* de cochers; l'un d'eux se lamentait : il avait, disait-il, trimbalé pendant quatre heures une famille de provinciaux qui lui avait donné, en rechignant, une méchante gratification de dix centimes! — « Oui; mais après cela, tu as mené M. Feydeau, et une course avec lui ça vaut une demi-journée avec les autres! — Pour ça, c'est vrai, reprit le plaignant, c'est un rude homme; » et là-dessus tous ces cochers chantèrent en chœur et firent claquer comme un cent de fouets l'éloge de M. Feydeau, père des cochers.

C'est un trait de caractère particulièrement intéressant pour la jeune épousée de notre romancier, que cette tendance à la libéralité. Il est évident que le mortel qui couvre d'or ses fiacres ne saurait, prenant une femme qu'il doit adorer, lésiner sur les frais du culte.

Or, par le temps qui court d'élégances à tous crins, malheureuses les femmes qui ont des maris encroûtés et embourbés dans les vieilles idées d'ordre, d'économie et d'une part des revenus du ménage à mettre de côté chaque année ! Le royaume de la toilette est fermé aux victimes de ces systèmes surannés. Or, j'aurai le cynisme de déclarer que sans toilette il n'y a pas de femme, — aux yeux des femmes surtout.

L'autre jour, une actrice, que je ne nommerai pas, joua un assez bon tour à une comédienne que je ne nommerai pas davantage. Il s'agissait d'éclairer un galant sur le mensonge des charmes étalés par celle-ci dans une comédie écourtée comme un ballet. Que fit celle-là ? Elle corrompit la femme de chambre de sa rivale, et fit apporter chez le Monsieur en question le maillot rembourré qui recommande aux lorgnettes la fausse Vénus. Bien entendu, on n'avait pas manqué d'ajouter à l'envoi cette étiquette révélatrice : « Beautés de Mademoiselle ***. »

Une mère qui voyait avec peine son jeune fils, récemment sorti des écoles, adorer avec la fougue naïve du jeune âge, les charmes frelatés et dangereux d'une sirène de Paris, imagina de faire accrocher un fort beau portrait de femme, au pastel, dans la chambre de son garçon, qui n'était plus assez régulièrement habitée au gré des parents. Il y vint pourtant, il y vit le cadre nouvellement suspendu à la muraille et demanda la raison de cet embellissement.

— « On m'a rapporté, dit la mère, que tu aimais les visages peints et que c'était cet amour qui nous privait trop souvent de ta présence. Voici une beauté d'une fraîcheur aussi réelle que celles que tu vas chercher au dehors ; tu pourras donc rester au logis désormais. Pastel pour pastel, mieux vaut, crois-moi, celui d'un maître dans son vieux cadre doré, qui ne coûte rien à entretenir, que celui d'une maîtresse qu'il faut encadrer chaque jour à ses frais. »

Le jeune homme profita-t-il de cette leçon ingénieusement donnée ? Il est permis d'en douter. Elle rentre dans l'ordre d'enseignements trop souvent inécoutés que nous aurions souhaité de faire trouver quelquefois ici à nos lecteurs. Je sais que certains nous reprochent d'avoir ouvert la porte de ces causeries à des objets et à des sujets qui ne sont pas de bonne compagnie. Notre but, croyons-nous, justifie nos moyens. Si nous avons soulevé le voile qui recouvre un tas de cuisines suspectes, et surtout les cuisines de l'amour parisien, c'était pour crier casse-cou aux consommateurs. Comme dit le proverbe : un bon averti en vaut deux. Il est utile de parler du rouge, du blanc, des poudres, des cosmétiques et du maillot de la cabrioleuse en vogue à ceux qui pourraient être tentés de prendre pour argent comptant cette fausse monnaie de la couleur et de la forme. Le corps ment comme le cœur ; il faut qu'on en soit prévenu.

Combien ne nous serait-il pas plus commode, surtout

par ces bises de décembre, de ruminer, les pieds appuyés sur les chenets bien chauds, quelques-unes de ces chroniques algébriques où l'on voit des X épouser des A et des B + C danser chez D — D, car l'on sait que Mme D*** est séparée de son mari ! Nous avons préféré chercher, à nos risques et périls, une voie moins frayée, des sentiers moins battus, au risque de nous trouver face à face avec le loup. Nous pensons, du reste, que de nouveaux jours vont se lever pour la chronique parisienne. Nous espérons que désormais il lui sera plus aisé de passer saine et sauve entre ces deux écueils : la monotonie et le scandale. Ses racontages doivent bénéficier aussi des allures nouvelles permises, recommandées même à notre presse par les circulaires et l'attitude libérales de M. de Persigny.

Nous avions beau écrire dans un journal parfaitement étranger aux entraves de la législation française, le silence forcé des journaux qui s'impriment ici n'en gênait pas moins nos allures, en donnant beaucoup trop de retentissement à la moindre épigramme, à la plus inoffensive anecdote sur les personnes et les choses de l'administration française. A présent que l'on pense avoir reconquis autour de nous, dans une certaine mesure, le droit à la parole, le droit à la critique des abus, ne pourrons-nous pas, sans faire crier haro sur le feuilleton, dire à notre manière et à l'occasion : Voilà tel ministre ! voilà tel citoyen ! Les gérants de

la chose publique me semblent désormais beaucoup moins à l'abri de nos traits innocents. Tout le monde y gagnera, et ces chroniques en particulier. La gêne qui, pour les Français écrivant dans leurs journaux, était une question de législation, était, pour nous qui rédigeons sur ce bon et libre terrain belge, une question de diapason, si je puis m'exprimer ainsi.

Dans les salons où l'on cause encore politique, malgré l'incontestable invasion des esprits par la nécessité d'acheter des bonbons et des polichinelles que ramène l'échéance du 31 décembre, on s'est beaucoup entretenu de la passe d'armes de MM. Guéroult et d'Haussonville dans le champ clos de *l'Opinion nationale*. L'un des noms qui fait partie du nouveau ministère de Napoléon III, le seul nouveau nom qu'il arbore, a aussi le privilége, depuis quelques semaines, d'être très-commenté. Il s'agit de M. de Forcade la Roquette, ministre pour la première fois, ministre des finances en ce moment, très-jeune pour de si hautes fonctions, — il n'a guère plus de quarante ans, — mais recommandé à la confiance impériale par des capacités vraiment hors ligne, au moins autant que par sa parenté utérine avec le feu maréchal de Saint-Arnaud. M. de Forcade est un ancien élève du collége Henri IV où il fit les plus brillantes études, n'en déplaise aux esprits paradoxaux qui prétendent établir la vanité des lauriers scolaires et soutiennent que jamais la gloire d'un lycéen modèle ne fut l'œuf d'un homme éminent. M. de

Forcade sort, comme l'on sait, du Conseil d'État. On sait encore qu'il a beaucoup contribué à réorganiser l'administration des forêts et à introduire dans notre système d'économie politique, la doctrine du libre-échange. Mais ce que l'on ignore plus généralement, c'est que l'attention du chef de l'État fut d'abord attirée sur ce futur ministre, alors maître des requêtes au Conseil d'État, par un article qu'il publia dans la *Revue contemporaine*, après le voyage de Bordeaux. Dans ces pages très-appréciées, M. Duvergier de Hauranne et les doctrinaires étaient, pensa-t-on en haut lieu, rabroués de main de maître. Ce fut le point de départ de cette éclatante et rapide fortune. Du reste, tout en donnant dès l'abord une liberté restreinte à la plume et à la parole, il faut reconnaître que le gouvernement de Napoléon III et l'Empereur lui-même n'ont jamais cessé de montrer le prix qu'ils attachent aux lettres. Pour un article de revue également, un autre rédacteur de la *Revue contemporaine* ou *européenne*, c'était, je crois, M. Léopold Monty, fut d'emblée chef de cabinet au ministère de l'intérieur. Enfin, quelle preuve plus éclatante avancer de ce culte du second Empire pour la république des lettres, que Napoléon III retournant à sa plume pour écrire la *Vie de César*, tandis qu'autour de lui les Mocquard, les Walewski, les de Morny, d'autres encore, vouent leurs loisirs au livre, au théâtre, à la musique, à tous les arts.

Le vrai grand monde parisien ne revient guère, et, s'il est revenu, brille encore par son absence de toute réunion. Quelques maisons étrangères ou françaises non classées : les Errazu, les Basilewsky, les Haritoff, Mme la baronne Poisson, ont donné qui des réceptions, qui des bals. Rossini reçoit tous les samedis. On y fait beaucoup de très-bonne musique; peut-être un peu trop. Il n'est donc pas vrai que les cordonniers sont les plus mal chaussés !

Samedi, avant le concert hebdomadaire, l'auteur de *Pierre de Médicis* a dîné chez l'auteur de *Guillaume Tell* avec l'auteur de *Mazaniello*, M. de Saint-Georges, et cinq ou six autres convives. Quelques jours plus tôt, Rossini se trouvait chez le prince Poniatowski lorsque l'on conduisit chez cet artiste grand seigneur l'intéressante jeune-première qui a fait ses débuts, l'autre soir, au Théâtre-Lyrique, dans *les Pêcheurs de Catane*. J'ai nommé Mlle Baretti. Après les premiers compliments, on invite la jeune virtuose à s'approcher du piano et à servir quelques roulades à la compagnie. La blonde et harmonieuse enfant choisit un air du répertoire de Rossini et se lance bravement, sans se douter de la présence du maître, qu'elle ne connaît pas ou n'avait pas reconnu. Le morceau chanté et bien chanté, on entoure la *prima donna*, on la complimente, et Rossini ne fut pas le plus tiède dans ses félicitations. Quand la cantatrice s'aperçut alors devant qui elle avait chanté sans le savoir et

quelle illustre disgrâce elle avait risqué d'encourir, si elle n'eût chanté de manière à mériter même les plus difficiles suffrages, elle s'évanouit, moitié de contentement, moitié par l'effet d'une terreur rétrospective.

L'Opéra-Comique a donné la première représentation de *Barkouf*. Le lendemain de cette soirée, un jeune homme qui tient à Offenbach par des liens très-étroits de parenté et d'affection, et de plus près encore à la charmante femme du maëstro, s'en allait vider sur le terrain, dans la neige jusqu'au genou (comme sur la fameuse toile de Gérôme : le *Duel de Pierrot*), une querelle récoltée au dernier bal de l'Opéra. Que d'émotions à la fois ! la première rencontre du compositeur avec le parterre de l'Opéra-Comique ! et puis, le lendemain, les épées tirées du fourreau ! Grâce au ciel, elles n'ont pas fait de trop sanglante besogne, ces insatiables épées qu'il nous faut trop souvent voir briller en temps de paix dans toutes ces querelles privées !

Comme on ne parle plus que d'Offenbach, comme son nom et sa musique sont partout et remplissent, en ce moment, trois de nos théâtres lyriques sur quatre, grands ou petits, que nous possédons, à part les Italiens, une dame qui, en fait de naïveté, rendrait des points à la fameuse marquise aux *sept petites chaises* dont les pata-qu'est-ce égayaient les Courriers de Paris du vicomte de Launay ; une dame de notre connaissance, distraite autant qu'ignorante, et, pour tout

dire, un cerveau fêlé, revint l'autre jour fort exaspérée de la grand'messe de Noël à la Madeleine.

— « Croiriez-vous, disait-elle, que jusque dans l'église on nous a joué des flon-flon de cet Offenbach !

— « Pas possible !

— « Pas possible ! Eh bien, voyez-en la preuve dans mon livre de messe... Tenez ! lisez !... *Off*... *Off*... c'est le nom en abrégé de votre damné musicien, et cela veut dire bien clairement que pendant la partie de la messe où vous voyez cette indication, l'orgue joue des motifs d'Offenbach. »

Vainement on essaya de faire comprendre à cette dévote peu éclairée que *Off*, dans un Paroissien, signifiait Offertoire et non pas Offenbach. Elle n'en voulut pas démordre. Elle parlait d'aller porter plainte à l'archevêché !

Cependant Nadar allume tous les soirs dans son atelier, au grand ébahissement des promeneurs du boulevard, les soleils factices que l'électricité lui donne, et pourtrait les gens, la nuit comme le jour, sans la collaboration désormais inutile de Phébus humilié et ruiné du coup, s'il comptait sur la photographie pour se faire des rentes. Cependant l'Opéra répète, avec la majestueuse lenteur qui lui est propre le *Tannhauser* de M. Wagner ; la Comédie-Française accélère les répétitions de la nouvelle comédie de M. Augier, que bien peu de gens connaissent et que déjà tout le monde loue ; et puis, il pleut des revues sur la scène de nos

petits théâtres : aux Variétés, aux Folies-Dramatiques, à Déjazet. Littérairement, toutes ces exhibitions de calembours et de mollets se valent ; mais la mise en scène des Variétés est seule vraiment cossue, et il faut louer beaucoup l'escadron de jolies femmes que l'on y voit manœuvrer dans de splendides décors.

Les Délassements-Comiques n'ont pas encore, au moment où j'écris, donné leur revue, très-prisée, chaque année, des amateurs du genre. Ceux-ci attendent avec anxiété cette manifestation nouvelle de l'esprit des deux coupletiers ordinaires du lieu : MM. Blum et Flan. Sera-t-*elle* dieu, table ou cuvette ? Depuis le commencement de la semaine, tous les matins on promet et tous les soirs on ajourne la première représentation. Les demoiselles de la maison, qui sont dans l'usage de consacrer pieusement la nuit de Noël à cette collation de circonstance intitulée réveillon, avaient bien craint que la revue ne fût jouée le 24 décembre. Mais on a fait tant de neuvaines; les restaurateurs, qui risquaient d'y perdre des aubaines, ont si bien imploré le dieu des fourneaux, que ces dames ont pu réveillonner tant et plus, sans être gênées par le devoir théâtral.

Avez-vous remarqué un symptôme qui se reproduit assez invariablement dans les bals, à l'heure du souper, lorsque le champagne a déjà circulé, versant l'attendrissement dans l'âme des convives du beau sexe ? on entend alors les dames compatissantes s'a-

pitoyer sur le triste sort des musiciens de l'orchestre qui ont toute la peine pour le plaisir des autres. Sous toutes les latitudes, dans le grand monde comme dans le demi et dans le quart de monde, combien de fois ne nous est-il pas arrivé d'entendre à la même heure et dans les mêmes conjonctures ce même sentiment se faire jour dans un langage différent ! Les auteurs de la revue des Délassements ont été frappés, eux aussi, de cet attendrissement entre les écrevisses et les truffes, et ils y ont vu le thême d'une scène assez originale. En effet, après avoir exprimé, au moment voulu, la pitié que leur inspirent les fatigues, l'ennui, le jeûne des musiciens qui les ont fait danser, leurs petites dames se lèvent de table et vont occuper à l'orchestre la place qui du violon, qui de la basse, qui du cor, en invitant ces messieurs à les remplacer autour du souper.

Ce chassez-croisez, qui rapproche les actrices du public des avant-scènes, n'a pas déplu aux jeunes artistes qui y prennent part ; on prétend même qu'elles y ont mis tant d'ardeur et de bonne volonté, qu'en moins d'un mois d'études, chacune d'elles savait faire sa partie sur l'instrument qui lui échoit dans la symphonie travestie.

Le médium américain Squire, dont les phénomènes diffèrent de ceux de M. Home en ce qu'ils ne se produisent que dans les ténèbres ; le guitariste Huerta, dont presque tous les journaux annoncèrent naguère la

mort, par une de ces erreurs qui se présentent trop fréquemment dans leurs colonnes, sont au nombre des originalités et des nouveautés de l'hiver qui commence. Ce pauvre Huerta, son histoire est à la fois triste et comique, et il faut avoir pour lui toute la sympathie que méritent son beau talent, ses infortunes. Je n'oublie pas non plus qu'il nous fut recommandé, il y a une quinzaine d'années, par ce doux et poétique Chopin, qui ne prodiguait pas plus son intérêt et son amitié que le plaisir de l'entendre sur le piano.

Huerta jouait dernièrement de sa guitare enchantée dans une réunion intime, chez ce grand seigneur russe, le comte Koucheleff, qui est magnifique avec tant d'intelligence, et Huerta nous racontait ses malheurs singuliers : les journaux l'ont ruiné en publiant par erreur le bruit de sa mort. Voici comment : un sien cousin, dont il devait hériter, apprit, à son lit de mort, par les gazettes, que le cousin Huerta l'avait précédé de quelques jours dans la tombe et, naturellement, il fit un nouveau testament en faveur d'un autre collatéral, et quand le guitariste se présenta pour hériter, la place était prise. On ne la lui avait naturellement pas réservée, à lui qui était mort avant le testateur.

Pour comble de disgrâce, l'instrument dont il joue avec une si attrayante supériorité est un pauvre moyen de fortune. Il lui est interdit d'aborder les grands concerts avec sa guitare. C'est de la musique de chambre dans la plus étroite acception du mot, et il lui faut se

borner à charmer les cercles intimes qui écoutent peut-être mieux, mais paient difficilement autant ce qui leur plaît que les grandes assemblées.

Le tumulte et le brouhaha des samedis de carnaval ont recommencé à l'Opéra. Déjà ces saturnales hebdomadaires comptent deux représentations. Je vous signale une innovation qui s'est produite samedi dernier, sur plusieurs points, dans l'ordre et la marche des quadrilles. A la première figure, jugée trop froide pour la température de ces mascarades, quelques novateurs substituent une nouveauté qui s'intitule la *ballade* et qui nous vient de la Closerie des Lilas où elle fut inventée par Mlle Camille, dite l'idole du Quartier-Latin.

Les morts vont vite, dit la ballade allemande. Hourra ! mais les vivants aussi savent fendre l'air aux sons d'un orchestre enivrant. La danseuse s'enlace à son cavalier et les couples dévorent l'espace dans un galop ardent et circulaire. Voilà la nouvelle figure, la *ballade*, par laquelle il s'agit de remplacer le lourd *pantalon* de la contredanse vulgaire.

Vous êtes-vous jamais trouvé en présence d'un de ces habiles devins de salon qui pénètrent la pensée d'une personne en touchant des lèvres son verre ? Voici un petit fait appartenant à cet ordre d'idées dont nous avons été témoin à un récent dîner. — « Je parie, dit une célèbre cantatrice qui a régné bien des années sur la scène de notre Académie alors royale de musique,

je parie, dit Mme ***, que nul ici ne saurait deviner ce que je vais écrire sur le petit papier que voici. »

Elle traça, en effet, sur une feuille volante, une ligne au crayon.

— « Maintenant, voici ma coupe de champagne; qui veut y boire et deviner?

— « Madame, reprit l'un des assistants dès qu'il eut effleuré le cristal que lui avait passé la cantatrice, nous sommes encore plus fâchés que vous de votre départ pour l'Angleterre. Maintenant, que le papier soit ouvert! »

On l'ouvrit, et voici ce que l'artiste y avait écrit: « Je suis bien contrariée de partir pour Londres. » On applaudit beaucoup et à la perspicacité du sorcier et à la tournure galante qu'il avait donnée à sa découverte.

Finir un feuilleton sans parler de MM. Dumas père et fils, il n'y faut pas songer! Le plus jeune des deux, — c'est le père, bien entendu, — n'est pas éloigné maintenant d'aller pousser une pointe en Grèce, pour l'amour des fouilles qu'il espère bien y diriger, fallût-il pour cela renverser d'un coup de coude le trône d'Othon.

Dumas est un si grand *défaiseur de rois!* Quant à l'Italie, son affaire est réglée: avec la plume, l'épée et les conseils de notre romancier, l'ami Garibaldi ne tardera pas à achever son œuvre. Même la puissance autrichienne en Vénétie s'écroulera comme un

château de cartes, — qui en doute, quand Dumas le dit? — lorsque lui et Garibaldi auront soufflé dessus.

Cette besogne accomplie, — je ne parle pas de Gaëte, dont l'auteur de *Monte-Cristo* ne daigne même pas s'occuper, — il songe à conseiller à Garibaldi d'accepter le mandat des électeurs de Nice et d'aller siéger au Corps-Législatif de France en qualité de député de sa ville natale. Dumas écrirait alors les discours que Garibaldi prononcerait! Comme notre grand conteur faisait ce rêve tout haut, devant quelques amis, lors de son dernier voyage à Paris : — « Ai-je bien entendu! dit l'un des assistants; quoi! il est Dumas lui-même et il songe à faire des *maquettes* de discours comme s'il n'était que son collaborateur! »

Le fils si spirituel de ce beau génie est toujours bien souffrant, au moral plus qu'au physique. Il s'attriste; il se tourmente. Il a des regrets, presque des remords en songeant à la direction qu'il a donnée à sa jeunesse. Il est tenté de regarder comme des erreurs ses succès et ses travaux dont tant d'autres seraient fiers. Il voudrait changer son sort contre celui de n'importe quel honnête bourgeois. L'obscurité, la vie de famille, le mariage avec quelque jeune fille sainement élevée, voilà le lot qui eût fait mon bonheur, dit-il en soupirant.

N'est-ce pas un spectacle étrange et bien de ce temps-ci qu'une pareille inquiétude dans un bonheur constant et de tels regrets chez un jeune homme qui

semble si digne d'envie ! Ses succès même n'ont plus pour lui ni saveur, ni enivrement. Il est tenté de les prendre en pitié, il les regarde en soupirant et en se disant : « A quoi bon ? » Je ne sais ce que durera cette mélancolie ; autrefois, elle eût probablement jeté dans quelque hôpital des âmes, et, pour tout dire, dans un couvent, ce singulier blessé.

III

Sommaire : Une fièvre de circonstance. — Aphorismes à propos de patins. — Le roi de la semaine, c'est le Léotard du patin. — Sur le lac du bois de Boulogne. — Sort réservé au dégel, s'il se montre. — L'effronterie des plaisirs et des modes à Paris. — Nécessité de l'activité, du bruit et d'une certaine dose d'effronterie, pour parvenir. — Mot de Machiavel à une mère. — L'effronterie de l'auteur des *Effrontés*. — Poëte et luron. — École du bon sens, école du sens *commun* (traduisez : vulgaire), école du non-sens. — Une effronterie honnête est à bien des choses admirées ce que le levain est à la pâte. — Les Revues, genre de pièces effrontées. — La plus effrontée, la plus applaudie. — *A vos souhaits!* réouverture des Délassements-Comiques. — *La Chanson de Fortunio*, aux Bouffes. — Demoiselle espagnole incendiée et ténor italien éteint. — A propos d'un *Ballo in maschera*, *Gustave III* naguère à l'Opéra. — M. Duponchel et Maurice de Saxe. — Début de Mlle Lagier au Gymnase, dans *la Famille de Puimenée* ou *la Femme forte*. — Encore *un Mariage dangereux!* M. Lafontaine. — *Jessie*, le roman de M. Mocquard dans la *Revue européenne*. — Le médecin Squire. — Spiritistes et spiritualistes. — Le sens hiératique du quadrille expliqué au dernier bal masqué par Camille, l'idole du Quartier-Latin.

Paris, 18 janvier 1861.

— Monsieur, patinez-vous?

— Patinez-vous, Madame?

Si vous ne patinez pas, je jure par les belles assemblées de patineurs dont le lac du Bois de Boulogne est le rendez-vous quotidien, et par les magnifiques fourrures des domestiques de mes amis, qu'il est parfaitement inutile de faire plus longtemps route ensemble. Nous ne pourrions pas nous entendre; en effet, les convictions que m'inspire la circonstance et mes principes immuables (jusqu'à ce que j'en change) sont ceux-ci :

La vie est une glissade.

Le patin mène à tout.

Hors du patin pas de salut.

Dis-moi avec qui tu patines, je te dirai qui tu es.

Vienne le dégel, on nous verra chanter une autre gamme. En attendant, Paris est aux patineurs ; et si vous me demandez quel est le lion et le roi de la semaine, ce n'est ni le meilleur valseur, ni le plus profond politique, ni Garibaldi, ni le plus habile conducteur de cotillons, ni un sénateur, ni un ténor, ni un cheval de course, ni une danseuse, ni l'auteur des *Effrontés*, ni l'auteur du *Ballo in maschera;* le héros de la semaine, celui qui ne trouvera pas de cruelles, le vainqueur des vainqueurs, c'est celui qui sait le mieux :

Écrire son nom sur la glace d'un patin sans rival;

Dessiner la forme d'un 8;

Se lancer comme l'éclair et puis s'arrêter court, bref, jouer du patin comme Léotard jouait du trapèze,

et faire tout ce qui concerne son état de docteur ès-patins.

En général, l'éducation des Français laisse beaucoup à désirer sous ce rapport. La clémence ordinaire de nos hivers a fait de nous un peuple excessivement arriéré en ce qui concerne le sport sur la glace. Mais, à voir l'ardeur que Parisiens et Parisiennes mettent, en ce moment, à réparer le temps perdu, on ne désespère pas d'arriver promptement à de beaux résultats. Pourvu que le temps ne se détende pas, mon Dieu! Voilà le vœu que forment ceux et celles qui ont pris hier leur première leçon. Si l'on rencontre le dégel, on est prié de le reconduire jusqu'à la frontière, ou bien encore de le fourrer en prison, sous prétexte qu'on le prend pour l'introuvable assassin du président Poinsot.

Ce qui caractérise les modes et les plaisirs des Parisiens, c'est leur effronterie.

Du moment qu'une chose est à la mode, on ne rougit plus, si frivole qu'elle soit, de lui sacrifier sa gravité, son temps, ses occupations. On vous blâmerait de consacrer fût-ce une parcelle de vos loisirs à un passe-temps qui n'est plus ou n'est pas encore sur le programme des honnêtes gens. En revanche, laissez tous vos travaux pour l'étude consciencieuse du patin, quand c'est cette fièvre-là qui nous tient ; au détriment de vos affaires, adonnez-vous à la polka, quand la polka est une nouveauté, et, loin d'être blâmé, vous ne ferez que gagner dans l'estime du monde.

Nous sommes étonnants, nous autres Parisiens, de respect pour nos manies. Ce qui nous sauve, c'est que nous en changeons à peu près tous les jours. L'activité est le remède à bien des maux et le rachat de bien des torts. Notre ville a pour elle l'activité aussi bien que la charité.

J'ai ouï dire qu'une princesse italienne du temps passé, effrayée des désordres de son fils, alla un jour demander conseil à l'esprit le plus fin de son temps, à l'illustre politique Machiavel, pensant, non sans raison, que cette proverbiale habileté pouvait être utilement invoquée dans les questions privées aussi bien que dans les affaires d'État. Le secrétaire de la république florentine accueillit avec son fin sourire les doléances maternelles qui étaient venues le trouver, puis voulut consoler d'un mot les inquiétudes de cette mère à qui la vie tumultueuse de son fils ôtait tout repos : « Mieux vaut encore mal faire, répondit le grand homme, que de ne rien faire. »

Je doute que cette parole pût être aussi vraie du temps de Machiavel qu'à notre époque, dont la devise paraît être : *Aux effrontés les mains pleines*, où il faut courir, s'agiter, crier, hurler aussi fort que les loups, sinon avec eux, et où j'ose dire qu'une certaine dose d'effronterie est nécessaire, même à la vertu, sans quoi vous la verrez se morfondre dans quelque coin, ignorée, ignorante, inutile.

Voyez, par exemple, M. Émile Augier ! Il a com-

posé, il vient de faire représenter, au milieu de l'attention universelle des grands et des petits, une comédie vigoureuse de forme, élevée de but et d'intention : *les Effrontés*. Je soutiens que cette pièce n'existerait pas si l'auteur n'était lui-même, — par ses procédés littéraires, — un effronté de la première volée.

C'est un poëte doublé d'un luron ; il a bien du sang de son grand-père Pigault-Lebrun dans les veines. Il aime le mot franc, parfois même un peu gros, et sa muse, honnête femme au fond, a su se faire un front qui ne rougit jamais. Otez-lui cette effronterie, et M. Augier devient un autre Ponsard tout au plus, et il mérite d'être enrégimenté de fait, comme il le fut de nom quelque temps, parmi les sectateurs de l'école du bon sens, c'est-à-dire du sens *commun* dans le sens de vulgaire. De là à proclamer que l'école du bon sens est l'école du non-sens, il n'y a qu'un simple changement de lettre qui ne coûte rien à ma raison.

Notre époque a des vertus, qui le nie ? mais ses vertus sont d'une personne qui connaît le fond des choses et le dessous des cartes et non pas d'une vierge rougissante. Nous sommes des effrontés, — honni soit qui mal y pense ! — non pas dans le sens des effrontés de la comédie nouvelle qui sont des coquins, mais dans le sens de l'effronterie nécessaire pour faire son chemin dans une ville comme la nôtre, dans un temps comme celui-ci.

Si vous n'êtes pas un tantinet effronté, restez chez

vous, tirez un triple rideau entre le monde et vous, vivez voilé ou plutôt végétez !

La spéculation, c'est l'effronterie dans les affaires ; la diplomatie, c'est l'effronterie dans la courtoisie ; le journalisme, c'est l'effronterie dans la littérature ; la guerre, c'est l'effronterie en face du sang des enfants et des larmes des mères. Otez toute effronterie à l'amour, et bientôt le monde finit, faute de combattants ! Essayez donc d'être un grand médecin, un chirurgien habile dont la main ne tremble pas, sans un peu d'effronterie !

Les deux compositeurs populaires du moment : Verdi, Offenbach, c'est l'effronterie en musique. Une grande danseuse, c'est l'effronterie même en maillot rose et en jupon court. Une tragédienne, l'effronterie en peplum. Une soubrette de comédie, l'effronterie en cornette. Un grand avocat, l'effronterie en robe noire. Sans effronterie, mêlez-vous donc de plaider pour Mlle Léonie Chéreau ! L'*ut* de Tamberlick, c'est de l'effronterie vocale... Enfin, sans la dose voulue d'effronterie, croyez-vous que Siraudin se fût fait confiseur, et savez-vous ce que serait une chronique sans effronterie ? — Quelque chose de fade comme la pâte de jujube ou de guimauve, un petit écrit lénitif et pectoral.

Il y a effronterie et effronterie. Ceux qui la condamnent en bloc sans distinguer et prétendent vous en dissuader absolument, me font l'effet du renard de la fable auquel on avait coupé la queue, prêchant à

ses confrères le sacrifice d'un ornement inutile selon lui. Tout le monde n'a pas en soi l'étoffe d'un effronté de distinction.

En ce moment, il se joue des Revues à foison sur toutes nos petites scènes de genre; pourquoi le public aime-t-il tant cette famille de pièces? Parce que ce sont les plus effrontées. Et pourquoi met-il au-dessus de toutes ses pareilles la Revue des Délassements-Comiques? Parce que, parmi ces effrontées, c'est la plus effrontée.

La critique théâtrale à pu dédaigner la réouverture de ce théâtricule. La chronique, plus humble, a le droit et le devoir de s'occuper de ce petit événement. Comme la chronique elle-même, les Délassements-Comiques, qui font de la chronique chantée, parlée, dansée, sont un besoin pour un certain public qui n'est ni le moins brillant, ni le moins intelligent. A force de réclames d'une judicieuse effronterie, n'était-on pas parvenu à faire de ce point douteux : où vont aller loger les Délassements? une question dont les correspondants bien informés se piquaient de suivre les phases. Finalement, ils sont revenus à leurs pénates redorés et restaurés à souhait, en attendant mieux, et ils ont inauguré leur nouvelle série de succès par la revue intitulée poliment : *A vos souhaits*. Avec *la Chanson de Fortunio* des Bouffes-Parisiens, c'est le succès le plus incontesté du quart d'heure.

Pourquoi donc cette réussite constante des Revues

sur la scène étroite que M. Sari dirige au boulevard du Temple en homme d'esprit qui s'amuse, et où comédiens et comédiennes ont l'air, non de faire leur métier, mais de trouver leur plaisir sur les planches? C'est que là les pièces se composent, se montent, se répètent comme en famille et dans une atmosphère de belle humeur à nulle autre pareille. Les demoiselles de la maison sont, par excellence, des rieuses, des soupeuses, des amuseuses qui excellent à s'habiller, à se déshabiller en un clin d'œil, selon les besoins d'une pièce à déguisements, à travestissements innombrables, et à babiller! On les choisit accortes, vives, en bon point de gaieté, et puis, les rôles distribués, voici le conseil qu'on donne à chacune : « Dites comme chez vous. » Presque toutes ont de l'esprit, cet esprit effronté du gamin de Paris, qui étonne et effraie par sa hardiesse et sa profondeur l'étranger nouvellement débarqué dans nos murs. Dépourvues de lettres, elles ont le plus souvent le sens juste en littérature, et comme un écrivain débitait devant l'une d'elles des lourdeurs et des fadeurs manuscrites : « Ah! dit-elle, si nous n'avions pas plus de comique que ça, on ne nous donnerait pas de quoi payer notre porteur d'eau. »

Un régisseur du nom d'Oscar, un vétéran des coulisses, qui a été secrétaire du Théâtre-Italien, directeur du Panthéon, qui a doublé Alcide Tousez au Palais-Royal et qui est aujourd'hui première ganache en

tout genre, donne les leçons indispensables de discipline théâtrale à cette troupe bien nourrie, bien habillée et ne manquant de rien. Un chef d'orchestre, M. Gourlier, qui excelle à choisir et à faire les airs que le *titi* sifflera en sortant du théâtre, ces refrains qui vous retiennent plus encore qu'on ne les retient, guide la petite phalange des instrumentistes. Mlle Suzanne Lagier, musicienne presque autant que comédienne, donne quelquefois des airs de sa façon qui ne sont pas les moins vifs et les moins bien tournés. Je connais des gens sérieux qui, après avoir vu *A vos souhaits*, se sont endormis et réveillés pendant trois ou quatre jours et se rendaient à leur bureau, à leur ministère, au Palais, sur l'air : « Batifolez, mesdemoiselles. »

La troupe a recruté deux acteurs, deux précieux brûleurs de planches : Lallemand et Couder, qui viennent, l'un du théâtre des Batignolles, et l'autre de celui de Liége. Le second est fort drôle dans le rôle de Gandinet, le jeune homme mis en loterie au Casino d'Asnières. C'est dans le même tableau que les plus sémillantes de ces petites dames descendent de la scène dans l'orchestre, où elles prennent, devant les pupitres, la place des musiciens ordinaires, et exécutent un quadrille au lieu de le danser, comme c'est leur coutume. Cette innovation a paru assez ingénieuse pour que le directeur des Bouffes-Parisiens ait cru devoir réclamer la paternité de l'idée.

Depuis que ce petit divertissement fleurit chez M. Sari, les fauteuils les plus voisins des musiciens, ceux du premier rang, par conséquent, sont mis chaque jour aux enchères. Ce n'est pas la seule anomalie qu'offre cette salle à nulle autre pareille. Il y a là des places *debout* qui se paient plus cher que les places *où l'on est assis*. Pourquoi? — Parce que. Il s'ensuit que lorsqu'un monsieur situé modestement aux places assises, s'avise de se soulever sur sa stalle avant l'entr'acte, l'ouvreuse vient lui demander un supplément.

Ce n'est pas sans des études suivies, comme bien vous pensez, que l'on est parvenu à faire exécuter convenablement, par cet orchestre inusité, un quadrille tout entier. Il y a eu le travail d'ensemble aux répétitions, et le travail de chacune en particulier, tête-à-tête avec son instrument. Les voisins de celles qui cultivaient les cuivres avec assiduité ont souffert non pas un peu, et les loyers eussent baissé autour d'elles si ces symphonies à domicile avaient duré. L'une d'elles, qui répond, m'a-t-on dit, au nom de Jeanne, a pris fort au sérieux son talent sur un Sax quelconque, et se demande si elle ne ferait pas mieux de laisser là les tréteaux, pour courir et subjuguer le monde musical, son instrument sous le bras, à la façon des sœurs Ferni et des Milanollo.

Il faut bien qu'il y ait des concerts, quoique ce ne soit pas encore la saison, puisqu'il y a peu ou point de bals. On en promet pour la fin du mois, dans le

monde officiel. En attendant, les samedis dansants de Mme de Errazu sont facilement les plus belles réunions, puisque ce sont à peu près les seules. Elles sont d'ailleurs extrêmement brillantes. Sa dernière a été attristée par un accident qui est devenu déjà la proie de tous les journaux du monde, au moment où nous écrivons : une jeune fille, *une jeune Espagnole*, comme dans la fameuse poésie de M. V. Hugo qui commence par ce vers :

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !

a failli périr dans les flammes. Affreux spectacle ! Je ne sais lequel des deux fut le plus douloureux : de voir une senorita incendiée samedi, ou le lendemain, dimanche, de voir aux Italiens ce beau ténor, Mario, si douloureusement éteint par un *Ballo in maschera*.

La mise en scène du nouvel opéra de Verdi a rappelé les prodigalités et les magnificences de *Gustave III*, dont il est la traduction, comme les jeûnes du vendredi-saint peuvent, par le contraste, ressusciter le souvenir des ripailles du mardi-gras. *Gustave III*, — paroles de M. Scribe, musique de M. Auber, — dont le cinquième acte est un chef-d'œuvre pour les yeux et pour les oreilles, fut représenté pour la première fois à l'Académie alors royale de musique, le 27 février 1833. Le succès du ballet de *Gustave* est

une date dans les annales de l'Opéra ; mais par quel luxe, par quels soins, par quelle dépense de vigilance et d'écus M. Duponchel n'avait-il pas acheté ce triomphe ! Il faut lire cela dans *les Petits Mémoires de l'Opéra*, très-amusant volume de M. Charles de Boigne, qui parut à la Librairie Nouvelle il y a deux ou trois ans : Quelques jours avant la première représentation de *Gustave*, une répétition générale des costumes est annoncée. Ce jour-là, M. Duponchel est malade, dans son lit, avec une luxation du col du fémur. Mais le nouvel opéra dépend du cinquième acte ; le cinquième acte dépend des costumes, de leur richesse, de leur exactitude, et M. Duponchel n'a pas le temps d'être malade.

Assis dans son lit, flanqué de M. Géré, le costumier, et de la maîtresse couturière, il fait défiler devant lui, un à un, une à une, toute une armée de premiers sujets, de figurants et de figurantes. Chacun s'arrête au chevet de son lit ; il inspecte chacun de la tête aux pieds ; il fait ses observations, donne, dicte ses ordres. A deux heures du matin, la revue est passée ; il se recouche ; il reste, seul, fatigué, épuisé ; mais qu'importe? Le succès du cinquième acte et de l'opéra était assuré.

En cette nuit héroïque, M. Duponchel mérita d'être comparé au maréchal de Saxe qui vainquit à Fontenoy, à peine sorti du lit de douleur où l'hydropisie minait ses forces. C'est à ces triomphes de la volonté

sur la nature que l'on reconnaît l'âme des grands capitaines.

Si l'Opéra n'était dans *le Tannhauser* jusqu'au cou, si ses habitudes de lenteur majestueuse ne lui rendaient tout à-propos impossible, ce serait jouer un bon tour à qui de droit que de reprendre le *Gustave III* de M. Auber.

Le Gymnase donnait avant-hier une première représentation : *la Famille de Puimenée.* Heureusement je n'ai pas à juger cet ouvrage, dont j'estime fort l'auteur. Mlle Lagier y débutait, et du premier coup elle a su se poser en comédienne à côté de Mme Rose Chéri. On connaît Mlle Suzanne Lagier : belle, spirituelle, mais grasse ! Aussi, à son entrée en scène, mon voisin de stalle se prit à dire :

— « C'est la pièce du Vaudeville au singulier. Du moment que Mlle Lagier s'y montrait, on aurait dû intituler cela : *la Femme forte.* »

A la fin du second acte, au moment où l'on voit se décider envers et contre tous le mariage de l'aventurière, brillamment représentée par Mlle Lagier, et du jeune fils de famille, auquel M. Lafontaine prête ses traits et son talent, comme la pièce semblait menacer ruine, le même voisin s'écria : « Encore un *Mariage dangereux!* » faisant allusion à la comédie de ce nom qui tomba bruyamment au Vaudeville sur le même M. Lafontaine, qui n'en pouvait mais.

Le roman, tant annoncé, de M. Mocquard, *Jessie*,

qui paraît dans la *Revue européenne,* tenait d'avance un grand succès de curiosité auquel l'œuvre d'un simple littérateur ne saurait prétendre. Depuis qu'on a lu dans les deux dernières livraisons du recueil auquel cette bonne fortune est échue, les soixante ou quatre-vingts premières pages de l'émouvant récit, la curiosité se change en sympathie et en attendrissement. La fougue amoureuse du jeune Lesley compte plus d'un partisan parmi les lectrices. La sagesse, la grâce réservée de Jessie, l'originalité pudique de la figure de cette vierge du Nouveau-Monde, contrastant avec une vocation artistique qui va devenir, — on le pressent, — l'unique ressource de la famille Addington après les coups redoublés qui l'ont atteinte dans sa fortune; la rigidité du père qui complique la situation ; la perfidie de fausses amies qui se plairont à l'envenimer ; le dévouement de deux serviteurs, comme on n'en voit plus guère dans notre Europe, tous ces éléments, habilement groupés pour former un tableau d'intérieur d'un sentiment pénétrant et doux, rappellent les chastes émotions, l'intérêt qui, pour être toujours contenu dans les limites des plus strictes convenances, n'en est pas moins vif, d'un chef-d'œuvre anglais : *le Vicaire de Wakefield.* Ce sont deux livres de même famille, écrits tous deux pour la famille en même temps que pour les plus délicats lettrés.

On vous a parlé déjà du médium M. Squire, successeur de M. Home. En passant, je ferai observer à

nos imprimeurs que trop souvent, lorsque nous écrivons médium, mes confrères ou moi, ils impriment médecin, ce qui n'est pas du tout la même chose. M. Squire est si peu un médecin, qu'il était, avant de se livrer à la danse surnaturelle des tables, notre confrère en journalisme. Il rédigeait le feuilleton d'un carré de papier américain : *The banner of light,* traduisez : le drapeau de la lumière. Sa facilité à écrire en vers est telle qu'on l'accuse de pouvoir en aligner jusqu'à vingt par minute. Il est venu à Paris pour apprendre le français et pour répandre le spiritualisme. Il demeure chez M. Piérart, rédacteur en chef de la *Revue spiritualiste,* rue du Bouloi, 21.

Ne pas confondre, s'il vous plaît, comme on le fait trop souvent dans le monde, les spiritualistes et les spiritistes. Je ne saurais peut-être pas vous dire bien au juste en quoi consiste l'abîme qui sépare ces deux sectes d'apôtres des manifestations surnaturelles. Mais j'affirme que l'abîme existe et que vous ne pouvez pas faire à un spiritualiste un compliment plus désagréable que de lui dire : « Ah ! Monsieur le *spiritiste*, que vous faites donc bien valser les guéridons ! » Il en serait de même si, dans la meilleure intention du monde, vous alliez traiter de spiritualiste un spiritiste.

A présent que vous voilà avertis, veuillez ne plus confondre !

Les phénomènes de M. Squire ont le défaut de ne se produire que dans les ténèbres, ce qui, natu-

rellement, gêne un peu pour les voir; mais on les sent, on les touche, et, à défaut des yeux, le témoignage des autres sens vous convaincra de leur réalité. Son principal agent est une table massive pesant quelque chose comme quatre-vingts livres, chez laquelle les forces combinées de Triat, de Charavey et de M. Delamarre ne pourraient déterminer les mouvements que notre médium lui imprime sans presque y toucher. Il a un bras et les deux jambes attachés à une chaise, il effleure de la main restée libre le meuble énorme qui, aussitôt, prend son vol par-dessus vos têtes et va tomber à l'autre bout de la pièce sur des matelas disposés pour la recevoir. Ou bien encore le médium vous fait poser les mains avec les siennes sur la table merveilleuse qui s'enlève et vient se poser sur la tête des assistants. Cette singulière coiffure n'est pas plus pesante, dit-on, qu'un couvre-chef ordinaire. Mais, si en ce moment on commettait l'imprudence de rapporter les lampes, les esprits qui soutiennent le meuble en l'air s'enfuiraient et vous risqueriez fort d'être écrasés. Tenez-le-vous pour dit?

Au dernier bal masqué, Camille, dite l'idole du Quartier-Latin, a exprimé d'une façon bien pittoresque le sens qui se cache pour elle sous les formes extérieures du quadrille et la raison de l'animation en quelque sorte surnaturelle avec laquelle elle interprète chaque figure.

1° *Le Pantalon,* auquel on a substitué *la ballade :*

il lui semble, dit-elle, en le dansant, qu'elle est un chevalier du moyen âge ou un étudiant hardi qui a enlevé une jeune fille à ses parents. On poursuit les deux fugitifs. En avant ! en avant ! — O mon Isaure ! ils ne nous attraperont pas... Hop ! hop ! ils courent; ils volent ; les vivants vont vite.

2° *L'Été*; la belle et son ravisseur entrent en pourparlers avec les personnes ou les peuples chez lesquels le cavalier a transporté son précieux fardeau. Halte délicieuse. La situation pacifiée semble entrer dans une phase diplomatique.

3° *La Poule ;* charmés de la société des hôtes aimables que le ciel leur a envoyés, les indigènes leur font mille politesses. Fraternité, sécurité, bonne compagnie et doux propos.

4° *La Pastourelle;* mais des ennemis implacables ont découvert leur retraite. Ciel ! seul contre tous ! (c'est le moment du solo) il faut combattre jusqu'à la mort; il faut charger leur escadron. Bataille ! des pieds, des mains ! en avant, en arrière ! à pied, à cheval ! et les coups de sabre et la mitraille et le canon et les remparts qui s'écroulent et les hommes qui tombent!... feu partout !... L'ennemi bat en retraite.

5° *Le Finale* ou *chassez-croisé;* l'amant victorieux va savourer son bonheur sur des hauteurs écartées.

Que de choses dans un menuet ! disait un célèbre danseur d'un autre temps et d'un tout autre style ; vous voyez que pour les initiés qui savent lire dans le

quadrille avec les yeux de Mlle Camille, l'idole du Quartier-Latin, il renferme aussi pas mal de choses ; tout un drame ! et dire qu'on le bannit de bien des petites soirées bourgeoises comme trop pacifique et absolument vide de sens !

IV

SOMMAIRE : Murger ne nous aimait pas. — MANÈ lui faisait l'effet qu'un incrédule dans l'assemblée produit sur un somnambule. — Musette et Mimi. — La profession de foi d'un héros d'Octave Feuillet est à peu près la nôtre. — La hutte d'un Huron et les palais de la civilisation, ou la vie de Bohême et la vie policée. — Comme quoi l'ignorance favorise l'essor de l'imagination ; voyez plutôt M. Dumas fils et comparez Murger à lui-même, de ses débuts à sa fin ! — Le *Cercle du Café Molière* ou la nouvelle jeunesse du Quartier-Latin. — Le *Boursier fait prime.* — *Lisette a passé les ponts.* — Le maréchal Bosquet. — Mmes de Béhague ; d'Aoust. — Les gaietés du faubourg Saint-Germain et ses cotillons monarchiques et religieux. — Le comte Félix de Sayve. — Tohu-bohu. — Le courage de la tragédie. — Le courage du costume. — Beau lyrisme du journal *le Sport.* — Un bon avis à notre ami et confrère M. Chapus. — Jean Poitou pris pour un seigneur. — Les bals du lundi gras dans deux sphères bien différentes : au ministère d'État, au Casino Cadet. — Ce sera choisi. — Une tombola de lots vivants. — Le prince de Gouriel. — L'habit fait le moine. — Le grand'prêtre, S. V. P. — Dumas père et une nourrice normande de fort calibre. — Un mot de M. Dumas seul ! — Un mot de

M. Empis à M. Augier. — Un mot de très-grande dame. — Le R. P. Lacordaire à l'acteur Ch. Pérey, ou un précieux autographe.

Paris, 8 février 1861.

Le charmant écrivain que les lettres ne se consolent pas d'avoir perdu et dont nous aimions de tout notre cœur le gracieux naturel, Henri Murger, avait une antipathie marquée pour ce feuilleton, et, plus d'une fois, abusé qu'il était comme les autres par notre masque, il lui arriva de nous prendre pour confident de ses sentiments contre le malheureux Manè.

Avez-vous vu l'effet que produit sur certains somnambules la présence d'un incrédule dans la société qui les entoure et les interroge? Le sujet magnétisé s'agite, s'irrite et quelquefois demande l'expulsion du sceptique qui le trouble. Tel à peu près l'auteur de *la Vie de Bohême* supportait impatiemment de nous rencontrer dans ses sentiers, persiflant ce qu'il avait chanté, ce qu'il chantait encore, même sans le vouloir, car la bohême était devenue chez lui une seconde nature.

Il croyait à Musette et à Mimi, il avait parlé d'elles avec attendrissement et il les prenait au sérieux. Nous, au contraire, nous sommes assez de l'avis de ce jeune héros d'Octave Feuillet qui fait, je ne sais plus où, la profession de foi suivante : « J'ai découvert qu'il n'y a que deux femmes qui doivent se trouver mêlées à la

vie de chaque homme pour son bonheur : sa mère et la mère de ses enfants. » Otez de cette déclaration de principes la solennité un peu gauche dont ne sont pas exempts les jeunes gens pauvres élevés chez M. Feuillet, elle renferme une bonne vérité. Des amours qui moussent et pétillent comme le vin de champagne, qui n'en eut à la douzaine? Mais, au moins, faut-il que ces fantaisies soient gaies, passagères et vivent l'espace d'un souper. Loin de penser que la durée et les larmes sanctifient les liaisons réprouvées, nous sommes d'avis, au contraire, que le temps gâte fort l'affaire et que ces grandes tendresses chantées par Murger et autres ne sont jamais que du désordre consolidé, où les jeunes intelligences se ruinent, où les jeunes cœurs se flétrissent alors pour tout de bon.

Murger ne nous pardonnait pas de ne voir que des amours dans la contrée où il avait élevé le sanctuaire de l'amour. Avec tout son esprit, toutes les grâces de son imagination, les crédulités heureuses d'un cœur qui eut toujours vingt ans, il me faisait un peu l'effet d'un sauvage habitant une hutte étroite construite dans le système d'architecture qui fleurit au pays des Hurons et qui prétendrait nous faire admirer sa hutte, à nous qui avons visité tous les palais de l'Occident civilisé et glorieux. Il ne savait pas ce que les âges précédents ont pensé ; il était étranger aux mœurs des autres nations ; étranger aussi à la vie morale, intellectuelle et aux manières des sociétés polies. Une

bonne part de son originalité justement vantée était faite de cette triple ignorance.

Criera-t-on au paradoxe, si je déclare, qu'à mon avis, le défaut de culture est souvent une force pour les intelligences ? Alexandre Dumas fils, par exemple, l'un des hommes de ce temps-ci qui ont fait l'exploitation la plus avantageuse des mines de leur cerveau, ne lit jamais que Shakspeare et Balzac, et je ne crois même pas qu'il les lise beaucoup. Il aime mieux regarder l'humanité vivre, l'écouter parler et prendre des notes. Pour le reste, il se garde bien d'étendre le cercle de ces connaissances inutiles et souvent gênantes.

L'instruction la plus étendue possible est le viatique du critique ; c'est un bagage qui risque d'écraser l'inventeur dans ses courses vagabondes. Pour ce dernier, c'est une source de comparaisons désespérantes, de réflexions qui se dressent devant lui comme des obstacles infranchissables. L'inventeur qui connaît toutes les difficultés et tous les écueils semés devant ses pas, est un homme perdu, à moins d'être un génie tout à fait supérieur, qui lit sa route dans les astres. Si ce n'est qu'un écrivain d'esprit et d'imagination, il n'osera plus marcher, il tâtonnera d'autant plus qu'il est devenu plus clairvoyant. En matière de fictions romanesques, ce n'est pas comme dans la rue, les aveugles vont tout droit devant eux, sans hésiter.

Ainsi, l'Henri Murger de *la Vie de Bohême*, qui ne

connaissait absolument de la vie que les mansardes démeublées où l'on s'asseoit sur des tas de coquilles d'huîtres en guise de siéges, les habits râpés de ses amis et les bonnets chiffonnés de ses maîtresses, fit avec un aplomb magnifique son entrée dans le monde littéraire. Plus tard, au contraire, et surtout dans les derniers temps, il était devenu plus timide et cent fois sur le métier remettait son ouvrage. C'est que le sentiment de bien des choses que longtemps il avait ignorées s'était éveillé en lui peu à peu; c'est que le sauvage se civilisait; c'est que l'ignorant s'instruisait et, en même temps, l'inventeur tremblait devant sa tâche.

Comparez les premiers et les derniers ouvrages de ce cher esprit qui s'est éteint avant l'heure : il est d'abord lui-même sans correctif, sans pédale sourde, sans gants, avec tous les grelots de sa fantaisie. C'est la phase que nous préférons. Plus tard, il se fit une sorte de manière mixte où la bohême perçait toujours, mais la bohême repentie, d'effrontée qu'elle avait été, mortifiée, presque honteuse d'elle-même et sentant son règne fini.

Si courte qu'ait été sa carrière, Murger avait assez vécu pour voir changer autour de lui les mœurs même de son pays latin. Lui, qui fréquentait si volontiers le cercle du *Café Molière*, rendez-vous de la fleur des étudiants lettrés et bons vivants, il a dû constater parmi cette jeunesse l'avénement d'une certaine clair-

voyance tranquille qui est la première station sur la route du septicisme au profit duquel ont été détrônés les naïfs entraînements de la génération précédente. Dans les régions où l'amour sanglotait naguère, il éclate de rire à présent, et l'histoire de ces amourettes qui ne sont plus admises à laisser de trace dans la vie peut s'écrire en trois mots : bonjour, bonsoir, adieu.

— « Décidément, le boursier fait prime, » dit tristement Murger, un soir qu'il était venu, pour la dernière fois, au cercle du *Café Molière*.

Eh bien ! regrette qui voudra la grisette disparue (*Lisette a passé les ponts*, comme dit Nadaud) et l'étudiant du temps jadis, né plus sensible que malin, dont la graine est également perdue ; ce n'est pas moi qui ferai des vœux pour qu'on les retrouve. Vraiment c'était pitié de voir de bons jeunes gens et des jeunes filles naïvement vicieuses mettre en commun leur faim, leur soif et leur paresse, et s'étioler dans un désordre sans compensation. Le vice qui donne toutes les douceurs de la vie élégante, toutes les splendeurs du luxe, n'est pas excusé, certes, mais il est explicable. S'il s'agit de souffrir du froid et de toutes les privations, soyez du moins vertueuse et puisez dans la conscience de votre vertu force et consolation. Je ne trouve pas la jeunesse de nos jours aussi dégénérée qu'on le dit parce qu'elle fait ses calculs, et, s'il est vrai que dans le pays latin transformé, les Mimi et les Musette ne fleurissent plus qu'à l'état de distractions, les jeunes gens

plaçant ailleurs le sérieux de leur âme, je ne pense pas que ce soit un mal. Enfin, si le règne des illusions sur les femmes de chambre est un peu passé, si l'on ne croit plus qu'elles aient, comme il est dit assez singulièrement dans *la Vie de Bohême : le dessus du panier des amours de leurs maîtresses*, ne comptez pas sur nous pour être affligé de ce retour à l'ordre et au respect de la hiérarchie.

Pour la semaine suprême du carnaval, nous avons beaucoup de bals, mais nous avons aussi bien des morts notables. Le glorieux maréchal Bosquet n'a guère tardé à suivre dans la tombe un des officiers supérieurs les plus distingués de l'armée littéraire, ce pauvre Henri Murger ! De pareils deuils disposent assez mal à crier *ohé* ou *évohé* d'une voix vraiment joyeuse. Cependant, à défaut d'une gaieté profondément sentie, nous avons au moins force agitation dans toutes les sphères. Jusqu'au sévère faubourg Saint-Germain qui fait mine de se dérider ! Les mardis de Mme la comtesse de Béhague, la soirée dansante que vient de donner Mme la marquise d'Aoust, sont, avec quelques salons étrangers, et plus particulièrement américains, les principaux rendez-vous du noble faubourg, où l'on danse de superbes cotillons monarchiques et religieux. C'est à tort que l'on représente souvent les rangs de notre vieille noblesse comme fermés impitoyablement à toute hilarité, rien n'est plus charmant, plus gai, plus sans-façon que les bals de

gentilshommes. Dès qu'ils sont entre eux, dès qu'ils se sentent bien chez eux, pas la moindre trace de morgue ; les prétentions et les grands airs sont bannis et remplacés par la plus franche cordialité. C'est peut-être au faubourg Saint-Germain que l'on trouve les meilleures et les plus intrépides valseuses. Jusqu'à l'heure exceptionnelle de l'orgie, vous trouverez bien moins d'entrain dans les soirées même du demi-monde où l'on ne sait pas être distingué sans raideur ou abandonné sans dépravation, que chez les duchesses lorsqu'elles s'en mêlent.

Mme la marquise d'Aoust, qui vient de donner une des plus charmantes réunions de l'hiver, est née de Sayve. Son frère, le comte Félix de Sayve, est un des jeunes gens les plus intelligents et une des intelligences les plus aventureuses de sa génération et de son monde. Il venait de faire, en amateur, la campagne du Maroc avec l'armée espagnole, quand à peine de retour à Paris, il voulut aller se mêler aux luttes intérieures de l'Italie. Bien qu'éminemment libéral, les attitudes chevaleresques de François II enfermé dans Gaëte le touchèrent, et le voilà offrant son épée au monarque qui n'a jamais tant gagné dans l'opinion que depuis qu'il a perdu sa capitale et son trône. Le comte de Sayve, après s'être distingué par son courage, son dévouement et sa capacité dans mainte occurrence, fut enfin chargé un beau jour, ou plutôt un beau soir où la lune, selon l'expression d'Ar-

lequin, *semblait s'être laissée tomber dans un sac à charbon*, de porter je ne sais plus quel ordre. Trompé par la nuit, mal servi par ses yeux qui ne sont pas aussi bons que son cœur, il va tomber droit dans une embuscade ennemie, et tout naturellement il est fait prisonnier par les Piémontais.

Il y a de cela quelques semaines et déjà il nous aurait été rendu, déjà nous l'aurions revu ; mais on lui demande de revenir tranquillement en France, de ne plus porter là-bas les armes pour la cause qu'il a embrassée et c'est à quoi le fier gentilhomme ne veut pas entendre. Ce qui peint bien le piquant méli-mélo de convictions, d'idées, de préjugés, de croyances, de passions et de destinées dans lequel vivent les enfants de ce siècle troublé, c'est qu'il est, je crois, parent par alliance de la maison de Savoie. En tout cas, il est cousin de l'ambassadeur de l'Empire français à Turin. On citait l'autre jour un autre exemple de ces contradictions sociales : c'est un vicomte de très-vieille race, qui vient d'épouser sa nièce. Or, il est, lui, pour sûr, cousin de Victor-Emmanuel. Il commencera donc par aller présenter la nouvelle vicomtesse au roi *galantuomo*. C'est son devoir comme parent. Puis, il forme ou on lui prête le dessein de conduire sa jeune épouse de Turin à Gaëte et à Frohsdorff, où résident ses sympathies politiques.

Ai-je dit, pour achever le portrait du jeune comte de Sayve, qu'entre deux voyages il avait rimé et fait

imprimer trois ou quatre tragédies en cinq actes, auxquelles ne manquent ni l'inspiration, ni la chaleur? C'est un trait de courage littéraire qui se joint chez lui à tous les autres courages, et ce n'est pas le moins rare en ce temps de prose universelle.

Pour le quart d'heure, le plus nécessaire est encore le courage du costume, et il n'est pas facile non plus. A moins de vivre dans une cave et de ne voir le monde qu'à travers un soupirail, il est impossible de n'avoir pas, pendant les jours gras, au moins, une ou deux occasions, que dis-je! une ou deux obligations de revêtir, ne fût-ce qu'un domino. Je ne vais pas jusqu'à dire avec Eugène Chapus, le rédacteur en chef du *Sport*, peintre assermenté de la vie élégante et l'un de nos plus aimables confrères, que tout homme qui se respecte a tout au juste dix invitations par soirée en ce temps de polkas à outrance. C'est une exagération permise à l'ivresse dans laquelle ses propres récits des fêtes et soirées jettent cet excellent Chapus. Sa chronique se baigne avec des extases dans le luxe d'autrui, et sa plume, à force de danser toutes les polkas et toutes les valses qui se célèbrent à Paris avec quelque éclat, arrive à de bien curieux vertiges.

Nous, qui sommes plus calme, profitons de notre sang-froid pour donner un avis au directeur du *Sport*, dont les informations mondaines sont d'ailleurs mises à contribution par presque tous ses confrères de la presse : Mon cher Eugène Chapus, vous avez quelques

abonnés qui, avec ou sans préméditation, vous jouent un tour abominable : ils reçoivent votre gazette fashionable sous le nom de leur valet de chambre ; de là des confusions fort gaies dans votre liste : *déplacements et villégiatures.* Vienne, par exemple, un duc d'Estissac, représenté sur vos registres d'abonnement par M. Jean Poitou, son domestique, à se rendre à son manoir de Hautcastel ; vous vous trouvez naturellement informé de ce petit voyage par l'avis que l'on vous donne de changer l'adresse sur la bande du numéro, et gravement le rédacteur chargé de ce soin, inscrit le nom de monsieur Jean Poitou parmi les déplacements notables qui renouvellent la physionomie de la société parisienne. Ayez l'œil, mon bon Chapus, sur ces petits accidents qui déparent une feuille d'ailleurs si exactement à cheval sur toutes les élégances, un pied dans les salons, l'autre dans les écuries.

A propos de déplacement, les demoiselles Turlututu, comme Calino les appelle, qui ont quitté le Quartier-Latin pour les hauteurs du Mont-Breda, repassent assez volontiers les ponts, le mardi soir, pour aller prendre leur part des mascarades du Prado. C'est la Closerie des Lilas fermée et transformée pour l'hiver. Même public, même élan. — A demain, c'est-à-dire au bal de l'Opéra, au bal du Casino, les affaires sérieuses ! Nous sommes au Prado pour nous amuser, disent ces dames. Elles y font des frais de gaieté et

non des frais de costume. Quelques-unes ont adopté et mis à la mode l'usage de prendre dans l'arrière-garde-robe de leurs amis et de revêtir pour la circonstance la blouse que celui-ci endossait dans son enfance, la tunique que celui-là portait au lycée. Elles ont donc, en quelque sorte sur les épaules, la défroque de leur sentiment présent, de là ce nouveau dicton : Dis-moi comment tu t'habilles, je te dirai avec qui tu es.

Lundi prochain, lundi gras, c'est le grand bal du ministère d'État. Dans une toute autre région, on annonce pour la même nuit, un autre grand bal par souscription, paré et travesti, dans l'un des salons du Casino de la rue Cadet. La fête est dédiée, selon les pancartes de l'éloquente administration de cet établissement d'amusement public, à tous les clubs, à l'armée, à la littérature, à la peinture, à l'agriculture ! à la magistrature ! !

Les hommes seront reçus en toilette de bal ou masqués.

Quant aux dames, il est clair que l'on aura seulement la fine fleur des pois, puisqu'elles ne seront admises, en costume ou en domino, que sur invitation personnelle.

Dieu, que ce sera choisi !

Je ne sais pas cependant s'il faut conseiller à la mère d'y amener sa fille. Après cela, je réfléchis que l'on n'est reçu que sur invitation personnelle et que si l'invitation vous a été adressée, c'est que vous pou-

vez, mademoiselle, en profiter, sans danger — pour vous.

Comme on cherchait à donner du piquant à cette fête par l'introduction de quelque élément nouveau, un fantaisiste dont le culte des convenances ne bride pas toujours étroitement l'imagination, proposa *une tombola de lots vivants*. C'était une inspiration. Mais, il n'y a pas de loterie possible sans l'autorisation du gouvernement, qui eût été capable d'opposer à celle-ci son véto. Il a fallu renoncer à ce projet, délicat sans doute, mais un peu païen.

Je ne sais si un pareil tirage avec du satin humain pour enjeu aurait eu le don d'étonner et d'émouvoir ce visiteur exotique et excentrique, le prince de Gouriel, qui promène chaque soir dans quelque salon son costume de Circassien, sa passion pour le whist et sa jambe malade. Il dit quelques mots de français, pas beaucoup; mais un interprète l'accompagne.

On a remarqué qu'il parlait infiniment mieux ou moins mal notre langue les jours où il avait revêtu par exception notre frac noir; tant il est faux que l'habit ne fasse pas le moine! Voyez plutôt Sganarelle, dans le *Don Juan* de Molière! à peine s'est-il déguisé en médecin, que l'esprit médical lui vient et la faculté d'ordonner aux patients drogues, saignées, purgatifs, *et cœtera*.

Quoi qu'il en soit, ce prince de Gouriel, nouveau-venu parmi nous, n'admire rien, ne s'étonne de rien et, tout au contraire, est au-dessous de son attente dans

ce Paris que les récits et les rêves font de loin plus merveilleux encore qu'il ne l'est en réalité. A la solennité de l'ouverture des Chambres, il était assis non loin de nous et promenait ses regards sur les personnages, les notabilités, les célébrités éparses dans la salle. Quand il eut tout vu ou qu'on lui eut tout montré, il demanda avec beaucoup d'insistance le grand-prêtre. Il lui fallait un grand-prêtre. La cérémonie ne lui paraissait pas complète, faute d'un grand-prêtre ou grand épiscope, il disait l'un et l'autre sans parvenir à exprimer nettement sa pensée. On lui désigna à la fin, pour le calmer, le chef de l'aumônerie impériale, et il lui fallut bien s'en contenter.

Si rien ne l'a ébahi à Paris, c'est qu'il ne s'est pas trouvé en présence de notre grand Dumas père, le plus ébahissant des mortels, qui va, qui vient, arrive, s'en retourne et ne cesse jamais de parler ni d'écrire. Il a encore fait une apparition ici, rapide comme l'éclair. Quand on sait qu'il est arrivé, il est déjà reparti. Cette fois il s'embarque, outre son amiral Emilio, avec un marmot et une nourrice normande du plus fort calibre. Celle-ci, en digne fille d'un terroir rusé, n'a consent à s'expatrier qu'en stipulant un pont d'or capable de la porter. Dumas a promis le pont. Ah! le beau pont d'or qu'a la Normande! Elle se frotte les mains à l'heure qu'il est, la commère! mais, si elle connaissait mieux ses auteurs, elle saurait que l'homme le moins inquiet des conditions californiennes qu'elle a impo–

sées, c'est son nouveau maître. De même que, dans *les Effrontés*, Giboyer ne risque rien à faire la partie de whist à un louis la fiche, le patron de la nourrice a pu promettre monts et merveilles sans se ruiner.

En partant, il a eu un mot de toute beauté : « A présent que j'ai sauvé l'Italie, je vais m'occuper de sauver mon fils. »

Autre mot qui peut être répété : en sortant de cette mémorable séance de l'Institut dont on parle encore et où M. Lacordaire a tant parlé, un homme que nous apprécions bien mieux depuis qu'il n'est plus à la tête du Théâtre-Français, l'un des quarante, M. Empis, pour ne pas l'appeler par son nom, disait à M. Émile Augier :

— « Nous venons d'assister au sixième acte des *Effrontés*. »

La même séance avait inspiré à la plus illustre dame de France un mot fort joli, que tout le monde s'est mêlé de rapporter et qui, justement pour cela, me semble avoir été partout défiguré :

—« Toutes ces allusions m'ont enlevé mes illusions, » aurait dit cette belle et très-grande dame.

A propos du R. P. Lacordaire, il m'est passé sous les yeux un autographe de lui assez curieux, c'est une lettre adressée à un acteur de talent et d'honnêteté, M. Charles Pérey, qui créait récemment le principal rôle à la Gaieté, dans *la Petite-Pologne*, et qui eut naguère de beaux succès aux Variétés. Il paraît que

M. Charles Pérey, pendant le carême de 1851, avait suivi avec assiduité les conférences de Notre-Dame en particulier et les prédications des différentes églises de Paris, en général. Il lui arriva, à cette occasion, de sortir un peu de sa profession habituelle pour empiéter sur la nôtre, et il rendit compte dans je ne sais quel journal de ce qu'il avait entendu pendant ce carême pieusement employé.

L'article, qui était signé en toutes lettres, tomba sous les yeux du révérend père qui y prêta une attention particulière, lorsqu'il sut que c'était sorti de la plume d'un de ces comédiens si longtemps bannis du giron de l'Église. De là une lettre curieuse que je ne suis pas autorisé à reproduire, mais qui sera certainement disputée par les amateurs, si jamais elle venait à figurer dans quelque vente aux enchères, comme il arrive tôt ou tard à presque tous les écrits notables.

V

Sommaire : La prédication dans les salons, ou les volontaires de la chaire. — Chacun son métier. — Lamentations à la mode. — *O tempora ! O mores !* — Un asile dans le temple voisin, S. V. P., contre les sermons de Mme ***, plus terrible que le monstre du récit de Théramène. — Portrait d'un prédicateur en jupons. — « A vous mon chapeau et mon rabat, belle dame. » — C'est trop gallican. — Mgr de Dreux-Brézé. — M. Baudry ou le gallicanisme relève la tête. — Les enthousiasmes d'hier et les découragements d'aujourd'hui. — La Bourse et le monde. — Comparaison qui est raison. — La morale de l'immoralité même. — *Le Scandale au théâtre*, brochure atteinte de l'épidémie régnante des déclamations contre le siècle. — Les élèves de M. Veuillot. — Cachez ce sein, etc... — Dodoche aussi proteste contre le siècle. — O Brididi ! — Les successeurs d'Alexandre. — Une Anglaise de qualité qui ne pouvait prendre son thé. — Le coup du chapeau et les flèches d'Eros. — L'illustre Gaudissart. — Cent sous en loterie. — Mgr Dupanloup. — Mgr de Poitiers. — L'éducation et le R. P. Félix à Notre-Dame. — Mot d'un bon prêtre. — Le schisme des âmes. — *Histoire anecdotique du duel dans tous les temps et dans tous les pays*, par M. Émile Colombey. — Alex. Weill sur le pré. — Duel de

Méry avec lui-même. — Duels et duellistes célèbres. — La maladie d'Alex. Dumas fils définie par son père. — Bals et soirées. — Eugène Guinot, le docteur de la chronique, et l'anecdote prise pour panacée. — Une cure par le feuilleton. — Le danger pour un feuilletonniste d'être trop cru et le moyen d'être toujours cru. — M. Scribe, ou l'obligeance même et Mme la comtesse Dash. — Un trait final.

Paris, 2 mars 1861.

On danse comme en carnaval, mais on prêche comme en carême, et ce ne sont pas les prédicateurs de profession qui nous font le plus de sermons. De même que dans tant de salons on a mis à la mode le théâtre de société, la comédie bourgeoise et les représentations d'amateurs, nous avons aussi les volontaires de la morale, troupe fatigante de déclamateurs, qui prêche de tout, excepté d'exemple. Or, j'aime que chacun se tienne à sa place et nous fasse entendre un langage conforme à son habit, à son allure, à son état. Par exemple, un magistrat badin, un notaire facétieux, un Allemand léger, un prêtre emporté avec les hommes et galant près des dames, un gandin qui tranche du connaisseur, une jolie femme sermonneuse, et, pour prendre les choses en bloc, un monde frivole jusqu'à la moelle des os qui veut tout à coup s'improviser une gravité et parler haut dans les plus hautes questions, un peuple de sceptiques qui fait mine de vouloir ressusciter les passions religieuses, voilà des contre-sens qui nous agacent prodigieusement les nerfs.

Notre monde en est plein en ce moment ; entre deux quadrilles, on ne se refuse guère le plaisir de s'écrier ; *Ô tempora ! O mores !* Cette bande d'indignés et de déclamateurs devrait bien laisser reposer un peu ses jérémiades. L'un, tout en se mirant dans les épaules éclatantes et polies de sa valseuse, proteste, sur un air de Strauss et en mesure, que le train du siècle est décidément abominable. L'autre, la bouche pleine des truffes nocturnes, déclare, assis commodément à un somptueux souper, son horreur pour les appétits matérialistes d'une époque de décadence. Mais ceci n'est rien encore ; c'est quand certaines femmes, qui ont avalé un catéchisme de travers, prennent la parole pour tonner :

Contre la fièvre des richesses,

Contre les courtisanes et leur vogue,

Contre la littérature et ses excès,

Contre les méfaits de la politique en vigueur,

que je vous conseille d'aller *dans le temple voisin* chercher un asile contre cette inondation d'éloquence intempestive. *Dans le temple voisin chacun cherche un asile*, est-il dit dans le récit de Théramène lorsque le monstre vomi du sein des flots a fait son apparition aux yeux de la caravane épouvantée. Eh bien, je me sentirais de force à *pousser au monstre,* comme Hippolyte, *digne fils d'un héros*, plutôt que d'affronter certaines prêcheuses de salon, — de ma connaissance, hélas !

C'est ainsi qu'une jeune dame, — fort agréable d'ailleurs, très-parée, les yeux noirs et les cheveux blonds, rendus plus blonds encore par le savant emploi d'une poudre parfumée, et assez décolletée pour que les plus exigeants n'eussent rien à réclamer, — nous fit entendre, un de ces soirs, son sermon sur les abus et les scandales du temps. Le morceau était en trois ou quatre points et tel que l'on eût encore mieux aimé une sonate! On croyait qu'il ne finirait jamais. On en vit pourtant la fin, non sans joie. Alors, un ecclésiastique, homme d'esprit, qui se trouvait dans l'auditoire, fit mine d'offrir, à celle qui venait enfin de se taire, son rabat et son chapeau : « Ils sont á vous, lui dit-il avec un fin sourire, ces insignes du prédicateur; vous les avez bien mérités. »

Mais je pense que la dame n'aurait pas voulu du rabat; c'est trop gallican. Que de choses dans un... rabat! Mgr de Dreux-Brézé, Romain dans l'âme, les avait naguère proscrits du diocèse de Moulins, non sans grièvement affecter plusieurs membres de son clergé qui tenaient à leurs rabats. A présent, ces rabats reprennent courage et l'on peut considérer comme une victoire pour eux la nomination de M. l'abbé Baudry à un siége épiscopal. En effet, cet ecclésiastique, professeur de dogme à Saint-Sulpice, est le plus décidé et le plus distingué des gallicans.

Ces déclamateurs de l'un ou de l'autre sexe, toujours prêts à médire du temps présent dans leurs écrits

ou dans leurs entretiens, et qui ne sortent pas d'un état de consternation violente, sont toujours les plus inintelligents observateurs des faits qui les désolent parce qu'ils ne les comprennent pas. Les natures lucides sont plus calmes, mieux équilibrées, et voyant à la fois devant et derrière elles : dans le passé, les racines du présent; dans le présent, les germes de l'avenir, ne sont promptes ni au découragement quand on les contrarie, ni à l'enthousiasme quand on semble les satisfaire. De même que nous n'eûmes jamais une confiance illimitée dans les Californies étalées à la quatrième page des journaux, affiches provoquantes qui tentaient l'activité et les capitaux des chercheurs d'or aventureux, de même nous nous garderons bien aujourd'hui, parce qu'il y a un banquier célèbre à la mer, de chanter sur tous les tons que l'or est une chimère, et que nos contemporains sont perdus si, laissant le culte du veau métallique, ils ne se convertissent à cette sobre et niaise religion qui a pour devise : Une chaumière et un cœur.

Quel bien n'a-t-on pas dit et surtout pensé de la Bourse, il y a quelques années, lorsque tout le monde se flattait d'y gagner de l'argent, parce que quelques-uns y avaient improvisé des fortunes? A présent, ce ne sont dans les mêmes bouches et dans les mêmes cœurs que malédictions et imprécations contre la Bourse. Tout le monde refait la pièce de M. Ponsard, en prose et trop tard, oubliant que la spéculation à

grande vapeur, si elle a ses inconvénients et ses dangers, si elle saute quelquefois comme une locomotive trop chauffée, a permis seule de réaliser en un clin d'œil des progrès, des embellissements, des fortunes, des miracles tels qu'il eût fallu autrefois, du train de coucou dont marchaient les affaires, autant d'années pour les accomplir que nous y avons mis de jours.

Il y a aussi le règne des impures, la place qu'elles tiennent dans la littérature et dans la vie, la vénalité des amours, qui sont le texte obligé de bien des lamentations. Sans prétendre que tout soit pour le mieux dans le meilleur des demi-mondes, je me bornerai à faire remarquer que peu de sociétés furent aussi stériles que la nôtre en sinistres conjugaux, aussi fécondes en bons ménages solidement unis à l'ombre du foyer domestique. Si, de nos jours, il est plus facile à la femme du monde d'être sage et fidèle, ce mieux social ne tient-il pas un peu à ce que d'autres appellent, reçoivent, accaparent les assauts de la passion ? Voilà comment les pires choses, examinées de près, peuvent avoir leurs bons côtés.

Mais c'est bien plus commode de jeter la pierre à son temps, du haut de sa moralité mécontente. Aussi, l'on ne s'en gêne guère ; cela vous donne d'ailleurs un air entendu et vous pose sur une manière de colonne, du haut de laquelle vous endoctrinez vos concitoyens. Voici, par exemple, un petit livre, signé d'un nom que je ne connais pas, et qui se trouve, je ne sais

comment, sur ma table : *le Scandale au théâtre*. C'est à la fois plaisir et peine de voir comme cette naïve brochure est atteinte du travers épidémique que nous signalons !

« ..... On engage des actrices non pas pour leur talent, mais pour leur beauté ; non pas pour leur esprit, mais pour leurs mollets ; on leur fait passer une sorte de révision, et on ne choisit que celles dont les charmes semblent devoir subir avec succès l'examen des lorgnettes. Ces actrices-là, on ne les paie pas ; bien plus, il en est qui paient la direction d'un théâtre pour avoir le droit de monter sur ses planches.

« Elles ne savent ni se tenir, ni marcher, ni parler, ni chanter, mais elles sont jolies. Elles arrivent en scène en maillot, les épaules nues, les seins à peu près au vent, le visage fardé, les yeux allongés, les lèvres rougies, les mollets arrondis ; elles se posent dans la tenue la plus sale, la plus dégoûtante, une tenue qui semble appeler les lorgnettes les plus discrètes. Ce ne sont plus des actrices : elles se font marchandise, et se mettent en montre sur un théâtre avec le regard le plus provoquant et le plus lascif. Elles vous appellent, vous montrent, vous agacent, vous attirent, et si, dans la soirée, elles ont trouvé un soupeur ou un amant, elles varieront à son endroit le mot connu de Titus. »

Dieu ! que M. Veuillot a fait de mauvais élèves !

Après lui et après Tartufe sont-ils assez insuppor-

tables, assez lourds, ceux qui viennent encore nous dire : *Cachez ce sein que je ne saurais voir !* Il faut bien remarquer d'ailleurs que leurs semonces vont directement contre le but qu'ils se proposent; qu'ils aggravent la nudité de l'objet et y appellent l'attention par la peinture chargée qu'ils en font. Le scandale, si scandale il y a, s'augmente quand on ameute la foule autour de lui, et quand, sous prétexte de la préserver de la tentation, on donne au contraire aux curieux l'adresse et le commentaire des mauvais endroits. Trop souvent, ces gauches pourfendeurs d'abus, qui n'ont jamais redressé rien ni personne, induisent au contraire à mal tel qui hésitait faute de savoir comment s'y prendre. Ils ne songeaient pas que le théâtre fût ce que vous leur montrez; ils ne se doutaient pas que les déesses en fussent si accessibles à de grossières amorces. Vous le leur avez appris; ils y courent; et voilà le fruit le plus clair de vos prédications!

Comment la morale ne serait-elle pas mal faite, quand tout le monde s'en mêle! M. Dodoche lui-même, le danseur grotesque des mascarades de l'Opéra, a daigné nous apprendre, dans une lettre au *Figaro*, que sa danse « était une protestation contre le succès outrageant de certaines ballérines! »

Eh quoi! lui aussi, toi aussi, *tu quoque*, Dodoche!

Nous croyions qu'il dansait, qu'il riait, qu'il s'amusait, qu'il était gai, bon vivant, farceur, c'est pourquoi il nous égayait. Mais, pas du tout! nous nous

trompions ; il faut l'en croire sur parole : il ne danse pas ; il proteste !

C'est magnifique.

Lui, en Troubadour, et ses trois acolytes l'un en Amour, l'autre en Blanchisseuse, le troisième en Mariée, cet hiver, aux bals de l'Opéra, quand nous applaudissions à leurs folies, à leurs gambades, à leurs contorsions, ils n'étaient pas là pour s'amuser, non ! mais pour protester ! !

Je disais bien, en commençant, que tous les prédicateurs ne sont pas en chaire ; mais on ne s'attendait pas à en trouver là !

Où es-tu, Brididi, le chic fait homme, le danseur des anciens jours, immortalisé par tant de bons auteurs ? Au secours, Brididi !

Que fais-tu dans la tombe, ô puissant Empereur?

Et se peut-il que tu dormes, comme dit Ruy-Blas à Charles-Quint dans le fameux monologue, quand on voit ce que font de la danse tes successeurs, *un tas de nains difformes*, qui

« Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi. »

Ah ! ce n'est pas l'unique, le grand, le fameux Brididi, l'homme de la fantaisie élégante, qui eût jamais songé à enfermer une leçon dans son *cavalier seul*,

comme se vantent de le faire messieurs les convulsionnaires du grotesque !

Il est bon de rappeler, puisque le nom de Brididi est venu sous ma plume, que cette illustration a disparu subitement, comme une comète qui cesse d'être visible, et que nul ne sait où il a pris sa retraite. Les mieux informés publient qu'il fut enlevé par une Anglaise de qualité *qui ne pouvait prendre son thé* (comme dit la chanson) sans voir l'image du séduisant danseur entre sa tasse et elle.

Il avait surtout, souvenez-vous-en, une manière de toucher de la main son chapeau qui enlevait tous les cœurs. C'était la flèche inévitable d'Eros que ce coup de chapeau. L'Anglaise blessée, comme tant d'autres, et chérissant sa blessure, aura voulu le monopole de cet homme-carquois.

Et qu'il était inventif, notre Brididi, — de son état commis dans la nouveauté, et le roi des calicots comme il était le prince des danseurs ! Lui seul savait, comme l'illustre Gaudissart de Balzac, à force de sourires, de cajoleries, de prévenances et de chatteries, placer l'article invendable, qualifié de *rossignol* dans l'argot des magasins.

Lui seul aussi, et nul autre, était capable de trouver le subterfuge suivant pour se rendre au bal un jour qu'il pleuvait et qu'il n'avait ni gant, ni voiture, ni argent. Il s'agissait cependant d'arriver ganté, frisé, verni et pas crotté. Que fit-il ?

Il mit en loterie. — deux cents billets à deux sous — une pièce de cent sous qu'il n'avait pas.

Voilà qui rentre tout à fait dans la fameuse définition que M. Dumas fils a donnée et qu'un autre avait trouvée : « Les affaires, c'est l'argent des autres. »

Il y a au moins autant de vrai là-dedans que dans la brochure de M. Dupanloup.

Ce qui étouffe ce prélat très-honorable et très-lettré, n'allez pas croire que ce soit la modestie. Il me souvient du détail suivant : au temps que le futur évêque d'Orléans était préfet des études au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonneret, il vit une fois, du haut de la chaire où il prononçait un beau discours, ses jeunes auditeurs rire et causer entre eux, au lieu de l'écouter avec recueillement ; alors, les apostrophant : « Vous ne savez donc pas, leur dit-il, quelle est la voix à laquelle vous ne daignez pas prêter votre oreille ! cette voix, si elle allait se faire écouter à Toulouse, si elle était annoncée à Poitiers, si elle était promise à Bordeaux, si on savait pouvoir l'entendre à Marseille, les basiliques de chacune de ces villes seraient trop étroites pour contenir la foule accourue de dix lieues à la ronde. »

La santé de l'évêque d'Orléans explique le style qu'il apporte dans les polémiques. Ce n'est pas du sang, c'est du feu qui lui coule dans les veines. Son agitation ne connaît ni le repos ni le sommeil. Pour équilibrer ce tempérament fébrile, il faudrait beaucoup d'exer-

cice au grand air, et je sais un médecin distingué qui recommandait récemment au vénérable et intéressant malade de marcher tous les jours, plusieurs heures, dans les terres labourées. Par malheur, l'ordonnance ne sera pas suivie par le prélat, trop absorbé par le diocèse qu'il administre et par les travaux de la pensée pour donner à son état les soins qu'il réclame.

Ce n'est pas non plus par l'onction que Mgr l'évêque de Poitiers a brillé jusqu'ici. J'entends même regretter généralement qu'il ait à ce point passionné le débat et donné à une discussion les allures d'une querelle et les proportions d'un combat. L'humilité extrême de son origine, le défaut probable d'éducation première expliquerait peut-être chez ce prélat l'absence de politesse et de sang-froid. Il est, me dit-on, le fils d'un petit cordonnier. S'il est parti d'aussi bas, ce que je n'ai pas le loisir de vérifier, il ne lui en a fallu que plus de mérite pour parvenir aux dignités ecclésiastiques. Mais rien ne remplace ces traditions de bonnes manières, ces formes agréables que les gens mieux nés contractent, pour ainsi dire, dès le berceau et gardent jusqu'au tombeau. Justement le R. P. Félix a pris, cette année, l'éducation pour sujet de ses belles conférences à Notre-Dame, et nous lui avons entendu dire que l'on voyait la philosophie de l'éducation jusque dans le langage, et que le mot *élevé* rendait bien cette supériorité que l'éducation donne à ses élus. Ils sont plus haut que les autres, ceux qui sont *élevés*.

Plus l'on monte les degrés de l'échelle sociale, plus vous vous rapprochez du sommet, et plus vous vous trouvez en présence de gens *élevés*. Or, cette éducation et cette élévation, qui sont ici synonymes, donnent généralement la douceur. Les personnes *élevées* ont beau différer d'opinion ; les choses entre elles ne sont pas rudes ; leurs conflits même sont gantés, si l'on peut ainsi parler, et elles n'ont jamais l'air d'en venir aux mains.

J'ai rencontré un bon curé auquel on demandait son opinion sur les divisions que suscite en ce moment la question religieuse, et j'aime cette réponse qu'il nous fit avec une bonhomie touchante : « Pour moi, les offices divins et mes pauvres occupent déjà tous mes instants, et je ne puis qu'être ennuyé de ces mandements et de ces quêtes qui troublent notre ministère ; d'ailleurs, que vient-on demander au nom de saint Pierre, lui qui n'a jamais possédé qu'un bâton ? »

Évidemment, ce n'est pas en se montrant trop préoccupé des côtés matériels de la religion que le clergé lui gagnera des cœurs. Ce n'est pas non plus en tirant le glaive du fourreau qu'il invitera avec succès les fatigués et les souffrants à venir chercher la paix dans l'Église. Le mot de schisme a été quelquefois prononcé, depuis qu'avec la question italienne se sont réveillés ces débats violents. Eh bien ! le schisme des âmes imbues de spiritualisme serait un fait promptement accompli, si l'Église vouait toutes ses forces

vives à la défense de choses matérielles dont justement le dégoût et le dédain doivent caractériser les vrais chrétiens.

Quel étrange abus ont-ils donc fait de la parole, puisque ma pensée passe tout naturellement sans transition des mandements belliqueux de nos évêques à un volume nouveau : *Histoire anecdotique des duels dans tous les temps et dans tous les pays,* par M. Émile Colombey.

C'est un répertoire très-curieux et très-complet de faits concernant la matière. Tous les duels anciens ou modernes, en France et à l'étranger, dont l'histoire a conservé le souvenir, sont là à leurs dates, classés, étiquetés. Qu'il a dû falloir des recherches longues et minutieuses pour réunir les matériaux de cette chronique universelle de l'épée, du sabre et du pistolet ! On aurait pu craindre la monotonie d'un pareil recueil d'anecdotes toutes de même famille ; mais non, les duels se suivent et ne se ressemblent pas.

Il y en a de tragiques, il y en a de nourrissants, il y en a de facétieux. Aucun n'est omis dans le volume de M. Colombey, même ceux où l'on ne s'est pas battu. Vous retrouvez là quantité de faits que vous aviez oubliés ; d'autres m'ont été révélés, pour la première fois, en parcourant l'*Histoire anecdotique du duel.*

Connaissez-vous, par exemple, un mot charmant commis sur le terrain par Alexandre Weill ? Il s'était,

à ce qu'il paraît, dans une discussion au *Divan*, laissé aller à des vivacités d'expression trop pittoresques. Son contradicteur, Auguste Lireux, s'était mis à l'unisson, et, dans la chaleur de la riposte, sa main avait heurté le chapeau de M. Alexandre Weill.

Ce dernier demanda raison de ce geste.

L'affaire se dénoua dans le bois de Vincennes. M. Alexandre Weill était assisté de MM. d'Orfeuille et de Calonne. M. Ducuing était un des témoins de M. Lireux.

C'était au mois de janvier 1850, il neigeait à gros flocons et il faisait un froid sibérien.

Les adversaires furent placés à vingt-cinq pas l'un de l'autre.

Les deux coups tirés, M. Weill dit, avec cette bonhomie alsacienne qui n'exclut pas la finesse, à ceux qui l'accompagnaient : — Au fond, je n'en voulais pas plus à Lireux qu'il ne m'en voulait ; mais, *par ce chien de temps, nous aurions vraiment pu nous faire du mal.*

Une jolie anecdote encore, dans le genre plaisant, est celle du duel de Méry contre lui-même : la chose s'est passée à Marseille, en 1830.

Une discussion s'était établie entre deux Italiens au sujet d'un sarcophage tvéSn à uatior-Jean du Garguier. L'auteur de la découverte, Marcredati, fit, à ce propos, dans le journal *le Messager*, un article qui trahissait un archéologue consommé : un certain Biffi

se leva alors dans *le Mistral* et répondit par une critique très-vive et non moins savante.

Là-dessus, réplique de Marcredati, auquel Biffi riposta à son tour.

La polémique menaçait de ne pas finir et s'aigrissait tellement en se prolongeant, que l'on craignit de la voir se terminer en champ-clos. Le procureur du roi s'émut, et la police se tint aux aguets ; mais la perspicacité des agents fut mise en défaut.

Un beau jour, *le Messager* publie l'oraison funèbre de Marcredati, signé Neroni.

Cette controverse et cette catastrophe eurent en Italie un grand retentissement. On éleva un monument en l'honneur de ce pauvre Marcredati, à Boggi-Bonzi, et son éloge fut solennellement prononcé à l'Académie des Arcades de Rome.

Méry rit beaucoup dans sa barbe de tout ce bruit. Marcredati, Biffi et Neroni n'étaient autres que notre poëte lui-même.

On retrouve, dans la galerie curieuse des prouesses des duellistes, la fameuse guerre à deux, — car on ne peut appeler cela un combat singulier, quoique ce fût une singulière succession de combats, — qui dura dix-neuf ans entre les généraux Dupont et Fournier, et aussi la lutte au couteau, dans un fiacre, d'où le terrible colonel Barbier-Dufaï sortit vainqueur. C'était sous la Restauration. Les duels plus récents et non moins fameux de Girardin et de Carrel, de MM. Sirey et Du-

repaire, de Beauvallon et de Dujarier. A propos de cette célèbre et malheureuse affaire eurent lieu, on s'en souvient, des débats en Cour d'assises, qui firent grand bruit, à cause du nombre et de la qualité des témoins, Alexandre Dumas était l'un d'eux. Quand le président, suivant l'usage, lui demanda sa profession, il répondit : « Je dirais auteur dramatique, si je n'étais dans la patrie de Corneille, » ce qui lui attira cette charmante leçon du magistrat : « Il y a des degrés suivant les siècles. »

Vous retrouvez également dans le livre de M. Colombey l'Odyssée de Choquart, ce maniaque enragé que nous avons vu mourir il y a quelque chose comme un an, et d'après lequel M. Villemot a tracé une si amusante esquisse. Je m'étonne de n'avoir pas retrouvé dans ces annales du Pré la rencontre de M. Chaix d'Est-Ange fils avec le marquis de Persan, en 1857 ou 58, et, quelques mois plus tard, le combat d'un jeune officier des guides, M. de Froidefond, avec le Napolitain Cataneo. Celui-ci fut frappé à mort. Son adversaire ne lui survécut guère, puisqu'à la dernière campagne d'Italie il fut tué aux côtés du général Espinasse, dont il était l'un des aides de camp.

Voilà donc deux faits que M. Colombey devra ajouter dans la prochaine réimpression de son ouvrage.

Alexandre Dumas « auteur dramatique, s'il n'était dans la patrie de Corneille, » définit ainsi, de Naples,

la maladie de son fils qui est resté à Nice : « La haine de ses contemporains et le mépris de ses contemporaines. »

Il y a pourtant des contemporaines qui sont bien jolies et pas du tout méprisables : lundi dernier, au second bal de l'Hôtel de Ville, qui a été encore plus brillant que le premier ; mercredi, chez le président du Corps-Législatif, dont la réception de huitaine s'est trouvée tout à coup changée en une délicieuse sauterie improvisée ; dimanche dernier, chez les Gunzbourg, ces nababs du rond-point de l'Étoile, qui marient si agréablement dans leurs soupers triomphants la fraise et la truffe, personne n'avait envie de mépriser ce bouquet d'aimables, de belles, de spirituelles et avenantes contemporaines qui sont la parure de toutes les fêtes un peu bien senties.

Si nous étions Eugène Guinot et si le malade qu'il s'agit de guérir n'était pas le peu maniable auteur de *la Dame aux camellias*, vite nous raconterions une anecdote pour guérir chez ce patient ce dégoût de l'amour et de l'amitié qui le travaille.

Eugène Guinot était, en effet, non-seulement docteur ès-chroniques, mais le docteur de la chronique. Il a fait de fort belles cures avec les historiettes inventées à plaisir qu'il administrait une fois par semaine à ses confiants lecteurs. Comme c'est à peu près le seul d'entre nous qui ne donnât jamais que des récits de sa création dans ses *Courriers de Paris*, il dépendait na-

turellement de lui de les rendre vraisemblables, aussi était-il le seul qui fût cru sur parole.

Nous autres, nous avons des lecteurs — quelquefois. Lui s'était fait une clientèle.

Il avait surtout la confiance de la province.

Combien de fois ne s'est-on pas adressé à lui, du sein des quatre-vingt-six départements, pour marier une fille, ramener un mari, arrêter une femme sur la pente fatale qui aboutit aux fautes irréparables et au scandale ! L'anecdote était sa panacée. Il avait des anecdotes souveraines pour chasser les humeurs peccantes, éloigner les symptômes morbides, purifier, rafraîchir, déterger et aussi pour pacifier les situations trop tendues.

Au temps qu'il demeurait rue d'Isly, nº 5, avant sa retraite à Saint-Germain-en-Laye, il m'a lui-même raconté qu'un matin, vers huit heures, comme il procédait aux soins de sa toilette, son domestique vint le prévenir qu'une dame le demandait, qu'elle ne voulait pas dire son nom et insistait pour être reçue sur-le-champ. Guinot s'habilla à la hâte et s'empressa de donner, en bon prince de la chronique, l'audience demandée avec tant d'insistance.

La visiteuse matinale était jeune, jolie, élégante. Elle raconta qu'elle avait fait récemment un mariage d'inclination dont elle ne se repentait pas, que sa position dans le monde était bonne, son train et sa fortune suffisants pour ses désirs, bref, qu'elle serait la

plus heureuse des femmes, si l'époux de son choix, naguère si élégant, si distingué, en tous points si accompli, ne s'était laissé aller depuis quelque temps à un goût funeste qui le changeait au physique, au moral et menaçait de le perdre tout à fait avant peu. Le malheureux s'était mis à cultiver l'absinthe avec acharnement.

Mais il avait aussi de bonnes habitudes : par exemple, il lisait tous les dimanches, avec un soin scrupuleux et un plaisir toujours nouveau, les feuilletons de M. Guinot. Ce spirituel chroniqueur était son oracle. C'est pourquoi *on* avait songé à venir trouver M. Guinot (*on* lui demandait pardon de l'audace de la démarche) et à le prier d'user de son influence sur le buveur d'absinthe pour le guérir de cette manie suicidante par quelque bonne leçon.

Guinot promit pour le dimanche suivant un feuilleton foudroyant sur les effets de l'absinthe, et tint parole. Il fit donner une batterie de six anecdotes toutes plus saisissantes les unes que les autres.

Il n'entendit plus parler de la dame pour l'amour de laquelle il avait rédigé cette ordonnance héroïque. Seulement, au premier janvier, on lui remettait une boîte de bonbons capitale, dans l'intérieur de laquelle se trouva une carte de visite et, sur cette carte, au-dessous d'un nom qu'il nous taisait, les mots suivants tracés au crayon : « Merci, Monsieur, vous avez guéri mon absintheur. »

Une autre fois, il avait raconté la veille l'histoire

d'un mari qui faisait la cour à sa voisine; voilà qu'un mari débouche chez lui, dans l'état le plus violent, et veut à toute force l'emmener pour qu'il jure devant sa femme, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, que ce n'est pas l'histoire de son mari qu'il a racontée. Vainement Guinot se débat, proteste contre le dérangement qu'on prétend lui imposer. N'importe, le mari l'enlève et le dépose aux pieds de la jalouse moitié dont il redoute les fureurs. Guinot déclare sur l'honneur qu'il a complétement, absolument et on ne peut pas plus inventé l'historiette qui a semé de la brouille dans le ménage. La femme et le mari réconciliés se jettent dans les bras l'un de l'autre. Guinot gagne la porte le plus lestement qu'il peut. Tableau.

On n'en aura jamais fini non plus de raconter des anecdotes sur l'obligeance et la bonté de M. Scribe. Une des dernières personnes auxquelles la mort lui laissa le temps de rendre service est Mme la comtesse Dash, cet écrivain de tant d'esprit et d'un si grand courage au travail. Mme Dash venait de se caser très-bien dans une petite maison tranquille et aérée de la rue de Valois-du-Roule, lorsque l'expropriation pour cause d'utilité publique, qui fait toujours des siennes, se met en devoir de la chasser bientôt de chez elle et, pour commencer, la trouble dans sa jouissance en démolissant les maisons voisines. La comtesse écrivain s'adresse à M. Scribe et lui demande son appui près de la commission municipale, dont il est membre.

L'auteur du *Verre d'eau* plaida devant ses collègues la cause de l'auteur de tant de gracieux romans avec une verve qui entraîna la réunion. Il finit par un vrai trait de vaudevilliste : quelqu'un lui objectait que la maison pour laquelle il réclamait une indemnité restait debout pour le moment : — « Oui, répliqua M. Scribe, mais on jette à la pauvre comtesse tant de pierres dans son jardin ! »

Cette pointe enleva l'affaire. Aussitôt M. Scribe, toute affaire cessante, de monter en voiture et de venir, sans prendre haleine, porter la bonne nouvelle à celle qui avait mis ses intérêts entre ses mains.

Ah ! comme il savait rendre service, cet excellent Scribe !

VI

SOMMAIRE : Ceux qui n'ont rien appris et rien oublié. — A qui le premier prix de haine peut-il, doit-il être maintenu depuis bien des siècles jusqu'à nos jours? — Les loups hurlants du catholicisme féroce. — La colère de leurs yeux comparée au feu des vestales. — La société scindée comme après la révolution de Juillet par les passions contraires. — Peinture du carême, par L. Jourdan (*Un Philosophe au coin du feu*). — Un préfet qui empruntait leur mansuétude aux catholiques rugissants. — Circulaire et consigne. — Préfet, grand-prévôt ou sergent? — Petite harangue sur le pied de guerre. — M. de Coëtlogon. — Le théâtre du Luxembourg, *aliàs* Bobino. — *Gare l'eau,* pièce dans le GRAND CHIC-A-PANTIN. — Le petit Charles des *Rendez-vous bourgeois.* — Un piano à l'orchestre et des bas de coton ailleurs. — O Chérubin! — M. et Mme Gaspari. — J. Noriac. — Commerce de photographies pendant l'entr'acte. — Emma Rose, du théâtre Bobino, et l'impératrice de la Chine. — M. Bisson, photographe. — Armande Morel. — Aux dernières courses de La Marche, rien des catholiques forcenés; mais Marguerite Brindamour, Hermance et sa robe à la Bégum et un verbe nouveau : *Tannhauser.* — M. Wagner avant, pendant et après la bataille. — Le feu mis au théâtre de l'Opéra par le Samson de la musique de l'avenir. — La seconde représentation, ou les sifflets de Tolède. — *Les Burgraves.* — Souvenirs de

l'ancien Odéon, ou les cochons de lait au parterre. — Le nouveau ballet et son noble auteur. — Promesse drôlatique d'une avant-scène. — M. Alph. Royer, le Jockey-Club, M. Wagner et la médaille du *Tannhauser*. — Comment, pourquoi et quand Huerta devint le guitariste que vous savez. — A la préfecture de la Seine; chez M. de Rothschild; au ministère d'État. — Le comte Walewski et la comtesse, ou l'affabilité en personne. — *Les vivacités du capitaine Tic.* — A. Supersac. — *L'Ange de minuit.* — Un mot de M. Maquet, à propos du *Prisonnier de la Bastille*.—Un rendez-vous, sur la place de la Roquette, à quatre heures du matin.

Paris, 22 mars 1861.

Au quatorzième siècle, il y eut un homme assez hardi pour s'en prendre au pouvoir temporel de l'Église. Je regrette de ne pas savoir le nom de ce téméraire. Toujours est-il que son intempestive audace le mena droit au bûcher. Comme si la mort ne suffisait pas pour châtier un crime tel que le sien, une loi inexorable s'acharnait encore même sur son cadavre, et la cendre du coupable devait être jetée au vent.

— « Que me feriez-vous de plus, demanda le patient, si j'avais attaqué Dieu lui-même?

— « Nous aurions pu être moins sévères, répondirent les bourreaux. Dieu a moins besoin d'être défendu par nos lois que ses ministres, lui qui, pour se venger et pour punir, a son feu éternel. »

Au quatorzième, au dix-neuvième siècle, ne sont-ils pas toujours les mêmes, les catholiques qui font du catholicisme non-seulement une religion, mais une

opinion, une profession, un brandon? A ces catholiques-là appartient, aujourd'hui comme autrefois, le premier prix de haine. Il peut leur être *maintenu*, comme on dit à l'Académie, et comme le grand prix Gobert le fut pendant quinze années à Augustin Thierry pour ses *Récits des temps mérovingiens*. Ne hait pas qui veut!

Chez la plupart des hommes, les rancunes s'évaporent vite au milieu des distractions ou des travaux, des plaisirs et des obligations de toute nature. Pour haïr avec persistance, il faut être catholique dans le sens de messieurs tel et tel. Leur volupté est la haine; ils se sont fait une religion qui ne leur en permet pas d'autre; leur devoir, c'est la haine contre tout ce qui ne hurle pas avec les loups du catholicisme féroce.

Oh! la vilaine bande! et comme on la reconnaît de loin au teint bilieux de ceux qui la composent, à leurs lèvres pincées et crispées, à cet œil brillant d'un courroux qui ne s'éteint pas plus que le feu des antiques vestales!

Grâce à leur manière d'entendre et de pratiquer l'aménité, la société va se trouver tout à l'heure divisée en autant de catégories et en catégories aussi hostiles qu'au lendemain même de la révolution de Juillet.

Entrez dans un de ces salons où domine ce que nous appellerions le *veuillotisme*, si *l'Univers* était encore debout; osez y déclarer que MM. Kolb-Bernard et Keller ne sont pas vos saints; que Garibaldi n'est pas

un bandit à vos yeux; que le Pape aurait pu mieux agir, selon vous, et Victor-Emmanuel plus mal; que vous n'avez pas sur votre étagère la charmante statuette de la reine de Naples que vient de sculpter Mme Lefebvre-Deumier, la veuve du poëte; aussitôt, *pif! paf!* comme dans les *Huguenots;* on tire sur vous de toutes parts à mots discourtois, et je crois que si ces habits noirs et ces robes décolletées avaient des armes sous la main, ils recommenceraient volontiers à votre intention une Saint-Barthélemy au petit pied.

Cependant, arrangez cela! On vit peu de carêmes à la fois aussi agités par les discussions religieuses, mais en même temps, aussi peu gênés par la dévotion que celui dont nous jouissons. Je trouve dans le volume que Louis Jourdan vient de faire paraître chez l'éditeur Dentu: *un Philosophe au coin du feu*, ce joli tableau, en quelques lignes, du carême de l'année passée qui ressemble encore davantage au carême de cette année-ci: « On danse avec acharnement; les fêtes, les bals, les soirées se succèdent sans relâche. Les préoccupations de la toilette ne tiennent pas moins de place pendant le carême que pendant le carnaval. Combien je connais d'aimables pénitentes qui gémissent dévotement sur l'amoindrissement du pouvoir temporel de la papauté, et qui dansent, polkent et soupent intrépidement toutes les nuits. Quel charmant mélange du sacré et du profane! « Thérèse, n'oubliez « pas de dire au cocher que je partirai à quatre heures

« pour aller au sermon ! Ah ! à propos, la couturière
» est-elle venue ! Ma coiffure est-elle prête ! Passez
« chez le coiffeur ; qu'il soit ici à huit heures précises.
« Ah ! un mot encore : Thérèse, prévenez Monsieur que
« je veux partir ce soir à dix heures, pour aller chez
« Mme X... avant d'aller au bal de Mme Z... Occupez-
« vous de tout ce qu'il faut pour ma toilette de bal et
« celle de tantôt ; surtout, n'oubliez pas de mettre le
« livre de messe dans mon manchon. »

J'ai dit que certains catholiques savaient seuls haïr : un agent du gouvernement a essayé de transporter dans les procédés administratifs ces haines vigoureuses dont il trouvait l'exemple chez des adversaires. Grâce au ciel ! cette tentative lui a réussi. Vous avez lu la circulaire où M. le préfet d'Orléans mettait à l'index le salon de l'évêque, et vous savez quel déplacement, qui est quasi une disgrâce, s'en est suivi dans les vingt-quatre heures, pour le fonctionnaire trop zélé. Ceci fait, encore une fois, honneur au libéralisme et à l'esprit conciliant du ministre. Il faut laisser le privilége de la haine à ceux qui ont le monopole de la faiblesse.

On n'a fait qu'entrevoir la précision toute militaire avec laquelle ce préfet, qui ne plaisante pas, voulait régler les relations de société des fonctionnaires publics du département ; mais le peu qu'on en a aperçu était bien joli ! Cela promettait.

Un officier subalterne met juste autant de formes

pour commander l'exercice à son peloton, et pour conserver la discipline parmi ses hommes.

Supposez que ce sergent... pardon, ce préfet, eût été maintenu à la tête du département auquel il enseignait si bien à emboîter le pas, ou sa circulaire était un vain nom, ou il eût fallu l'appliquer, ce qui devait donner lieu à des scènes plus drôlatiques et plus exorbitantes les unes que les autres.

Que le premier président, par exemple, fût lié avec l'évêque ; qu'il lui eût fait la veille une visite ; le lendemain le grand-prévôt... pardon, le préfet du département, sous peine de laisser violer l'ordre donné par lui-même, devait tenir à peu près ce langage au magistrat réfractaire :

—« Premier président, avance à l'ordre... que tu as manqué à l'honneur, au devoir et à la subordination, qui sont la plus belle apanage du troupier frrrançais... que tu as inconsidérément et nonobstant la consigne affichée dedans les murs de la caserne, fait visite à l'évêché où ce que ton supérieur te défendait de traîner tes guêtres... Pour cette fois et en considération, tu en seras quitte pour trois jours d'arrêt ; mais, pas de récidive !... En avant, *marche* !... à ces arrêts, et plus vite que ça !... »

Mais remettons-nous d'une alarme si chaude ! M. de Coëtlogon, c'est-à-dire le plus civil des administrateurs, a remplacé le plus militaire des préfets, et tout est pour le mieux dans l'un des plus beaux départements de France.

Nos catholiques fiévreux n'en haïront pas moins. C'est leur vocation, c'est leur lot; c'est leur destinée et leur volonté. Ils s'éloignent de tout ce qui pourrait les distraire de cette pensée fixe. Nous autres, les girouettes, nous allons, nous venons, nous nous agitons, nous tournons, et nous nous éparpillons de mille façons. Nous sommes emportés, au besoin, par notre soif de plaisir, au delà de l'Odéon et jusqu'au théâtre Bobino, de l'autre côté de la Seine, à l'autre bout du monde! et nos ressentiments et nos peines s'évaporent à la traversée des ponts. A demain les affaires sérieuses! Adieu aux soucis! Trève aux discordes! En route pour Bobino, au cœur du pays Latin, en pleins souvenirs du temps où nous étions étudiants, où nous avions vingt ans, où Lisette n'avait pas de cachemire et où le théâtre du Luxembourg (c'est ainsi que les affiches appellent Bobino) était plus près de nous et plus en rapport avec nos bourses que le Gymnase et l'Opéra-Comique!

A présent, pour aller à Bobino, c'est un voyage. On s'y prépare dès la veille, et peu s'en faut que la caravane ne s'arme. Mais un grand succès abrége les distances et c'est ce qui est arrivé pour la revue que MM. Saint-Agnan, Choler et Abraham ont fait jouer là-bas. Elle dure depuis bientôt trois mois. Elle a ses quatre-vingts représentations et n'en est pas plus fière. La salle, qui n'est pas grande, j'en conviens, est archi-pleine chaque soir. On se fait inscrire plusieurs

jours d'avance pour les avant-scènes. Ce petit chef-d'œuvre en son genre, qu'un furet de notre espèce aurait dû aller voir beaucoup plus tôt, est intitulé : *Gare l'eau !* et l'on ne se gare pas de l'eau, au contraire ! puisque les gens bien avisés traversent les ponts à force et vont applaudir là-bas, là-bas, le bon sel prodigué dans *Gare l'eau.*

Nous n'avions pas revu Bobino depuis le temps où chaque dimanche il y avait une représentation dans l'après-midi, dédiée à la jeunesse imberbe que l'on couche à huit heures moins un quart, comme le petit Charles des *Rendez-vous bourgeois.* A présent, cet usage patriarcal a disparu.

Tout se nivelle. Bobino est devenu une scène comme les autres, à cela près que le chef d'orchestre y joue du piano et que les demoiselles qui y portent le costume court, séduction traditionnelle des revues et des féeries, ont des bas blancs au lieu de maillots couleur de chair.

Mesure d'économie.

Cela n'empêche pas Chérubin de s'enflammer. Age heureux ! âge magique ! Puissance de l'idéal ! Cette vingtième année est comme don Quichotte, qui prenai trois moulins à vent pour une armée. Qu'on lui serve des jambes dans du coton blanc ou dans de la soie rose, du bœuf aux choux ou des écrevisses à la bordelaise, il a toujours faim.

A présent, au contraire, que la jeunesse dorée et

messieurs les commis d'agent de change, race blasée, ont appris le chemin du théâtre du Luxembourg, le directeur de la maison va recevoir, un de ces quatre matins, dans une lettre chargée, l'argent nécessaire pour prodiguer à sa troupe les maillots, attendu que l'aspect des bas de coton blanc gâte singulièrement le plaisir des raffinés d'outre-Seine.

Avec ou sans ce luxe, Mme Gaspari, la femme de ce modeste, mais intelligent impresario, serait remarquée sur nos premières scènes de vaudeville pour sa manière de dire le couplet. Il y a particulièrement un rondeau sur *la Bêtise humaine*, de notre confrère Jules Noriac, qu'on lui fait recommencer tous les soirs. La chanson a autant de succès que le volume spirituel qui l'a inspirée. Ce n'est pas peu dire. Pendant ce temps, *le Grain de sable*, du même auteur, que la Librairie-Nouvelle a mis en vente la semaine dernière, continue et renouvelle cette veine heureuse. *Nota :* Noriac est particulièrement aimé du Quartier-Latin et vous trouverez son nom en grande vénération sous les galeries de l'Odéon.

Dernière originalité du théâtre Bobino : on y débite pendant l'entr'acte les images photographiées par Bisson, des dames qui jouent, chantent, dansent, se trémoussent ou même figurent simplement dans la revue. Toute la collection de leurs costumes y passe. C'est un petit musée qui trouve beaucoup de chalands, et je m'étonne que cette spéculation n'ait pas cours

dans d'autres spectacles. L'une des pensionnaires de M. Gaspari, la nommée Emma Rose, remplit dans *Gare l'eau* le rôle de l'impératrice de la Chine, et, naturellement, M. Bisson l'a représentée en souveraine des Chinois. Mais, voici le piquant de l'affaire : allez chez n'importe quel marchand de portraits-cartes et, désireux de compléter dans votre album la collection des rois et des reines, demandez l'impératrice de la Chine. Sans hésiter, le papetier vous remettra mademoiselle Emma Rose! Au fait, Bobino a beau être loin ; c'était encore plus commode d'aller chercher là son modèle qu'à Pékin.

Pour être consciencieux, il faut citer parmi les charmes de *Gare l'eau*, un quadrille fantaisiste intitulé : *le Cavalier seul*. Tous et toutes y font merveille, particulièrement Mlle Armande Morel. Aussi les habitués disaient autour de nous : « En voilà une qui a le grand chic-à-pantin! »

Il paraît que c'est un mot à la mode dans ces parages. Je l'inscris sur mes tablettes; je ne le comprends pas plus que vous, mais il a une couleur, une allure! Provisoirement il nous a ébloui, et nous en avons rapporté comme un coup de soleil.

Si les catholiques refrognés qui ne nous accompagneraient certainement pas à Bobino allaient du moins à la Marche? A défaut de pâquerette, il y a plus d'une impression de courses à cueillir sur les pelouses que la pluie détrempe. On voit courir les che-

vaux et manger les biches. Cela fait toujours passer une heure ou deux. On entend Marguerite Brindamour dire à Hermance la Superbe, qui porte avec orgueil sa robe à la Bégum, en cachemire et en dentelles de Chantilly (prix net : huit mille francs) : « Voilà un Monsieur qui me fera mourir s'il continue à me *Tannhauser* comme il le fait depuis hier. »

A quoi Hermance répond (car c'est là le propre de ces nymphes de ne jamais répondre à ce qu'on leur dit et d'avoir toujours la tête où il ne faut pas) : « C'est Mme Retz, une nouvelle couturière, une fée, qui me l'a faite. » Comme elle ne pense qu'à sa toilette, elle croit qu'on ne peut lui parler que de sa toilette.

Voilà un verbe nouveau que l'on doit à M. Wagner : Tannhauser ! Indicatif présent ; je tannhause, tu tannhauses, il tannhause... Passé défini : je tannhausai. Futur : je tannhauserai. Participe présent : tannhausant. Cela me paraît régulier. On le conjugue sur aimer. Rien n'est plus simple. Seulement, il faut savoir ce que veut dire tannhauser, verbe actif de la première conjugaison.

Cela signifie, — j'ai consulté les meilleurs auteurs : ennuyer son monde par un tas de verbiage inutile, sans arriver à une conclusion pratique.

Mais, pour en revenir à M. Wagner, il n'y a qu'une voix, parmi ceux qui ont été à même d'en juger, pour louer son attitude ferme, courageuse, noble, et son visage de bronze pendant les orages de la première

représentation. On le blâme, en revanche, d'avoir fait le lendemain de la défaite les concessions qu'il refusait la veille de la bataille. Le Wagner des suppressions et des coupures n'est plus mon homme; il doit être moins encore celui de ses partisans. Quand on s'est posé en chef d'école, il faut savoir dire : Périsse l'univers plutôt que mon principe! s'envelopper dans son drapeau et faire sauter le théâtre plutôt que de capituler.

Tannhauser, tel qu'il est maintenant, mutilé, amputé, ébranché, n'en durera pas un jour de plus, et on n'aura pas la ressource de dire qu'il est mort en chevalier, victime d'une fierté inébranlable.

Le soir de la première représentation, une odeur de brûlé se répandit, à un certain moment, de la scène dans la salle. Mon voisin me souffla : « C'est Wagner qui n'a pas trouvé d'autre moyen de s'en tirer que de mettre le feu au théâtre. »

Eh bien, — disons-le très-haut, maintenant qu'il n'y a plus de danger, — cet expédient, odieux du reste, n'aurait pas été sans grandeur, et l'on se plaît à rêver — plutôt qu'à voir — le Samson de la musique de l'avenir renversant le temple qui osa lui être hostile et y périssant lui-même, avec ses juges, sous les décombres.

La représentation de lundi dernier m'a rappelé *les Burgraves*, une belle œuvre méconnue! Chacun avait repris, en l'honneur de M. Wagner, son bon sifflet de

Tolède qui, depuis tant d'années, se rouillait au clou.

Ce n'était pas le parterre, ce n'étaient pas les petites places, c'étaient l'orchestre, les loges, les avant-scènes, le bel étage et le beau monde qui menaient cette contre-symphonie stridente.

On me dit que l'Opéra ne se sentant pas le courage de plus d'une de ces soirées de bataille par semaine, la troisième représentation n'aura lieu que lundi, escortée, cette fois, de la première d'un nouveau ballet en un acte, dansé par Mme Ferraris.

Le jeune, le noble, le spirituel et élégant auteur dramatique auquel le Vaudeville doit l'une de ses plus jolies bluettes : *la Tasse de thé*, passe pour n'être pas étranger à la confection de ce ballet.

Mais on se promet surtout, ce soir-là, un grand divertissement, si l'un des habitués les plus assidus des avant-scènes, qui est un des gentilshommes les plus connus de Paris, réalise la plaisanterie qu'il a annoncée, l'autre jour, à son cercle : il s'agit, à l'endroit du *Tannhauser* où l'on avait la chanson du pâtre, maintenant supprimée, de tirer de sa poche un joli chalumeau sur lequel notre gentilhomme exécutera, de sa place, le morceau répudié que l'on regrette, car il était particulièrement favorable au développement de l'hilarité.

Quelqu'un aurait bien le droit de se frotter les mains au spectacle de la déconfiture de M. Wagner, ou tout au moins de s'en laver les mains, c'est Alphonse

Royer, le directeur de l'Opéra, qui n'a cessé de voir *in petto* le résultat inévitable auquel on courait, tout en faisant le possible et l'impossible pour sauver le bâtiment du naufrage. Il a fait plus que son devoir et, maintenant encore, ne vient-il pas de tenter une démarche auprès de messieurs du Jockey-Club pour les exhorter à la patience ? M. Royer a bien mérité de M. Wagner et si, comme l'a spirituellement proposé le feuilleton du *Constitutionnel*, on décorait d'une médaille les artistes qui ont fait la pénible campagne du *Tannhauser*, Alphonse Royer serait justement investi du droit de la porter au cou, tandis que les autres l'auraient seulement à la boutonnière.

Le succès négatif de M. Wagner, les protestations que soulève son déplaisant ouvrage me rappellent une des formes les plus singulières que le public ait jamais données à son hostilité contre une pièce de théâtre. C'était en 1836, au turbulent Odéon. On essaya de jouer une pièce intitulée : *le Corrupteur*. De qui était-elle ? Je ne saurais affirmer que Lemercier en fût l'auteur.

Toujours est-il que les étudiants (c'était en hiver) arrivèrent, cachant chacun un cochon de lait sous son manteau. Au signal donné par les chefs de la cabale, on provoqua des grognements sur toute la ligne : l'un piquait, l'autre pinçait son instrument à quatre pattes, et je renonce à vous peindre l'effet que produisit ce concert de l'espèce porcine.

Eh bien, ni le bruit que fait *le Tannhauser*, ni le tumulte qui se fait autour de lui n'ont eu le don d'arracher un moment à leurs haines les puritains du catholicisme. Au beau concert de Huerta, rien non plus de ces forcenés catholiques ! Cependant, le concert serait fait pour eux, s'il est vrai que la musique adoucit les mœurs. Mais Huerta n'a pas eu besoin d'eux pour remplir le foyer des Italiens qu'il avait choisi comme salle. A l'heure où j'écris, voilà déjà longtemps qu'il ne reste plus de billet à placer. La société espagnole, amie tout entière de son merveilleux guitariste, les avait tous retenus, et ils faisaient prime avant l'émission.

J'ai raconté, l'autre jour, comment Huerta était un revenant que, pendant dix ans, l'on avait cru mort. J'apprendrai aujourd'hui à ceux qui ne le savent pas à quel propos il est devenu le roi de la guitare.

C'était aux États-Unis, en... (la date ne fait rien à l'affaire), Huerta, alors chanteur de son métier, voyageait en compagnie d'un autre troubadour. On commençait à faire de beaux projets : on achèterait ceci, on ferait cela. Toujours la fable de Perrette et le Pot au lait !

Un beau matin, l'associé disparut en emportant la caisse.

Huerta seul, Huerta abandonné de son accompagnateur, Huerta ruiné, volé, désolé et sentant sa voix se troubler dans son gosier, résolut de faire violence à

ıa fortune par son énergie. Il se rasa un côté de la barbe et la moitié de sa chevelure. Il s'enferma, il ura qu'il ne sortirait pas de chez lui avant de s'être ıppris à jouer de la guitare assez bien pour attendrir es pierres et attrouper les arbres autour de lui, comme eu Orphée. Vous savez s'il s'est tenu parole !

Les trois plus belles soirées musicales de la huitaine ont été données samedi ; l'une à la préfecture de la Seine, où il y avait Mme Alboni ; l'autre au ministère l'État, avec les chœurs et l'orchestre du Conservatoire ; la troisième chez le plus riche et le plus malicieusement spirituel des millionnaires, le baron James le Rothschild.

C'est au ministère d'État, dans ces salons d'une écrasante opulence, où l'hospitalité de M. Walewski et de la comtesse se déploie avec une noblesse si simple et une si avenante gracieuseté, qu'était réunie la plus éclatante et la plus nombreuse assemblée.

Le programme était digne du lieu, des auditeurs et des exécutants : du Beethoven pour commencer et pour finir — comme on donne les crûs les plus brûlants pour ouvrir et pour fermer les pompes d'un festin ; — l'andante de la *symphonie en ut mineur*, au commencement de la première partie ; un fragment des *Ruines d'Athènes*, pour couronner la seconde. En plats du milieu : du Weber, du Rameau, du Mozart ; un psaume de Marcello comme entremets. Parmi les maîtres vivants, on a servi du Reber (airs de ballet du

Diable amoureux); — un fragment de *Christophe Colomb*, de Félicien David; — le chœur du marché de *la Muette*; — l'ouverture de la *Gazza ladra*; — le chœur et l'entr'acte célèbres du *Philémon et Baucis*, de Gounod.

Non-seulement le monde brillant et la société diplomatique, les hôtes habituels et naturels de toutes ces fêtes, s'étaient donné rendez-vous dans les salons du ministère d'État; mais le comte Walewski, qui prend très au sérieux sa charge de protecteur spécial des arts et des lettres, avait voulu que peinture, musique, littérature et journalisme fussent représentés chez lui par un grand nombre de leurs plus marquantes individualités. Celles-ci, un peu sauvages d'ordinaire, avaient cependant répondu à l'invitation d'un ministre qui se souvient d'avoir été le confrère des écrivains et qui, récemment, nous a tous obligés dans la personne de Méry.

Les théâtres sont aussi très-sensibles à l'assiduité avec laquelle le nouveau ministre d'État suit leurs premières représentations, et aux encouragements qu'il ne marchande pas à qui les mérite. En fait de ponctualité et d'attention, M. Walewski rendrait des points aux feuilletonnistes les plus scrupuleux. Sa soirée de samedi l'ayant empêché d'assister à la première représentation des *Vivacités du capitaine Tic*, la jolie pièce que Labiche et E. Martin viennent de donner au Vaudeville, il a voulu venir mardi, à la troisième, et,

plus d'une fois, le signal des bravos est parti de son avant-scène.

Vous savez que nous avons encore perdu Supersac, un de nos confrères, un de la bande Vitu, Banville, Plouvier. Ce bon garçon n'était pas sans talent, mais c'était un talent manquant d'individualité. Il aurait pu rimer une strophe et la signer Banville, écrire une page sous le nom de Vitu, et les bourgeois n'y auraient vu que du feu. Quant à nous, dont c'est le métier de nous connaître en prose et en vers, comme c'est celui des courtiers-gourmets de déguster savamment les vins, et qui considérons la liqueur, non le vase dans lequel elle est renfermée, je ne pense pas que l'on nous eût pris à cette mascarade. Nous aurions toujours reconnu le Supersac, comme derrière M. Kolb-Bernard on a cru, l'autre jour, distinguer M. Veuillot.

Plouvier, que nous nommions tout à l'heure, et son collaborateur Théodore Barrière, sont très-contents du succès de leur *Ange de minuit* à l'Ambigu, et l'ange de minuit devient l'ange des rêves de tous ceux qui ont vu la pièce.

A propos du *Prisonnier de la Bastille*, le grand drame du Cirque que Dumas prétend signer seul et que Maquet prétend avoir fait aussi, il y a un assez joli mot de M. Maquet : « Ce diable de Dumas, depuis qu'il est à Naples, a si bien vu la puissance du fait accompli, qu'il commence toujours par prendre, comme si c'était la meilleure raison pour garder. »

Mais, les plaisanteries comme les plaisirs, les joies aussi bien que les deuils, et les drames comme les comédies, enfin tout ce que la semaine renferme, tout pâlit devant un rendez-vous qui avait lieu mardi dernier, à quatre heures du matin, place de la Roquette, entre un condamné à mort et une célébrité qu'ont édifiée nos vices et les siens.

Le malheureux qui allait expier sur l'échafaud une série de crimes dont il était l'épouvantable héros, avait demandé, pour grâce dernière, une plume et du papier. Il écrivit alors à la plus populaire de ces dames dont les photographies, les biographies et les mémoires ont été le scandale de l'an passé. Il lui disait qu'il était jeune, qu'il l'aimait et qu'il allait mourir. Il l'avait vue de loin, au théâtre, dans les bals, au Bois de Boulogne. Il ne lui avait jamais parlé. Il lui demandait de venir assister à ses derniers instants.

A quatre heures du matin elle était là, au pied de l'échafaud, en capote blanche, robe de soie bleue, bottines de satin. Deux petites actrices, ses amies, et un médecin, l'accompagnaient. Les gamins, qui avaient reconnu la déesse populaire des plaisirs fangeux, lui faisaient un cortége mi-partie d'admiration et d'ironie. Elle se planta, avec la morne impassibilité de son état, bien en vue, au premier rang. D'ailleurs, la foule s'écartait devant elle.

Un regard de sympathie fut échangé entre ces deux supplices : la prostitution et la guillotine, dont la guil-

lotine serait le moindre pour une âme un peu haute. Ils regardèrent ensemble, lui et elle, le fatal couteau, et ni l'un ni l'autre ne broncha. Puis la tête de l'homme roula ; l'autre remonta dans sa voiture, et la voilà relancée en plein tourbillon.

La vivante est rentrée dans son enfer visible, tandis que l'âme du guillotiné volait vers je ne sais quelles demeures assignées par la divine justice.

Qui faut-il plaindre ?

VII

SOMMAIRE : Une phrase obscure du président des États-Unis. — Le singe et la lanterne magique. — Solution de l'énigme trouvée dans une livraison verte. — Un bon titre bien court, bien simple. — Washington apparaissant à un sénateur de la Caroline du Sud. — Une tache pour l'éternité. — Le général Benedict Arnold. — Fortifions-nous d'alliances dans l'autre monde. — Le *médium* Squire à Alger. — M. Home à Londres. — Comment on surnommait au collége Mgr de Mérode. — Problème difficile à résoudre pour un catholique complet. — Encore une arrestation. — La croisade contre les millionnaires. — Mengin en est. — Une phrase des *Misères d'un millionnaire,* livre de M. A. Achard. — Les oiseaux de nuit. — Se défier de la *picardise!* — Se défier de la déclamation sur ce texte : *O tempora! o mores!* — *Les Photographies comiques.* — *Une Grecque* dans les remparts de Troie. — La Trebelli. — Mme Lorini. — Mlle Armande Morel. — Mlle Clémentine. — Les maillots sont achetés. — A propos du dernier retour de la Marche. — Conseils à la vertu. — Le plus beau spectacle. — L'argot des argots. — *Les Excentricités de la langue française,* par Loredan Larchey. — LE DERNIER DE M. DE KOCK. — *Les Funérailles de l'Honneur,* ou Paris et Jersey. — Les tragédiennes de l'Odéon. —

Mlle Maxime et *la Franc-maçonnerie des femmes*, de M. Monselet. — Une carte de visite rébus. — Bals, soirées, mariages. — Les ventes Soltykoff (lisez : Seillière) et Lehon. — Le sixième dîner du *Gaulois*.

Paris, 12 avril 1861.

Dernièrement, nos journalistes et bien d'autres étaient penchés sur une phrase prononcée par le nouveau président des États-Unis, lors de son installation. Parlant des projets qui menacent de dissoudre l'Union, il avait terminé par ces paroles :

« Les *cordes mystiques* du souvenir qui vont de cha-
« cun de nos champs de bataille au tombeau de chacun
« de nos patriotes, à chaque cœur qui bat et à chaque
« foyer de ce vaste pays, vibreront encore pour l'Union,
« *sous le toucher des bons anges de la nation.* »

Comprenez-vous ?

Peut-être ne vous plaît-il pas de répondre que vous n'avez pas compris ; je vous dirai donc que, pour ma part, il me sembla d'abord que l'honorable Président avait oublié d'éclairer son éloquence, ce qui la rendait, dans la phrase précitée, aussi obscure que la lanterne magique montrée sans lumière par le singe de la fable :

J'en étais là, lorsque le hasard me mit sous les yeux quelque numéro d'un recueil qui n'est pas vulgaire, où je trouvai la clef du problème.

Lisez-la :

REVUE

SPIRITUALISTE

Journal mensuel
principalement consacré

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME

à la

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

et à la

Preuve de la série non interrompue des révélations
et de l'intervention constante
de la Providence dans les destinées de l'humanité

PAR L'EXAMEN RAISONNÉ

de tous les genres de manifestations *médianimiques* et de phénomènes psychiques présents ou passés et des diverses doctrines de la philosophie de l'histoire, envisagée au point de vue du progrès continu,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES

et publié par

Z.-J. PIÉRARD,

EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME,
membre de diverses Sociétés savantes.

Un joli titre, n'est-ce pas? Bien engageant, parce qu'il est simple, court et clair, qualités qui n'ont jamais perdu leur empire en France. La couverture du cahier est vert tendre, comme les pousses printanières.

Or, voyez ce que nous eûmes la bonne fortune de rencontrer dans cette livraison :

C'était la solution du problème américain et présidentiel contenu dans les brouillards de la phrase que vous avez lue plus haut.

Le Président n'aurait rien dit de pareil si Washington n'était apparu à un sénateur de la Caroline du Sud, à l'heure même où celui-ci élaborait un projet de dissolution des États.

La phrase qui a surpris plus d'un bon esprit était une allusion à cette visite inattendue assurément, mais bien moins surprenante dans le Nouveau-Monde, où il y a tant de ces histoires de l'autre monde, que si pareille chose se fût passée chez nous, les encroûtés de la vieille Europe, nous autres, nous aurions crié à l'impossibilité, au miracle! les Américains se contentent d'enregistrer la chose dans un de leurs journaux, *the Herald of Progress*.

Donc un matin, à déjeuner, l'honorable John Calhoun semblait fort triste. C'est un homme vénérable avec une figure sincère. Personne ne doute de sa véracité : il a sacrifié à ses convictions tout ce qui peut flatter l'ambition, même l'espoir d'être président des États-Unis.

Pendant le déjeuner, toutes les personnes présentes avaient remarqué que M. Calhoun regardait souvent sa main droite et la frottait de sa main gauche avec une anxiété visible. A la fin, M. John, le membre du Congrès de Georgia, lui dit : « Avez-vous mal à la main?

— « Ce n'est rien, répondit M. Calhoun ; mais j'ai eu hier au soir une vision à la suite de laquelle il me semble que ma main est demeurée comme tachée d'encre. »

Puis, comme ce début avait excité la curiosité de la compagnie, M. Calhoun fit le récit suivant :

« Hier au soir, comme j'étais encore occupé à écrire à une heure avancée de la nuit, je fus étonné de voir entrer un monsieur qui s'assit silencieusement en face de moi. J'avais recommandé à mon domestique de veiller à ce que personne ne pût venir me déranger ; la présence inattendue de cet intrus, son silence, la façon familière dont il se mettait à l'aise comme chez lui, tout cela me surprit et me mécontenta. Je levai la tête pour examiner à qui j'avais affaire, et je vis qu'un grand manteau cachait complétement les traits de mon visiteur. Il me dit : « Sénateur de la Caroline du Sud, qu'écrivez-vous ? »

Sans lui reprocher l'impertinence de la question, je lui répondis :

—Un plan pour la dissolution de l'Union américaine.

— Sénateur de la Caroline du Sud, voulez-vous me permettre de regarder votre main droite ?

Il se leva et, son manteau s'écartant, je vis alors sa figure. Messieurs, le tonnerre tombant sur moi m'aurait moins sûrement foudroyé... C'était un mort ressuscité !... J'avais en face de moi le grand Washington, tel que vous le voyez représenté dans l'Office des Patentes.

Le spectre me demandait donc à voir ma main droite. Je la lui ai tendue. Il m'eût été impossible de ne pas la lui tendre, car une force supérieure à la mienne le voulait.

Il saisit ma main, — je sentis un frisson, — il la tint près de la lumière, et moi, pendant ce temps, je le regardais. Oui, c'était bien Washington.

— C'est donc avec cette main, sénateur de la Caroline du Sud, reprit-il, que vous vous disposez à apposer votre nom au bas d'un papier déclarant la dissolution de l'Union ?

— Oui, répondis-je, dans certain cas qui peut se présenter.

A ce moment, une grande tache noire, qu'il me semble voir encore, a paru sur ma main.

Je m'écriai : — Qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cette tache ?

— Cette tache, me répondit Washington, est pareille à celle que porte Benedict Arnold, dans l'autre monde.

Puis, il tira de dessous son manteau un squelette, qu'il posa sur la table où j'écrivais, en disant : — Voilà les os d'Isaac Hayne, qui fut pendu à Charleston par les Anglais. Il a fait le sacrifice de sa vie pour établir l'Union. Il était né dans la Caroline du Sud, comme vous, mais il n'y avait point de tache sur sa main droite. »

Ainsi finit l'entretien et l'esprit disparut. Pour l'in-

telligence parfaite des discours tenus par le grand Washington et pour préciser le sens des exemples invoqués par lui, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ce que c'est que Bénédict ou Benoît Arnold, qui ne peut pas, quelque savon qu'il emploie, avoir la main blanche dans l'autre monde. Arnold, général américain, voulut, dans la guerre de l'*Indépendance*, livrer aux Anglais une place importante dont la défense lui avait été confiée. Son projet ayant été découvert, il trouva moyen d'échapper au supplice qu'il avait mérité, se réfugia parmi les ennemis de sa patrie, et porta les armes avec eux contre ses compatriotes.

A présent que je vous ai raconté une histoire et qu'elle a, je l'espère, produit son effet, je vous confesse que c'est une vieille histoire connue en Amérique depuis cinq ans et époussetée pour la circonstance. Toutefois, M. Calhoun paraissant avoir renoncé à ses projets séparatistes, l'excellent directeur de la *Revue spiritualiste* n'hésite pas à penser qu'il aura *sans doute* été favorisé d'une nouvelle apparition du grand Washington. Au fait, pourquoi non? En pareille matière, il n'y a que le premier pas qui coûte. C'est le contraire quand il s'agit de faire rimer deux vers: le premier, tout le monde le ferait; au second, la difficulté commence. Au rebours, du moment que vous avez admis la première apparition, la seconde coule de source.

Voilà longtemps que nous ne vous avions parlé des 'pérations du surnaturel. C'est un oubli à réparer. J'y 'ens d'autant plus qu'il faut songer à nous faire des mis dans l'autre monde. Nous avons des ennemis ans celui-ci, songeons-y! Fortifions-nous donc par e vigoureuses alliances avec les sorciers et leurs gents, et, dans ce but, je me ferai un plaisir de onner à mes lecteurs des nouvelles de M. Home, insi que du jeune Squire.

Ce dernier est présentement à Alger, et le duc de Ialakoff aussi bien que des cheiks arabes ont assisté ses séances. On nous donne à espérer qu'à son reour parmi nous, le jeune médium américain n'aura lus besoin de l'assistance des ténèbres pour produire es phénomènes. *Fiat lux*! Je ne lui cacherai pas qu'à ort ou à raison la collaboration de la nuit ne le serait pas dans l'estime des gens.

Quant à M. Home, le *Spiritual Magazine* de Lonres, dans son numéro de février, contient une lettre u docteur Gully, médecin anglais connu, qui atteste voir vu ledit M. Home suspendu en l'air. Le même ournal donne ensuite une lettre signée John Jones, Basinghall street, 14 janvier 1861, qui raconte avoir u le merveilleux gentleman s'envoler deux fois de on siége et planer dans l'air horizontalement, la tête arallèle au plancher. Enfin, le *Spiritual Magazine* ublie encore une déclaration de M. James Hutchinon, homme d'affaires important sur la place de Lon-

dres, ayant été plusieurs années président de la Bourse, qui a vu et qui croit.

Je connais de plus près Mgr de Mérode, la plus grande influence qu'il y ait aujourd'hui en cour de Rome, influence qui n'est pas, malheureusement, dans le sens français. Mais il faut, dans tous les camps, savoir honorer les caractères. M. de Mérode porte son grand nom et ses hautes fonctions avec une ferme dignité. De même ceux qui l'ont connu sur les bancs du collége racontent que son naturel, alors un peu hargneux, justifiait très-bien le surnom de *Taquinet* que lui avaient décerné ses camarades. Un peu plus tard, à dix-neuf ans, il eut une dispute avec une jeune tête du même calibre que la sienne, et un soufflet fut le dénouement d'un dialogue trop animé : ce n'est pas M. de Mérode qui avait donné le soufflet.

Que faire, en pareille occurrence, quand on est trop catholique pour laver l'affront dans le sang de son adversaire?

C'est une situation digne de respect ; c'est un problème de conduite d'un grand intérêt ! Bien entendu, il faut prendre en exemple, pour que cet embarras soit noble, un homme d'une bravoure incontestée, tel enfin que l'on sait M. de Mérode, lequel a vaillamment porté l'uniforme militaire avant de s'ensevelir sous celui de prêtre. A dix-neuf ans, et insulté, il eut, ou plutôt sa religion eut sur lui assez d'empire pour l'empêcher de tirer l'épée ou le pistolet. Seulement, après

cette difficile victoire, il se fit, il avait besoin de se faire d'abord soldat au service des puissances de ce monde. Plus tard, il s'enrôla dans la milice des autels et vous savez à quel degré d'importance il est bien vite monté.

Voilà, j'espère, chapitre un qui ne manque pas de gravité. D'abord, la question américaine! puis, la question romaine! à présent, la question d'argent à l'intérieur: Vous savez que l'on a arrêté ces jours-ci un étourneau de lettres qui, après avoir gaminé sur les derrières de l'arrière-garde du romantisme, s'était frotté intimement, mais comme un gai camarade, non comme un associé sérieux, aux millions de M. Solar. On ne met pas les pierrots et les moineaux francs en cage; de même, nous ne pouvons croire que la prison retienne obstinément ce flâneur d'esprit, ce bon garçon que l'on voyait picorant à toutes les tables du boulevard, en deuil à présent de sa disparition.

On s'enrôle beaucoup, on s'enrôle trop, et l'on part plus qu'il ne le faut pour la croisade contre les millionnaires et leurs suppôts. Chacun leur envoie le coup de pied du pauvre. Le fameux charlatan, le marchand de crayons costumé des places publiques, le nommé Mengin s'en mêle aussi, à ce qu'il paraît, et la *Revue anecdotique* citait l'autre jour un morceau de son nouveau *boniment*, dans lequel il s'élève, lui aussi, contre les manieurs d'argent. Que la justice ait son cours, c'est bien, c'est nécessaire; mais il convient de rappeler au

public une vérité exprimée à propos par M. Amédé Achard dans son dernier roman, dont le titre s'es trouvé être une prophétie : *les Misères d'un million naire!* « Le malheur d'un homme heureux, n'est-c pas souvent le bonheur de tout le monde ! » a dit le ro mancier avec une triste connaissance de notre hu manité.

Il est d'ailleurs des gens, triste race, aux pensée grises, au plumage obscur, pareils aux oiseaux d nuit, que tout éclat offusque, et qui se croient ver tueux, parce qu'ils sont ternes; sérieux d'esprit, parc qu'ils sont de mine refrognée; spirituels, parce qu'il sont mal vêtus et mal peignés. Je méprise ces quasi puritains qui me haïssent en retour. Quelques mous tiques de lettres, cinq ou six mouches à fiel qui n'on jamais vu que de loin, à l'état de tantalisants specta cles, le luxe, la beauté, l'intelligence et l'amour, e qui crient contre l'amour, l'intelligence, la beauté e le luxe que nous aimons à célébrer, voilà nos censeurs Pour eux, — citons un exemple qui achève de les dé peindre, — c'est moins notre flamboyant Paris qu'il admirent, que le discours du député Picard sur c contre l'embellissement de Paris. Je ne nie ni l'esprit ni l'à-propos et, dans une certaine mesure, l'utilité de critiques de cet honorable orateur, ce ne sont pas la questions de notre compétence ; mais défions-nous d la *Picardise*, si l'on peut donner ce nom de circons tance à la déclamation contre les choses brillantes. E

principe, la déclamation est un genre facile, usé, bon pour exercer les écoliers de rhétorique, et c'est l'indignation qui fait les plus éloquents discours latins sur les bancs du collége. La paraphrase en autant de pages que l'on veut du proverbial *O tempora! O mores!* a été, de tout temps, bonne pour les enfants. Mais ce n'est ni de la littérature, ni de la morale ; c'est du lieu commun tout simplement.

Je n'en aime pas moins le petit théâtre des Délassements-Comiques, mais ça été le tort des auteurs de leur nouvelle pièce, leur récent succès : *les Photographies comiques*, de se laisser tenter çà et là par les avances que leur faisait ce lieu commun. Ils ont étalé la satire de ceux et de celles qui, chez eux plus qu'ailleurs, peuplent les loges ; et au profit de qui et de quoi les a-t-on vu s'armer du fouet? Si c'était au bénéfice des bonnes mœurs, ah! comme j'applaudirais! mais elles n'y gagneront rien et la pièce risquait de gâter par là les bons termes dans lesquels elle est avec son public. J'ai rencontré dans les corridors plus d'un de ces messieurs à grands favoris qui leur tombent sur les genoux, et ils étaient assez choqués, ces gentilshommes du carreau dans l'œil, que l'on se fût permis la fiction, malséante à leur gré, en vertu de laquelle on voit, dans un coin des tableaux en question, l'homme devenu monnaie entre les mains de la femme. Exemple : une petite dame veut-elle une victoria (et quelle est la petite dame qui ne veut pas une victoria?)

elle demande au carrossier le prix de sa marchandise. — « C'est quatre gandins, » répond l'industriel. La dame, qui ne marche pas sans argent derrière elle, paie et s'en va.

Le marché a paru légèrement irrévérencieux à qui de droit.

Même impression pour la scène où un chiffonnier fait la leçon à ces messieurs et à ces dames, qui étaient en train de se débrailler au champagne dans un salon de la *Maison dorée.*

Quelques pas de plus dans cette voie naïve, et le public eût fait à son tour la leçon aux auteurs, et on les eût reçus comme les dames du faubourg Saint-Germain recevaient tantôt cette dame d'honneur de l'Impératrice, qui avait pensé faire partie du comité pour la souscription du coffret qui sera offert à la reine de Naples.

Il y a, en ce moment, des débuts importants, des mutations sérieuses sur toutes les scènes *di cartello.*

Tandis que la Trebelli remplace aux Italiens Mme Alboni et ne la laisse pas trop regretter aux oreilles; tandis que Mme Lorini, à peine arrivée, au pied levé, chante coup sur coup, avec beaucoup de vaillance et de succès, *Ernani* et *Semiramide*, Mlle Armande Morel (saluez !) quitte pour le Théâtre-Déjazet la noble scène du Luxembourg. Il a fallu, comme vous le pensez bien, que le gracieux et intelligent fils de sa mère qui dirige au boulevard du Temple les ex-Folies-Nou-

velles, construisît sur toute la largeur de la Seine un pont d'or pour décider Armande Morel à passer sur notre rive et à quitter son public d'étudiants enthousiastes. Ceux-ci ont promis de solenniser par une manifestation le début de leur artiste chez nous, et M. Déjazet n'aura pas à regretter de n'avoir reculé devant aucun sacrifice pour s'assurer le concours de celle qui fit du cavalier seul de *Gare l'eau,* un événement.

Une ancienne connaissance de ce Courrier, Mlle Clémentine, délaisse en revanche le Théâtre-Déjazet pour aller remplacer Céline Montaland à la Porte-Saint-Martin.

Cependant, on nous fait savoir (quel triomphe pour *l'Indépendance* !) que, voyant l'attention accordée par notre publicité à son théâtre, le directeur de Bobino a supprimé, par un trait de magnificence que je recommande aux tablettes de l'histoire, les bas de coton blanc dont il était question l'autre jour, et les a remplacés par de beaux maillots de soie rose.

La riche occasion pour déclamer contre les mœurs du siècle que le retour de la Marche, dimanche dernier ! Eh bien, moi, ce qui m'indigne, ce n'est pas de voir tant de demoiselles étalées effrontément en voiture et tant de jeunes gens fiers de se carrer en leur compagnie ; non, ce qui me choque et m'humilie, c'est de trouver tant de bonnes gens, tant d'honnêtes bourgeois de tous les sexes et de tous les âges, qui font

la haie, qui font le pied de grue, qui amènent leurs enfants par la main, qui écarquillent leurs yeux, ouvrent leur bouche et leurs oreilles, oublient l'heure du dîner pour s'échelonner depuis la barrière de l'Étoile jusqu'à la place de la Concorde, pour contempler le défilé de la bande qui rapporte dans Paris les fumées du champagne bu sur turf, et une cargaison de poussière sous laquelle disparaît la poudre de riz vaincue pour la première fois.

Que ferait-on de plus, à la rentrée d'un triomphateur ?

Comment voulez-vous que le vice ne soit pas effronté et ne tienne pas bruyamment le haut du pavé, quand la vertu a la naïveté de lui faire cortége, quand les honnêtes gens se dérangent de leur chemin pour aller se ranger sur le passage d'une folle qui a jeté son bonnet par dessus les moulins ? Le beau titre à l'attention ! En ces rencontres, la vertu ne devrait ni se déranger, ni s'éloigner, ni se rapprocher, ni admirer, ni s'indigner, mais continuer sa route paisiblement, droit devant elle, comme étrangère à tous ces vains tumultes. Ce qui me choque en la vertu, c'est son manque de confiance et d'assurance, c'est la facilité avec laquelle elle se laisse troubler par son contraire. Elle rougit, elle balbutie, elle se fait petite, elle voudrait se cacher dans les trous, on dirait toujours que c'est elle qui est la coupable ; et cependant, si ce marchand qui passe là-bas avec sa redingote des

dimanches qui lui fait un pli outrageux dans le dos, est vraiment et de pied en cape un homme honnête, s'il aime son prochain, s'il croit en Dieu, s'il n'a pas vendu à faux poids, c'est ce phénix qu'il conviendrait d'attendre au passage. On agiterait même des palmes en son honneur que je n'y verrais rien d'excessif ni d'exorbitant.

Mais tout va au rebours du sens commun. Ainsi encore, tandis que les bonnes gens, dans leur modestie, osent à peine prétendre qu'ils parlent à peu près la langue française telle qu'elle est contenue et limitée dans le *Dictionnaire de l'Académie*, cette belle langue, au contraire, n'est ni assez belle ni assez riche, elle manque de nouveauté et de ragoût pour les messieurs et les dames qui revenaient l'autre jour de la Marche en si poudreuses carrossées. Comme cette bohême dorée forme un État dans l'État et une anti-société dans la société, comme elle ne vit que de primeurs, il lui faut une langue à elle, faite par elle et pour elle, recrutée partout, comme elle-même ; puisée en haut et en bas ; extrême en tout ; ayant tour à tour des accès de pudeur ou de cynisme : effrontée, colorée, pittoresque ; tantôt cherchant, tantôt évitant le mot propre ; grossière et raffinée ; parfumée et infecte ; fangeuse et céleste ; participant du talon rouge et du cocher de fiacre. Cette langue de la bohême qui ne se parle guère qu'à Paris et encore dans un certain Paris, est l'argot des argots. Elle emprunte à tous.

Elle qui ne fait rien, s'amuse à refléter dans le patois usité par son oisiveté les événements du jour aussi bien que les mots et les tours adoptés par chaque profession. Car, chaque métier a son vocabulaire et, si l'on peut parler ainsi, chaque peloton suit son guidon particulier dans la grande mêlée des mots.

Or, la littérature se piquant de serrer de plus en plus près la réalité, une invasion de ce langage interlope dans la littérature était inévitable. De là et à la suite, un lexique, un glossaire, un volume très-curieux et singulièrement vivant de M. Lorédan Larchey: *les Excentricités du langage français*. L'exemple, pris dans les plus pittoresques styles contemporains, y suit toujours la définition, et l'ensemble de l'article forme quelquefois une anecdote récréative, un trait significatif. Pour vous en donner l'idée, je transcris un paragraphe.

Dernier de M. de Kock : « Ce mot a signifié... (voyez Molière) pendant quinze jours. En ce temps, il venait de paraître un roman de M. Paul de Kock, intitulé le... Ce fut un scandale merveilleux... Il fallait bien pourtant se tenir au courant et demander le maudit roman. Alors (admirez l'escobarderie!) fut trouvée cette honnête périphrase : « Avez-vous le dernier de M. de Kock? » Théophile Gautier.

« *Le mari*. — Et, de cette façon, je serais *le dernier de M. de Kock*, Minotaure, comme dit M. de Balzac. »

Ceci me met tout naturellement sur la voie pour vous parler des *Funérailles de l'honneur* et de M. Auguste Vacquerie. Nous l'aimons tous, ce chevalier du romantisme qui a la métaphore pour dulcinée et qui s'élançant, visière baissée, lance au poing, sur les sectateurs du bon sens, a pris pour véritable héroïne de son drame, qui et quoi? La métaphore elle-même, et a bâti sa fable sur un abus de mot. Il est tombé tout d'une pièce sans souiller ni déranger son armure, et j'aime mieux son rôle de victime que celui d'exécuteur rempli en cette circonstance par le parterre. En effet, c'est la petitesse de nos sentiments bourgeois, c'est la grandeur de ceux que Vacquerie avait mis dans son poëme qui n'ont pas pu faire bon ménage ensemble.

Il a dû écrire, concevoir tout au moins ce rêve d'une emphase toute espagnole, loin de notre milieu parisien, et j'aime à me représenter le poëte échafaudant son drame dans la solitude de Jersey, peuplée des grands aspects de l'Océan et des hautes inspirations du génie. Si, dans de pareilles conditions, on oublie un peu les côtés pratiques de la vie, si l'on peut être exposé à méconnaître quelques secondaires vérités de circonstance, combien ces lacunes ne sont-elles pas rachetées par l'expansion libre des âmes exaltées!

Voyez-vous d'ici, le maître à tous, Victor Hugo, qui présentement va chercher à Spa un renouvellement de santé; le voyez-vous, sur son rocher, achevant *les Misérables* ou lançant *la Légende des siècles*, tandis

que l'un de ses fils traduit Shakspeare à ses pieds, tandis que l'autre relit, en regardant son père, sa mère, sa sœur et toute la famille assemblée, ce titre de sa comédie : *Je vous aime*. Cette famille si unie est ouverte à tout venant ; aux idées comme aux voyageurs. L'hospitalité est large, magnifique, sans exception, antique et pas solennelle du tout. Au contraire, la cordialité la plus franche. A Paris, il n'y a que les restaurateurs qui tiennent table ouverte, et l'on sait si leurs cartes à payer sont écossaises ! Donc Paris n'est pas Jersey, et voilà pourquoi le drame de M. Vacquerie est devenu si tôt muet à la Porte-Saint-Martin.

L'Odéon est le paradis des tragédiennes, et les tragédiennes sont ses anges gardiens. *Béatrix* et Mme Ristori attirent chez lui foule, bravos, écus. L'Odéon n'a jamais manqué de tragédiennes, exotiques ou parisiennes. Avec lui, quand il n'y en a plus, il y en a encore. Depuis Mlle Rachel, il en a bien produit une demi-douzaine. Du vivant de Mlle Rachel et quand le Théâtre-Français se contentait de la posséder, elle, *seulement!* l'autre avait, — et j'en oublie pour sûr, — Mlle Araldi, Mlle Maxime, qui fit tant de bruit un soir, un jour sans lendemain ! Présentement l'étoile éclipsée tient, rue de la Michodière, un hôtel garni, placé sous l'invocation de Molière. Un fait moins connu, c'est qu'elle est la grande-maîtresse d'une loge de franc-maçonnes qu'elle a fondée. Charles Monselet savait-il cette par-

ticularité lorsqu'il écrivit son dramatique et paradoxal roman : *la Franc-Maçonnerie des femmes?*

On me montre une carte de visite dont l'aspect n'est pas ordinaire : tout en haut, une couronne de baronne; au second étage, pour qui vient du ciel, se déroule une devise : *A qui saura l'atteindre;* sous la devise, quatre cœurs enflammés dont trois percés d'une flèche; plus bas, un nom de femme que je tais à moitié : Clarisse D***; enfin, tout au bas, une adresse que je cache absolument.

Voici maintenant l'explication du rébus :

Mme ou Mlle Clarisse D*** a connu un jeune homme qui, par malheur, était caissier, état dangereux pour ceux qui marient de petites ressources à de grands appétits. J'abrége et l'on devine : le jeune homme dut s'enfuir, un beau jour, par la même porte que Grellet, Carpentier et autres illustrations. Depuis lors, Clarisse D*** est inconsolable. Sa liaison avec le fugitif lui paraît une tache qui ne peut être lavée que par l'arrestation de celui-ci et les éclaircissements qui en résulteront. Alors, pour donner du cœur à ceux qui poursuivent le joli jeune homme, elle a imaginé de promettre le sien — son cœur — *à qui saura l'atteindre,* — le jeune homme. C'est tout simplement l'appel d'une probité qui, comme la femme de César, ne veut pas être soupçonnée, et dont j'ai voulu servir la cause.

Maintenant, rentrons dans le monde : M. de Rothschild a donné un bal; autant en ont fait et la baronne

de Montaran et Mme la marquise de Ménilglaise. On danse ce soir chez Mme la marquise de Tillière, la mère de la jolie Mme de Grétry. Mardi, il y a eu grande soirée de contrat pour le mariage de Mlle de Barbantane et du comte d'Andigné. Les mariages distingués pleuvent. La veille au matin, le jeune vicomte Marc de La Guéronnière avait reçu la bénédiction nuptiale à Saint-Germain-des-Prés. On sait qu'il épouse Mlle de Jovyac, d'une ancienne et illustre maison du Vivarais, alliée, entre autres, avec Fénelon. Plus d'un Jovyac s'est distingué par la plume et par l'épée, et, dans les guerres de religion, ils se sont signalés parmi les chefs du parti catholique. On conserve encore, dans les archives de cette noble race, de précieuses lettres d'Henri IV. Le marquis de Jovyac, grand-père de celle qui est aujourd'hui vicomtesse de La Guéronnière, fut l'un des officiers de l'armée de Condé.

La vente de Mme Lehon, la vente Soltykoff, qu'il serait plus juste d'appeler la vente Seillière, puisque c'est M. le baron Seillière qui vend en détail ce qu'il a acquis en bloc, sont toujours l'objet de beaucoup d'entretiens. Mme la comtesse Lehon s'est notoirement réservé un certain nombre de pièces capitales. Autant en fait, dit-on, M. Seillière, qui rachète ses plus beaux morceaux à mesure qu'ils sont exposés en vente. Ceci expliquerait certains chiffres fabuleux et inoffensifs du moment que le vendeur et l'acheteur ne forment qu'une même personne. Le seul inconvénient ou le seul avan-

tage, selon le point de vue que l'on adopte, de ces marchés factices, est de créer des précédents pour l'avenir.

D'où aurait-on l'air de sortir, mon Dieu ! si l'on ne mentionnait au chapitre : *nouvelles mondaines*, le sixième dîner du *Gaulois?* C'est un petit journal fort poli, très-élégant, très-spirituel et parfaitement joli dans son format comme dans la personne de ses rédacteurs, qui ne manque guère une occasion de nous jeter quelque injure. Comme vous voyez, nous lui rendons des baisers pour des coups.

VIII

SOMMAIRE : Une romance pour baryton. — Grard et Tagliafico. — La chronique voilée. — Inconvénients et dangers d'une chronique signée. — *La Vertu de Célimène*, ou le péché en cinq actes de M. Meilhac. — En deçà, au delà du rideau. — Les causes des effets. — M. et Mme Téléphon. — Il trouble, donc il existe. — M. Dunan-Mousseux et Mlle Armande Morel. — Entre deux bans, assis par terre. — Une demoiselle à l'âme cavalière. — *La Pluie et le beau temps* chez M. et Mme J. Sandeau et à la Cour. — Une visite domiciliaire chez L. Gozlan. — *La Tour de Nesle*; les reprises ; le présent opprimé par le passé. — M. Raphaël Félix. — La liberté théâtrale enfin proclamée serait le remède. — Le capitaine Mélingue et sa forte lame. — Nos compliments à Berton. — Un petit engagement bien mignon. — « Je crois que je dirais bien ça. » — Gérard de Nerval.—M. Ponsin et son protecteur. — Vente d'autographes. — Mlle Lydie Pourtois. — F. Pyat et un suicide. — Piron à table. — Une faute et une vertu, ou mollets et grammaire. — Recette pour faire un feuilleton, par Jullien, le chef d'orchestre. — Le comte de Marcellus. — La marquise de Bassompierre. — La jeune Espagnole. — Une mariée d'hier. — Fraîchement décoré et comment l'envie le loue. — Sauce

et sang. — Derniers concerts. — M[lle] Virginie Huet. — Une paire de sourds faits pour s'entendre. — Robert Houdin et ses *Tricheries des grecs dévoilées*. — Ce qui serait plus curieux encore. — Ouverture de l'Exposition de peinture. — Comment les Français entendent l'égalité.

Paris, 3 mai 1861.

Je me rappelle une romance pour voix de baryton, où le joli métier de contrebandier était célébré en trois couplets, Grard, de l'Opéra-Comique, chantait cela dans les concerts, et Tagliafico, qui reparaîtra l'hiver prochain aux Italiens, ne s'en faisait pas faute non plus. A quel propos ce souvenir? C'est que je me sens disposé à vanter l'état de chroniqueur anonyme, qui n'est pas sans analogie avec le *joli métier de contrebandier*.

En effet, si au lieu d'opérer *in maschera* nous étions breveté et patenté pour racontages parisiens ; si notre nom était sur notre porte et notre profession mentionnée sous le nom, du moment que l'on nous saurait la mission de regarder et d'écouter, il deviendrait presque impossible de voir et d'entendre autre chose que ce que l'on voudrait nous faire entendre et voir. Tantôt l'on se tairait, tantôt l'on parlerait devant nous ; tantôt on se cacherait, et tantôt on se montrerait, toujours avec préméditation et en vue de ce que nous en pourrions écrire ici. Et les réclames dont on se voit assailli ! Quelle peste ! Quelle misère ! Quel fléau !

Il ya des Compagnies d'assurances contre l'incendie, contre les accidents en chemin de fer, contre la grêle ; il n'y a pas d'autre ressource contre la réclame et ses conséquences funestes que le pseudonyme le moins transparent possible.

Abrité par notre incognito, nous défions les tyrannies de l'amitié et les entreprises de l'intrigue. Nous demande-t-on une faiblesse de quelques lignes dans le feuilleton de *l'Indépendance*, — nous ne savons pas de quoi l'on veut nous parler ; ce serait avec plaisir, mais nous ne connaissons pas *l'Indépendance*.

O sainte volupté du mensonge !

On jouait mercredi soir, au Gymnase, une grande comédie, un long effort de M. Henri Meilhac : *la Vertu de Célimène*, que quelques-uns avaient envie de surnommer : le péché de M. Meilhac ; eh bien, il est dit, dans ce travail en cinq actes, que le monde ressemble à un temple coupé en deux par un rideau qui se soulève pour le petit nombre des initiés. D'un côté, la foule, qui voit la fumée des sacrifices ; de l'autre, les privilégiés, l'élite qui se régalent des victimes offertes. Eh bien, si jamais quelqu'un n'eut aucune chance de pénétrer dans l'enceinte réservée, c'est bien le chroniqueur, dont l'approche est signalée, la présence redoutée, et devant lequel on se tient sur ses gardes comme les écoliers devant les inspecteurs de l'Université. Autour de lui, tout est barrières, obstacles réels et faux sourires. Nous autres, au contraire, grâce au déguisement,

nous circulons comme le premier venu. On ne se défie pas de nous. Notre regard peut librement monter vers les sommets, ou sonder les profondeurs. Avec un peu d'adresse et quelque habitude du métier, ce n'est pas seulement ce Paris extérieur appelé la société qu'il nous est permis de voir et de montrer, mais on peut mettre la main sur bien des clefs secrètes et pénétrer dans les causes des effets petits ou grands qui ébahissent les spectateurs. Téléphon (comme l'eût appelé La Bruyère) a du crédit, un beau nom, de la fortune, un titre, un état de maison et, qui sait? peut-être de l'esprit. Cependant il n'est sorte d'extravagance qu'on ne lui ait entendu débiter soit naguère à la Chambre des Pairs, soit à présent au Sénat. Vous le connaissez; vous l'avez reconnu. C'est lui qui s'applique à mettre dans les discussions des Assemblées un désordre bouffon et qui rappelle ensuite le président à l'ordre. Comme le rosier donne des roses, sa langue produit des intempérances de paroles, naturellement et sans efforts. Il s'est mis sur le pied d'un enfant terrible et turbulent. Pourquoi a-t-il choisi ce rôle? Qui s'imagine-t-il ou espère-t-il servir par de telles excentricités? Avec qui marche-t-il? A-t-il un but? C'est un personnage inexplicable, si vous cherchez dans la vie publique ses raisons d'être ce qu'il est.

Mais, rappelez-vous son mariage. Il a épousé une grande dame, une beauté, une célébrité, une gloire, l'amie d'un génie, l'héritière de quelques-uns de ses

rayons. Elle enchanta le désenchantement personnifié; elle enthousiasma le septicisme fait homme; quelle victoire et quelle conquête! Aussi, lorsque, son beau poëte étant mort, elle devint madame Téléphon, la conséquence naturelle du mariage avec un pareil astre, c'est l'éclipse du mari.

On eût connu, recherché, cultivé Mme Téléphon, la belle, l'illustre, l'unique Mme Téléphon. Rien de son mari.

On eût dit : « Je suis invité à dîner chez Mme Téléphon. » De Monsieur, aucune mention.

C'était le mari de la reine; un véritable *caput mortuum... De profundis!*

Mais Téléphon ne s'arrangea pas de cette obscure destinée. Il voulut à toute force compter dans le monde. Il fit du tapage et il en refit. Il fallut bien s'occuper de lui, l'Erostrate parlementaire, qui mettait tous les jours le feu à la tribune, tant qu'il y eut une tribune. A ce métier, il est devenu fameux. Il trouble, donc il existe. Voilà ce qu'il voulait démontrer, et voilà pourquoi Téléphon n'est jamais muet quand il y a une excentricité retentissante à débiter.

Changeons de sphère; nous rencontrerons l'exemple tout opposé d'un homme qui, au lieu de lutter contre l'écrasante supériorité de sa femme, voulut épouser une artiste capable d'aider à sa fortune. Un littérateur, un journaliste, qui n'a pas encore et qui n'aura probablement jamais la position de Scribe au théâtre, ni

celle de Janin dans la critique, M. Dunan-Mousseux, rédacteur de cette singulière feuille faubourienne : *le Père sans gêne*, et l'un des auteurs du *Doigt dans l'œil*, revue jouée cet hiver au théâtre Déjazet, se proposa d'épouser Mlle Armande Morel, jeune perle théâtrale de la plus belle eau dont nous avons eu plus d'une occasion récente de mentionner la gloire. Cette alliance eût fait sans doute mousser la prose de M. Dunan, voire sa poésie, si poésie il y a. Deux bans furent publiés. Au troisième, Mlle Morel, dont l'âme est cavalière, s'écria qu'elle ne pouvait se décider à quitter la vie de garçon. Voilà Dunan entre deux bans, assis par terre. Il s'en est consolé en mêlant le commerce à la littérature dans de pyramidales affiches jaunes qui ont fait événement sur les murs.

Dimanche dernier, ce sont les sociétaires du Théâtre-Français qui ont remplacé Mlle Déjazet, aux Tuileries, sur le théâtre intime où Leurs Majestés se plaisent à voir la comédie entre deux paravents. Vous savez que Bressant et Mme Arnoult-Plessy ont joué là, pour un public brillant et délicat, une fantaisie nouvelle de Léon Gozlan : *la Pluie et le beau temps*.

Or, deux jours plus tôt, cette saynète avait fait sa première apparition chez M. et Mme Jules Sandeau. Une dame de la cour, — on nomme Mme de Saulcy, — qui était de cette réunion académique et littéraire, raconta le lendemain à d'augustes oreilles quelles délicates primeurs avaient été offertes aux invités, chez

l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière*. Là-dessus, désir bien naturel et flatteur pour l'auteur et ses interprètes d'avoir aux Tuileries une seconde édition des mêmes plaisirs. Pas un moment à perdre ! d'autant plus que M. B***, qui avait rempli chez Jules Sandeau le second rôle d'homme, devait être remplacé pour le spectacle à la cour. Il fallait donc, au plus vite, avoir le manuscrit afin que le pensionnaire de la Comédie-Française, désigné pour le personnage vacant, eut le temps d'apprendre avant dimanche.

On court chez M. Gozlan, à la campagne. Il était sorti. Contre-temps fâcheux ! Si du moins le manuscrit désiré était sur sa table, parmi ses papiers ! On cherche ; on fouille. Le gardien ou la gardienne des lares de M. Gozlan ne savait trop quelle mine faire à cette visite domiciliaire. Il ou elle tenta un instant de s'y opposer. On lui ferma la bouche par ces mots sans réplique : Service de l'Empereur ! Cependant, fallait-il se féliciter ou s'alarmer ? Était-ce un honneur ou un soupçon ? On eut là un imbroglio et presque une comédie à propos de cette comédie.

Et *la Tour de Nesle!* il faut bien vous en parler, puisque c'est la *nouveauté* théâtrale en vogue. Comme c'est amusant et encourageant pour les auteurs de l'heure présente qui n'avaient déjà pas trop d'occasions de se produire, si tous les grands succès d'il y a vingt et trente ans rentrent en lice. Voilà déjà *la Tour de Nesle* rebâtie à la Porte-Saint-Martin ; à côté, l'Am-

bigu-Comique annonce *Angèle*, encore une victoire du même temps et du même général, Alexandre Dumas père. Cependant le théâtre impérial du Cirque remonte, *à son de trompe*, c'est le cas de le dire, *l'Éléphant du roi de Siam*, pièce qui, selon l'affiche, n'a pas été représentée depuis vingt-neuf ans et qui eut alors trois cents représentations. Le théâtre du Cirque prépare encore, — toujours comme encouragement pour les jeunes auteurs, — *les Chevaux du Carrousel*, ouvrage également consacré par deux cents représentations. Comme c'est commode de percer à travers ces gros bataillons de reprises de toute nature !

Ah ! les jeunes auteurs dramatiques ne sont pas sur des roses. M. Raphaël Félix ayant acquis le droit d'exploiter, aux lieu et place de l'auteur, le répertoire d'Alexandre Dumas, je préviens que l'on aura affaire à forte partie. En matière d'exploitation, M. Raphaël passe pour un maître. Ses preuves ne sont plus à faire. Attendez-vous donc, du moment que c'est cet habile homme qui y doit trouver son profit, à ne plus voir que Dumas sur les affiches. Les jeunes n'auront bientôt plus qu'à se croiser les bras et à regarder... *Deus* (c'est-à-dire Raphaël) *illis hæc otia fecit.*

Il y aurait bien un moyen de respecter tous ces intérêts et de sauvegarder tous les droits, et tôt ou tard il faudra bien en venir à proclamer la liberté théâtrale, seule voie de salut pour les auteurs. Ne me dites pas qu'il y a déjà trop de théâtres à Paris ! Il y en a trop

de mauvais ; il ne saurait jamais y en avoir assez de bons, et c'est le régime de la concurrence substitué à celui des priviléges qui ruinera définitivement les entreprises mal assises et mal conduites, auxquelles le privilége seul donne une fausse valeur. Qu'à part les théâtres subventionnés et protégés par l'État, les théâtres modèles en quelque sorte, tout citoyen justifiant de certaines ressources et offrant certaines garanties puisse ouvrir un spectacle, et l'on n'aura plus à craindre de voir tout à coup les producteurs être forcés de se mettre en grève, parce que le passé remis à la mode par un caprice du public ou à la suite de quelque spéculation ne pourra plus se substituer au présent, assuré de trouver des débouchés nouveaux, si les anciens lui font défaut.

En attendant, Mélingue a reparu dans Buridan de *la Tour de Nesle;* Mélingue, l'homme qui marche le mieux avec des éperons et qui manie les plus longues et les plus larges épées du boulevard; le capitaine Mélingue! Au tableau de son arrestation, lorsqu'il remet sa forte lame aux gardes chargés de s'assurer de lui, on a remarqué que cette forte lame était presque plus grande que M. Taillade, auquel Buridan la rend. Acier à part, Mélingue est moins que jamais l'homme du personnage créé avec tant d'éclat par Bocage. Il le sème d'effets comiques dont le parterre a fort bien senti le mauvais goût. Malgré la confiance en lui-même que de longs succès ont donnée à M. Mé-

lingue, il a dû sentir qu'il n'allait qu'à moitié à son public dans cette résurrection, et l'on a observé que ces jours-ci, lorsqu'il se trouvait mêlé à quelques conversations artistiques, il avait soin d'y rester le dernier et, pour ainsi dire, de fermer les portes, comme craignant, s'il tournait le dos, que l'on ne dise : Il a été mauvais.

A la première représentation, le mot de la soirée était : « Nos compliments à Berton. »

Vous savez que ce comédien, *retour de Russie,* a dû jouer le rôle, qu'il l'a répété, et que M. Gaillardet le lui retira parce qu'il n'avait pas des allures assez héroïques. Je regrette Berton pour ma part, et le directeur de la Porte-Saint-Martin, qui a dû, au dernier moment, subir les exigences *héroïques* de Mélingue, le regrette sans doute aussi. Ce dernier, si nous en croyons le journal *le Théâtre*, a reçu, en signant le traité, une somme de 20,000 fr. De plus, il a chaque jour 15 0/0 sur la recette brute. Les auteurs n'ont que dix, ou je me trompe fort.

Mélingue l'entreprenant ! Mélingue le dévorant ! Il n'aime que les affiches où il domine seul, et c'est dans ses tournées chez les bons provinciaux qu'il s'en donne à cœur-joie d'écraser les pièces et les auteurs par les majuscules gigantesques de son nom à lui ! Est-il en scène, même système d'absorption, et toujours en tout la même disproportion qu'entre son épée et celle des autres. Il envie tous les rôles ; il voudrait remplir tous

les personnages ; ce pauvre Gérard de Nerval était charmant naguère quand il nous figurait Mélingue, aux répétitions, passant sa belle main sous le menton de la jeune première qui s'était permis de débiter une tirade à effet : « Il me semble que je dirais bien ça ! » soupirait Mélingue, cachant à demi le regret sous la caresse.

Puisque nous sommes sur le chapitre des comédiens, je vous présente M. Ponsin, du théâtre Beaumarchais, un nouveau-venu, un élève d'un bon maître, M. Alexandre Dumas fils. Pendant que l'auteur du *Demi-Monde*, son protecteur, est en train de guérir à Naples, le jeune Ponsin a débuté ici dans *les Traboucayres*. Il devait aborder le public dans une pièce de son brillant patron ; mais la maladie qui a retardé la pièce eût, en même temps, trop ajourné les débuts, et l'on a dû prendre par Beaumarchais pour arriver ensuite à quelque scène plus relevée. Ce n'est pas le chemin le plus long, quand on a comme M. Ponsin les qualités et les appuis qui abrégent les distances.

Je feuilletais hier le catalogue assez volumineux d'une belle collection de lettres autographes « provenant de plusieurs cabinets, dont la vente aura lieu le samedi 11 mai 1861 et jours suivants, à sept heures du soir, rue des Bons-Enfants, 28, maison Sylvestre, salle n° 4, par le ministère de M. Perrot, commissaire-priseur, assisté de M. Laverdet, expert. » Mes yeux sont tombés d'abord sur l'article suivant :

« Pourtois *(Mlle Lydie.)* — Lettre autographe, signée, au baron de Trémont.

« Mlle Pourtois a répété, au Palais-Royal, une scène dans *les Crapauds immortels*. Cette scène ayant été supprimée par les auteurs, elle quitta le théâtre sans y avoir jamais débuté. »

A la bonne heure! Voilà une carrière dramatique bien remplie !

Un peu plus bas, il est question d'une lettre de M. Félix Pyat, l'auteur du *Chiffonnier*, adressant conseil et consolation à un jeune homme qui voulait se suicider, ayant perdu la moitié de lui-même. — Les épîtres de ce genre abondent toujours dans les ventes. C'est la manie favorite de tous ceux qui pensent à trancher leur vie, d'en informer d'abord quelque écrivain qui ne manque jamais de répondre par deux ou trois belles pages de morale. On est porté à se demander si ces prétendus désespérés ne sont pas simplement des spéculateurs qui visent à l'autographe.

Quelques lignes plus bas, dans les mêmes parages, une lettre de Françoise Quinault, célèbre comédienne, à Piron, le poëte de *la Métromanie*; elle lui mande qu'elle est contente de lui et le loue de n'avoir pas été « immonde à souper, » ce qui ne fait pas l'éloge de la tenue habituelle du poëte dans les soupers.

J'aime encore beaucoup le fragment suivant puisé au même catalogue, mais tiré cette fois d'une lettre signée Pauline Jary, actrice des Folies-Dramatiques,

qui jouait alors les enfants à l'Odéon ; elle parle d'un rôle qu'elle remplira le lendemain : « Je suis réduite à mettre l'horrible culotte ; cela me contrarie, *malgré que* je ne manque pas de mollets... »

Malgré que est une faute, mais ne pas manquer de mollets est une vertu.

Enfin, une recette de feuilleton donnée par ce Jullien, fameux directeur de concerts à Paris et à Londres, que nous avons vu récemment perdre la raison et la vie. Il écrivait d'Écosse à un ami resté ici, et l'invitait à lui envoyer quelque article qu'il ferait insérer là-bas : « 1° Si tu peux dire un bien *énorme, exagéré* d'Alboni, cela facilitera la chose ! ! ! Prends un modèle ; c'est-à-dire copie. On imite, on arrange, on dérange un article de Théophile Gautier, ou de Jules Janin, ou de Berlioz, ou même un mélange des trois, ce qui est encore moins reconnaissable... ; 2° Sois sobre d'adjectifs, riche de faits ; c'est le genre anglais ; 3° Ne cherche pas à être drôle, ne crains pas de l'être ; écris comme cela vient ; sois surtout long, c'est le genre anglais ; le cheval qui court le plus longtemps est le meilleur, disent-ils. »

A ce compte, le meilleur candidat à l'Académie française aurait été ce pauvre comte de Marcellus, si inopinément enlevé, car il courait depuis plus longtemps que personne après les honneurs du fauteuil académique, sans y parvenir. Il donnait pourtant de bien agréables dîners. Mais soyons plus sé-

rieux à côté d'une tombe ; c'était un digne homme, un esprit lettré, un écrivain élégant. L'Académie était son rêve, sa marotte, son idéal. L'en blâmerons-nous, et faut-il permettre qu'on fasse rejaillir sur lui quelque ridicule à propos de cette préoccupation constante et de cette perpétuelle candidature ? Bien au contraire, il n'est rien de plus respectable que de voir un homme s'obstiner dans une ambition noble et désintéressée.

La plupart des gens en étaient arrivés à le croire l'un des quarante, à force de voir son nom mêlé aux leurs. Cette confusion consolante pour lui était souvent faite. Bien plus, le voilà aujourd'hui qui meurt au moment où l'on était inquiet de la santé de deux ou trois immortels. On aura de la peine à s'imaginer qu'il ne laisse vacante qu'une place d'aspirant infatigable. En tout cas, c'est un nom qui ne périra pas que celui de M. de Marcellus ; il est enlacé à la gloire immortelle de Châteaubriand, il est gravé sur le piédestal de la Vénus de Milo. Voilà pour le public. Sa *politique de la Restauration*, son volume sur l'auteur d'*Atala*, voilà ses recommandations principales près des lettrés. Quant à ceux qui approchèrent l'homme, ils s'en souviendront toujours comme d'un parfait modèle d'urbanité, d'honneur et de délicatesse.

Cette mort n'est pas la seule qui ait attristé les rangs élevés de la société parisienne. Le départ de la marquise de Bassompierre pour un monde meilleur

laisse vacant le piédestal qu'occupaient ses vertus, sa distinction parfaite et ses grandes manières, image des traditions d'un autre âge.

Il faut encore enregistrer d'autres sombres nouvelles : cette jeune Espagnole qui, vers le milieu du carnaval, faillit périr dans les flammes à l'un des bals de Mme Errazu, on l'avait cru sauvée; mais, au lieu que la guérison espérée soit venue, les souffrances ont augmenté, l'état s'est aggravé. C'est comme cette charmante jeune femme qui, au commencement de l'hiver, s'appelait encore Mlle M*** D***, et sous ce nom fit sensation par sa beauté. Elle épousait tout récemment un brillant officier d'état-major que les événements de la dernière campagne d'Italie ont mis en lumière, le capitaine Corbin. Si jamais couple gracieusement assorti sembla sûr d'un lendemain couleur de rose, c'était celui-ci; eh bien, une maladie cruelle de la jeune épousée a vite troublé la fête, et déjà l'on faisait courir dans les salons des bruits alarmants sur son compte. C'était bien la peine d'avoir vingt-cinq ans, de s'aimer, d'être heureux!

Mais la mort est le plus souvent implacable; elle seule ne pardonne pas et surtout elle abat volontiers ceux auxquels tout le reste semble sourire. Vous désarmeriez plutôt l'Envie que la Mort, et cependant Dieu sait si la première est aimable, une fois qu'elle s'acharne sur vous! C'est l'Envie et la Malignité, son premier ministre, qui propagent en ce moment des récits sur la

croix de commandeur de la Légion d'honneur qu'un étranger de grande distinction a reçue un peu vite. On veut qu'il ait la naïveté de répéter, comme exemple des félicitations à lui adressées, celle-ci, qui émane d'un général et qui n'est pas tout miel : « Vous avez eu là facilement ce que vingt-sept années de campagne n'ont pu me faire obtenir, à moi. »

Ce compliment doublé d'amertume me rappelle un autre mot, aussi à propos de décorations. Un jeune homme honoré des familiarités de quelqu'un qui tient de près au souverain, avait été d'emblée favorisé d'un ruban supérieur à celui que portait son père, après toute une jeunesse dépensée sur les champs de bataille : « J'ai versé mon sang pour le pays, disait le père indigné, et toi tout au plus tu as versé un jour de la sauce à ton prince. » Comme complément de cette paternelle sortie, la grand'mère du plus décoré des deux, la mère de celui qui se plaignait, défendit à son petit-fils de porter l'ordre en question devant son père.

Les derniers concerts vont leur train. Mario a donné mercredi ses dernières notes au bénéfice du maestro Alary, à l'Opéra-Comique. L'Opéra fait afficher, pour samedi 11 mai, une représentation extraordinaire au profit d'une petite-fille de Rameau. Mlle Virginie Huet, pianiste et médium, qui unit l'attrait de la beauté à celui du talent, vient d'être doublement admirée à son récent concert. Sa toilette

grise et rouge avait sans doute été combinée, puisqu'il s'agit d'une magicienne, par les démons tentateurs.

A propos de musique, un joli détail : le directeur, bien connu, d'un de nos principaux recueils littéraires, est sourd, et cela depuis trente ans. La même revue a pour critique musical un homme d'expérience et de savoir, mais tant soit peu arriéré, encroûté, et pour lequel la musique, depuis trente ans, n'a pas fait un pas qui vaille. Cela s'arrange à merveille : l'un ne veut plus, l'autre ne peut plus entendre. Le critique n'a pas eu de peine à persuader à son directeur que, depuis qu'il est sourd, il n'y a plus de musique.

Robert Houdin a publié un amusant et utile ouvrage : *les Tricheries des grecs dévoilées*, où il fait connaître les procédés matériels à l'aide desquels ces ingénieux personnages escamotent l'argent d'autrui. Mais, combien ne serait-il pas plus curieux le livre où l'on trouverait dévoilés au complet les procédés intellectuels (je n'ai pas dit : moraux) à l'aide desquels quatorze cents jeunes gens, à qui l'on ne connaît pas un sou vaillant ni un arpent de terre, savent se maintenir en bottes vernies sur le boulevard. A eux les chaînes de montre les plus lourdes ; à eux les pommes de canne les plus artistement ciselées ; à eux souvent les plus beaux chevaux, les plus fringants équipages. Avec tout cela ils ne font rien, pas même de dettes, car on ne leur prêterait guère. Il paient presque tout

au comptant. Mais avec quoi? Comment? Là est le mystère que nous pourrons essayer de percer.

L'Exposition de peinture est ouverte au public depuis deux jours; mais tous les gens que l'on rencontrait ces temps-ci se piquaient d'avoir fait le tour des galeries avant qu'elles fussent accessibles aux profanes, d'où j'ai conclu qu'il y aurait peut-être moins de monde après l'ouverture qu'avant. C'est inouï comme le Parisien aime à enfreindre les consignes! Il dédaignera la représentation, qui est cent fois plus belle et plus complète, mais il est fou des répétitions, parce que le public en est censé exclu. En toutes choses règnent la même manie et ce victorieux attrait de l'inédit et de l'interdit. Ce ne fut pas une des moindres malices de Stendhal, de prétendre n'écrire que pour un petit nombre d'initiés : c'était le vrai moyen d'attirer à lui la foule. La morale de la chose, c'est que, dans notre pays d'égalité, tout le monde veut être des privilégiés.

IX

SOMMAIRE : Il faut payer en courage. — Le côté des cornes du taureau. — Salmigondis de petites lâchetés. — Le bec et les ongles du qu'en dira-t-on. — Au bénéfice d'une petite-fille de Rameau. — Mlle Juliette Beau. — La question-Juliette. — Pourquoi n'avoir pas mis Sylvia au For-l'Évêque? — Où nous faisons l'Édouard Fournier. — Le lever d'une étoile. — Le théâtre du Vaudeville dans l'emploi du troisième larron. — Nous ne sommes pas si dégénérés que nous en avons l'air. — La Phryné de M. Gérôme et la cause de Mlle Juliette Beau. — La pudeur de l'Opéra. — C'est M. *Po,* c'est M. *Li,* c'est M. Polichinelle.—Douleur de Guignol Ier. —Mlle Mars à une petite Phèdre qu'elle avait en apprentissage.— Les amoureuses à la ville et au théâtre.— La force de l'habitude, ou Alexandre Dumas et le tonnerre de *Mérope.* — Mme de Solms à Paris. — Littérature, cheveux et beauté. — Le comte Ernest de Vornoux. — Le coup de pied au *Pied de Mouton.* — Attaque et défense de M. Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin. — La mise en vue. — Mlle Armande Morel, ou la danse française formée et complétée par les voyages. — Le roman carthaginois de M. Flaubert. — Encore l'ex-directeur des congés de Mlle Rachel. — Mlle Savary dans *Angèle.* — Les coulisses du Théâtre-Fran-

çais. — M. Édouard Thierry, garde à vous! — Le portrait de Mme Madeleine Brohan à l'Exposition, et celui de Mlle Emma Fleury. — Un mot sur l'Exposition.

Paris, 21 mai 1861.

Pour être considéré, il faut d'abord qu'un homme paie en courage. J'ai connu une femme d'esprit qui avait pris son mari en dégoût et en dédain. Un intime lui en demanda la cause; car enfin il n'était pas plus mal qu'un autre, ce mari.

« — J'ai remarqué, répondit l'épouse interrogée, que lorsque nous nous promenions dans la campagne, fallait-il passer près d'un taureau, il avait toujours soin de me mettre entre les cornes et lui. »

C'est depuis lors qu'il avait été perdu dans l'estime de sa femme.

Il y a comme cela quantité de petites lâchetés dont certaines moustaches, qui ne sont pas les moins astiquées, font leur régime ordinaire; s'agit-il de tenir tête à un puissant; — d'escorter une fortune déchue; — de proclamer une amitié compromettante pour quelqu'un qui n'est pas en faveur; — de reconnaître pour siens, en présence des heureux qui sont dans le char, les malheureux que les roues écrasent; — de remonter le courant aveugle de l'opinion; — de saluer, tandis qu'une élégante a les yeux sur vous, quelque vieille en haillons; — d'avouer à la comtesse de Restaud, avec qui

l'on a dansé la veille au bal de Mme de Beauséant et qui avait des fleurs de pêcher sur la tête, que l'on demeure chez maman Vauquer, rue Neuve-Sainte-Geneviève, dans une pension bourgeoise, entre le quartier Latin et le faubourg Saint-Marceau ; — de signer, si l'on est écrivain, ses articles ou ses livres ou ses pièces du nom fâcheux de Perroquet, que vous ont légué vos pères ; — de porter encore cette année son habit de l'année dernière ; — de ne pas dissimuler son livre de messe, si l'on est un croyant et que l'on rencontre un sceptique ; — de refuser un cigare dans un club de fumeurs qui pensent que le tabac c'est l'homme..., enfin, toutes les fois qu'il s'agit de braver un préjugé, de fouler aux pieds cette loi détestable du respect humain qui fait faire tant de sottises, soyez certain que sur dix hommes, fussent-ils vaillants en face d'une épée ou d'un pistolet, vous en trouverez neuf qui n'oseront pas affronter les cornes du taureau, j'entends par là le bec et les ongles du qu'en dira-t-on.

Par le temps de fausse morale et de fausse pudeur qui court, il n'est pas rare de rencontrer au bras de telle femme tel homme qui lâche sa compagne dès qu'il a aperçu vos regards sur lui.

C'est le chapitre des petites trahisons.

Les petites sont l'école des grandes.

Si la femme est compromettante, en effet, ne sortez pas avec elle : mieux encore, pourquoi la connaissez-vous ? Mais, si vous ne savez vous abstenir par sagesse

et par raison, ayez au moins le courage de vos faiblesses. Passez fièrement du côté des cornes.

La semaine dernière, à propos d'une représentation extraordinaire sur la scène impériale de l'Opéra, dont certaine demoiselle Juliette Beau devait faire le plus provoquant ornement, les cornes du taureau ont dispersé les éléments du programme.

Il s'agissait de venir en aide à l'infortune d'une jeune femme qui, de son chef, s'appelle Mlle Rameau, et qui se rattache, par une filiation authentique, à l'auteur de *Castor et Pollux* et des *Indes galantes*, à l'oncle du neveu si célèbre grâce à Diderot. L'Opéra voulut donner une éclatante représentation au bénéfice de ce malheur décoré et protégé par le nom d'un aïeul illustre à jamais dans les arts. Vous savez qu'il est d'usage, pour les soirées dramatiques de ce genre, que les répertoires les plus différents se prêtent secours les uns aux autres. Ravel, par exemple, ou Arnal, ira jouer à l'Opéra, dans un bénéfice ; la Ferraris, un autre jour, et pour la même raison, s'en ira pirouetter au Vaudeville.

Il avait donc été dit qu'au bénéfice de Mlle Rameau, Mlle Juliette Beau jouerait, à l'Opéra, le samedi 18 mai, le rôle de Sylvia (celui de Mlle Mars) dans *le Jeu de l'amour et du hasard*, de Marivaux. Elle devait avoir pour partenaires en cette entreprise, les comédiens du second Théâtre-Français. Voilà ce qui fut affiché pendant deux jours au milieu de la ville at-

tentive, émue, et courant, pour cette fête, retenir sa place au bureau de location.

Mais on comptait sans les cornes du fameux taureau. Grâce à la terreur qu'il inspire, il a fallu bientôt déchanter. Adieu paniers, vendanges sont faites. Adieu les paniers de la belle Sylvia. Mlle Juliette Beau s'est vue bannie de l'affiche de l'Opéra. Pourquoi pas insérée au For-l'Évêque? Au point de vue de la couleur, la chose eût été ainsi bien plus complète!

On a démoli le For-l'Évêque, c'est vrai. Mais, j'oubliais ce détail, et m'est avis qu'il faudrait le reconstruire, si l'on était tenté de revenir aux mœurs qui le rendaient utile à quelque chose.

Soyons Édouard Fournier : le For-l'Évêque (*forum episcopi*) fut originairement le siége de la justice de l'évêque de Paris. Il était situé sur le territoire et dans la rue de Saint-Germain-l'Auxerrois, à la place de la maison qui porta plus tard le n° 65. Le bâtiment fut reconstruit en 1652 et destiné au logement des détenus pour dettes et des comédiens réfractaires ou incivils. En 1780, on démolit cette Bastille comique.

Il faut dire aussi, pour les lecteurs de la rue aux Ours et pour les habitants du Kamtchatka lointain, ce que c'est que cette Juliette pour laquelle tout Paris aurait les yeux de Roméo, n'était toujours la peur du fameux taureau cornu.

Mlle Juliette Beau est née à Marseille; de là le sur-

nom familier de la Marseillaise que lui donnèrent les initiés et qui lui est resté comme au roi Louis X, au monarque de *la Tour de Nesle*, à l'époux surprenant de Marguerite de Bourgogne, son sobriquet de *le Hutin*. De là peut-être aussi la délicieuse fraîcheur de ses joues, qui n'ont besoin d'aucun fard pour être aussi roses que les lauriers-roses des allées de Meilhan.

Pendant plusieurs années, cette Marseillaise, transplantée chez nous, ne songea qu'à être belle, elle qui l'était déjà sans y songer. Vous jugez donc si l'entreprise lui réussit! Puis, la voilà présentement qui, lassée de monotones hommages, s'est tournée tout entière vers l'amour et le culte de l'art dramatique. Voilà neuf mois sans plus qu'elle étudie sérieusement. C'est une gestation bien courte quand il s'agit de mettre au monde un talent. En neuf mois pourtant, cette fée s'est improvisée comédienne. Ce n'est plus la Juliette Beau que les gants blancs applaudissaient par galanterie, jouant Daphnis par caprice sur la petite scène des Bouffes-Parisiens ; c'est une prétendante à la succession de Mlle Mars, une aspirante à cet éventail de Célimène, qui est un sceptre, — une ambitieuse qu'il ne faut pas couronner encore, mais dont l'avénement ne dépend que d'elle-même, de son ardeur au travail, de sa persistance à rattraper le temps perdu.

On l'a admirée deux fois cette année en des exercices dramatiques donnés pour elle sur la petite scène de l'École-Lyrique, rue de la Tour-d'Auvergne. Elle

a joué Sylvia, de Marivaux ; Rosine, de Beaumarchais; Mlle de Belle-Isle, d'Alexandre Dumas ; Céliante, de Néricault-Destouches, en face d'assemblées brillantes et sous les yeux de juges compétents. On l'a vue, on l'a entendue, elle a vaincu. Il se fit quelque bruit, dans les feuilletons, à propos du lever de cette étoile, et, son renom nouveau de comédienne se joignant à son ancienne renommée d'élégance et de galanterie, ce fut aux quatre coins de la ville un frémissement lorsqu'on apprit que l'héroïne, en ses atours de belle dame de Marivaux, n'allait affronter rien moins, à l'occasion d'une bonne œuvre venue là tout à point, que la vaste rampe de l'Opéra lui-même.

C'était le cas ou jamais pour le taureau de montrer ses cornes.

Vous savez la fin du combat : Juliette bannie de l'affiche ; la représentation dont elle ne fait plus partie ajournée à huitaine, et le Vaudeville survenant spirituellement, comme le troisième larron de la fable, pour engager chez lui celle qui sera comédienne, malgré le taureau.

Mais ce que vous ignorez probablement, et ce dont on se fera difficilement une idée, même après que nous l'aurons dit, c'est l'importance que prit la question-Juliette pendant deux fois vingt-quatre heures.

Jouerait-elle ? ne jouerait-elle pas ?

Non, malgré la gravité de nos habits noirs, nous ne sommes pas encore aussi dégénérés que l'on veut bien

le dire de ces Parisiens qu'un sonnet partageait jadis en deux camps. Nous savons encore remettre à demain les affaires sérieuses. Une comédienne, un cheval, une toile, un poëme, et l'on oublie la brochure d'hier, la circulaire d'aujourd'hui, la Bourse de tous les jours.

Voyez à l'exposition du Palais de l'industrie le tableau controversé de Gérôme : *Phryné devant le tribunal.* On connaît l'histoire de cette fameuse hétaïre acquittée sur la plaidoirie de ses charmes. — « Oh ! si l'on avait affaire aux juges antiques, pensait sans doute en elle-même Mlle Juliette exilée de la scène de l'Opéra, comme j'aurais gagné ma cause ! »

Faute d'un recours possible aux mêmes arguments irrésistibles qui firent triompher Phryné, que d'influences en course, que de protections en jeu et que de raisonnements en bataille pour obtenir la rentrée en grâce de Sylvia.

C'était elle, cependant, la moins préoccupée de son propre sort. Elle attendait, sans fièvre, l'arrêt qui la concernait ; et l'on a rapporté que, vêtue des habits qu'elle eût étrennés le lendemain, elle jouait pour elle-même, devant son miroir, la comédie souriante qu'elle allait être empêchée de nous donner.

Cependant, plus émus que leur protégée, les délégués des clubs élégants s'étaient constitués en permanence dans le cabinet du directeur de l'Opéra ; les messages se multipliaient ; les bulletins se succédaient ;

et lorsque la triste et définitive vérité fut connue, on aurait volontiers arboré le drapeau noir.

Je n'avais jamais ouï dire qu'il fallût un certificat de bonne vie et mœurs pour être jugée digne de mettre le pied sur les planches de l'Opéra. J'apprends avec plaisir qu'elles avaient été fort calomniées jusqu'à ce jour, et que, faute d'avoir obtenu, pour le moins, un accessit au Conservatoire de la vertu qui couronne les rosières, on n'est pas digne de fouler le même sol que le corps de ballet.

La garde qui veille aux portes des autres théâtres est moins sévère; c'est ainsi que nous venons de voir livrer aux ébats d'un artiste dont les désordres sont, au contraire, proverbiaux, un théâtre nouvellement ouvert dans le jardin des Tuileries, à l'ombre des marronniers séculaires. Sur cette scène en miniature, que quelques-uns traiteront irrévérencieusement de baraque, c'est monsieur *Po*, c'est monsieur *Li*, c'est monsieur Polichinelle qui est le héros, malgré les scandales bien connus de son existence, qui nous font dire aux gens déréglés : « Vous menez une vraie vie de Polichinelle, » lorsque leurs excentricités passent toutes les bornes. Eh bien ! ce personnage, cet artiste, qui a jeté ses deux bosses par dessus les moulins, qui n'a jamais rien respecté, pas même le commissaire, — loin de lui interdire l'accès de la carrière dramatique, on lui a élevé, au contraire, un nouveau théâtre des marionnettes dans le jardin des Tuileries; et la foule

des grands et des petits fait queue devant ce répertoire médiocrement édifiant, et tout le monde paraît fort satisfait, excepté Guignol Ier des Champs-Élysées, qui se plaint de la concurrence.

Il y avait une fois une demoiselle, une novice, à laquelle Mlle Mars essayait d'apprendre le terrible rôle de Phèdre que la débutante devait jouer au pied levé, je ne sais pourquoi, je ne sais où, je ne sais à quel propos. Toujours est-il que l'élève donnait bien du fil à retordre à son illustre professeur ; et même, comme la jeune personne semblait ne comprendre ni A ni B à sa tâche effrayante, Mlle Mars se désespérait. Tout à coup, une idée traverse la cervelle de la grande comédienne, qui se penche vers l'oreille (elle devait l'avoir longue) de son écolière, et, souriant, lui fait une question tout bas, en deux mots. L'autre se trouble, rougit et balbutie une réponse négative. Alors, Mlle Mars de s'écrier : « La malheureuse !... et elle veut jouer Phèdre !... Allez aimer, mon enfant, et puis après nous pourrons travailler ensemble ce rôle de la plus grande amoureuse de Racine. »

Vous devinez où j'en veux venir, et quel lien rattache cette anecdote à la fameuse *question–Juliette*. C'est qu'en effet, il faut bien le dire, si le théâtre n'est pas toujours une école de mœurs pour les spectateurs, il l'est encore plus difficilement pour les acteurs. Je sais que les coulisses contemporaines nous offrent quelques beaux exemples de l'alliance de la vertu et

du talent chez les comédiennes. *Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait citer*, et j'en suis fier pour le théâtre de mon temps. Exceptions ! je vous salue ; mais je vous récuse. En somme, puisque l'amour joue un si grand rôle dans la comédie, le cas le plus commun, le plus naturel et, j'ose le dire, le plus logique,— c'est que les comédiennes fassent les amoureuses à la ville aussi bien qu'au théâtre.

L'habitude est une seconde nature ; ce n'est pas moi qui ai trouvé cela. L'habitude... laissez-moi, en manière de parenthèse, vous raconter ici une jolie boutade d'Alexandre Dumas père sur la force de l'habitude.

On l'avait amené à une répétition générale du drame en vers de MM. Jules Lacroix et Auguste Maquet : *le Testament de César*, qui fut joué avec un beau succès, l'on s'en doit souvenir, sur la scène du Théâtre-Français. A la fin du premier acte, ou la fin du prologue, les auteurs avaient indiqué un roulement de tonnerre. On fit donc gronder la foudre dans la coulisse.

« — Je m'en vais, dit Dumas.

« — Pourquoi !

« — Je m'en vais, vous dis-je... c'est le tonnerre de *Mérope*... je l'ai reconnu ; et ces gaillards-là (il montrait les comédiens) vont être entraînés à nous réciter, malgré eux, la tragédie de Voltaire. »

Voilà l'empire de l'habitude ! et comment s'étonner,

après cela, — à plus forte raison, comment s'indigner, si la plus apte à tenir l'emploi des amoureuses au théâtre, à dire les mots qui ensorcèlent, à savoir les inflexions qui enchantent et qui font verser aux amoureux leur or et leur sang pour un sourire, est justement celle qui a fait de la séduction sa vie de toutes les heures ?

Au point de vue de la morale, vous me verrez prêt à crier : A la garde ! à m'indigner, à gémir, lorsqu'une demoiselle bien née quittera la vie de famille pour s'aventurer dans les sentiers glissants du théâtre ; mais, au contraire, ne doit-on pas se réjouir, l'encourager et la féliciter, lorsqu'une Phryné manifeste une volonté sérieuse, une incontestable capacité de s'élever au rang des artistes dramatiques ? Ce n'est pas un scandale, c'est une réhabilitation, au contraire, par le talent et le travail. C'est une purification par le feu de la rampe.

Je doute que sa vie antérieure la désigne pour l'emploi d'ingénue ; mais, pour les grandes coquettes, où trouver ailleurs plus d'autorité, d'expérience et un plus habile exercice de la souveraineté ! L'amour a formé celle-ci pour le théâtre, qui a besoin d'amoureuses avant tout dans la comédie et dans le drame, dans la tragédie, dans l'opéra et même dans le ballet.

Cependant, nous venons d'avoir la comédie, le proverbe et la poésie chez cette princesse longtemps errante, Mme Marie de Solms, née de Lœtitia Bonaparte,

qui fut mariée à Thomas Whyse, ambassadeur d'Angleterre à Athènes. Mme de Solms est donc la petite-fille de Lucien, et, par conséquent, la petite-nièce de Napoléon Ier. Revenue à Paris après des courses, des voyages, des incertitudes, et beaucoup de succès à l'étranger, elle reçoit désormais de la cassette impériale une rente de 40,000 francs, dit-on. Elle a hérité de son grand-père Lucien, prince de Canino, l'esprit d'indépendance, un vif amour des lettres et des arts, et le don de les cultiver elle-même. Lucien ne fit-il pas deux poëmes épiques : un *Charlemagne* et une *Cyrnéide* ou *la Corse sauvée?* Mme de Solms ne pratique pas l'épopée, dont la mode est passée ; mais elle rime de fines comédies, elle ne dédaigne pas d'écrire des pages de chronique. Cette princesse est notre confrère.

Prosatrice et poëte, elle est de plus miniaturiste d'un rare talent ; elle est encore musicienne pour l'exécution et la composition. Elle fut l'amie de quelques-uns des grands esprits de ce temps que nous avons le plus aimés, de Lamennais, par exemple, et d'Eugène Sue. Son influence laissera une trace dans la vie intellectuelle de plusieurs de nos célébrités contemporaines, et ce n'est pas là une gloire médiocre, ni le fait d'une nature ordinaire. Combien il fallait qu'elle fût femme et muse pour que sa qualité de princesse n'effarouchât pas ce démocrate et ce sauvage M. de Lamennais !

Mme de Solms rentre aujourd'hui à Paris comme en son vrai milieu, puisque c'est la capitale des intelligences. Elle y aura le salon le plus littéraire. Elle a fait choix du rez-de-chaussée d'un hôtel, rue de Milan, n° 3. L'appartement, élégant et vaste, jouit d'un joli jardin. Il était précédemment occupé par M. de Lacretelle ; c'est donc un logis habitué aux noms et aux assemblées poétiques. Mardi dernier, M. Viennet y a lu sa tragédie de la *Ligue*, en homme qui ne désespère jamais. Le mardi précédent, l'on avait vu Mme de Solms comédienne dans l'interprétation d'*Horace et Lydie* de M. Ponsard ; et Mme de Solms auteur dans ce proverbe en vers inconnu des Parisiens : *Quand on n'aime plus trop, l'on n'aime plus assez*. Le directeur de l'Odéon, M. de La Rounat, qui faisait partie de l'auditoire, a bien vite retenu, pour en enrichir son répertoire, cette jolie et élégante bluette.

Mme de Solms nous est assurément rendue plus célèbre qu'elle n'était partie. Son théâtre, dont une partie a été publiée avec une préface du comte Ernest de Vornoux, l'auteur d'une des récentes réponses à M. le duc d'Aumale ; son journal : *les Matinées d'Aix-les-Bains ;* cet ouvrage érudit et charmant : *Nice ancienne et moderne*, sans parler d'une correspondance étendue, variée, que l'on a pu juger çà et là par échappées et par fragments, et qui racontera sans doute à l'avenir, mieux que tout le reste, ce que fut Mme de Solms ; tant de travaux si gracieux, si élé-

gants, non sans profondeur en même temps, témoignent des rares et brillantes facultés de cet esprit. Mais il était permis de se demander si le temps et le travail, qui avaient décidément fait de la jeune princesse une muse, n'auraient pas quelque peu ridé ce front célèbre, attaqué cette beauté si fine, si correcte, d'une précision si délicate en ses contours, et diminué l'opulence d'une chevelure connue pour être aux têtes ordinaires ce que la caisse de Rothschild est au porte-monnaie d'un homme de lettres.

Eh bien! non; jamais Mme de Solms ne fut plus jeune, plus jolie, plus fraîche, plus couronnée d'innombrables tresses noires. Les lauriers, qui trop souvent font les fronts chauves, n'ont rien gâté ici.

Il fallait la voir, dans son splendide costume de Lydie, toute à son rôle d'amoureuse du poëte, le suivant où il allait, et si bien pénétrée du personnage, esclave si soumise aux lois du costume antique que, sans écarter en rien la draperie du corsage, elle eût pu allaiter un jeune enfant.

Sa première soirée avait commencé par un prologue de Théodore de Banville, qui contenait un coup de pied à l'adresse du succès exorbitant du *Pied de mouton*. Or, le directeur de la Porte-Saint-Martin, M. Marc Fournier, figurait parmi les invités de Mme de Solms. Il doit, du reste, commencer à être blasé sur les attaques, en prose et en vers, à pied et à cheval. On semble lui en vouloir de ses grosses recettes, et sur

toute la ligne de la presse littéraire, vous le voyez accusé d'avoir brûlé ses dieux pour se chauffer.

Le fait est qu'il sacrifie énormément au veau d'or de la mise en scène. Il croit avoir quelques motifs de penser que le public d'aujourd'hui cherche le spectacle plutôt que la comédie, et il le sert selon ses goûts. C'est lui qui a fait manœuvrerle vaisseau du *Fils de la Nuit;* c'est lui qui a revu, corrigé et singulièrement augmenté le tableau des élections dans *Richard d'Arlington;* et, tout récemment, ne vient-il pas, dans la *Tour de Nesle*, de prendre l'entrée du roi Louis X en sa bonne ville de Paris pour prétexte d'un ballet et d'un cortége éblouissants? L'affiche vous indique même à quelle heure défile le cortége, et ne fait l'honneur d'une mention pareille ni à l'orgie dans la tour, ni à la scène de la prison, comme si c'était le cortége qui était le morceau le plus important et le point culminant de la soirée. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait laissé au Cirque le monopole des chameaux dans ses *Massacres de Syrie*, et qu'il ne lui ait pas disputé miss Betsy, l'héroïne à trompe de *l'Éléphant du roi de Siam.*

Aussi, d'un côté, le traite-t-on de corrupteur du goût et de trafiquant dramatique, tandis que, de l'autre, le public en masse témoigne par son empressement à jouir des plaisirs prodigués à ses yeux par un directeur qui aurait inventé la mise en scène si elle n'eût existé avant lui, combien M. Marc Fournier abonde habilement dans son sens et dans ses sens.

Non-seulement, il fait salle comble à Paris et maintenant à Lyon ; mais encore on dit qu'il prépare une ou deux autres troupes, et les lancera bientôt à la conquête de la province. La féerie est reine, et Marc-Fournier est son premier chambellan.

A tout le moins, c'est un habile homme. Il est clair qu'il a préféré les combinaisons lucratives au plaisir douloureux de pouvoir dire avec François Ier : *Tout est perdu, fors l'honneur*, et de s'entendre louer par deux ou trois journalistes comme le martyr de la cause littéraire. Chacun son goût. Je me sentirais plus de propension à le blâmer si j'étais bien convaincu qu'en se jetant dans la féerie, il a tourné le dos à des chefs-d'œuvre. Je vois bien la féerie, mais les chefs-d'œuvre apparaissent peu ; et il lui reste la ressource de dire pour sa défense que s'il n'a pas ouvert exclusivement les portes à la littérature, et tendu les bras aux littérateurs, c'est qu'il ne se présentait personne pour profiter de ses dispositions hospitalières.

Quoi qu'il en soit, il a inventé, ou du moins perfectionné singulièrement la *mise en vue*. C'est lui le véritable auteur du spectacle dans un fauteuil, de l'histoire dans un fauteuil, du voyage dans un fauteuil.

Le spectacle dans un fauteuil, c'est le *Pied de mouton*.

L'histoire dans un fauteuil, c'est Louis X, dit le Hutin.

Le voyage dans un fauteuil, c'est Pékin qui se prépare à grands frais.

D'autres entrepreneurs de spectacle se sont imaginé, depuis quelques années, de suppléer aux défaillances de la littérature dramatique par des exhibitions de *danse française* : c'est le nom sous lequel le cancan va dans le monde. La danse française est certainement un des plus irrésistibles moyens de faire recette. Sans remonter plus haut, le *cavalier seul* de Mlle Armande Morel, dans *Gare l'eau,* ne remplit-il pas depuis six mois, — peut-être un peu avec notre complicité, — l'un des plus petits théâtres parisiens? Mais, quelles études et quels voyages se reflètent dans ce célèbre cavalier seul! On parle des efforts et des frais que coûte à M. Flaubert, l'auteur de *Madame Bovary*, la recherche de la couleur locale dans le roman carthaginois qu'il a sur le métier depuis longtemps. Le *cavalier seul* de Mlle Morel est le produit d'une brillante vocation et de consciencieuses études parisiennes multipliées par un voyage en Espagne au point de vue de la chorégraphie transcendante. En effet, voyant que les jambes seules étaient désormais en jeu dans la danse parisienne, elle conçut l'idée d'une réforme et alla en demander les éléments à la patrie des castagnettes, de Lope de Véga, de Calderon de la Barca, du Cid et peut-être de Lola Montès. Elle y apprit l'art familier aux ballérines andalouses et mauresques, de donner aux hanches un rhythme voluptueux, et de peindre dans une torsion des bras les désirs inassouvis qui brûlent ces pays du soleil.

Cependant, l'ex-directeur des congés de Mlle Rachel, autrement dit M. Raphaël Félix, continue son commerce avec les drames et les comédies de Dumas, premier du nom, —et le public ne s'en plaint pas. Il a revu *la Tour de Nesle* avec curiosité et *Angèle* avec un sentiment voisin de l'admiration. Une jeune actrice qui vient de la Comédie-Française a révélé dans le personnage embarrassant d'Angèle les plus touchantes qualités. Mlle Savary était, depuis peut-être dix ans, comme enfouie au théâtre solennel de la rue Richelieu. La critique n'eut, pour ainsi dire, aucune occasion de l'apercevoir, bornée qu'était l'intelligente actrice aux rôles qu'on lui donnait au pied-levé, pour remplacer un premier sujet tout à fait empêché, et seulement lorsqu'il n'y avait pas d'autre moyen d'éviter de faire relâche. Les créations lui manquèrent constamment. Le personnel des coulisses, au Théâtre-Français, se divise en deux catégories bien distinctes : dans la première, ceux et celles à qui échoient tous les rôles nouveaux ; dans la seconde, celles et ceux qui voient toutes les créations leur passer devant le nez. Ce n'est pas à dire que le talent manque aux artistes de la seconde catégorie ; mais il faut une puissante étoile pour percer dans ce monde-là ; il faut de singulières chances ou de bien belles protections. La haute politique n'est pas toujours étrangère aux distributions de rôles dans les coulisses du Théâtre-Français ; et je me chargerais plutôt de faire un préfet de M. X*** que de pousser à

un rôle telle demoiselle qui n'est pas en crédit dans la maison de Molière.

M. l'administrateur-général, notre ex-confrère Édouard Thierry, doit y songer : son théâtre étant subventionné, on a le droit de mettre le nez dans ses affaires et de demander pourquoi les unes jouent, tandis que les autres sont condamnées à se croiser les bras. M. Thierry est une espèce de fonctionnaire, et l'on sait que les circulaires libérales de M. de Persigny ont livré à toutes les discussions du journalisme les actes des fonctionnaires. Il est vrai d'ajouter que les journaux jusqu'ici n'ont guère profité de cette liberté rendue, ou bien c'est que les fonctionnaires ont donné bien peu de prise à la malignité des folliculaires. Ceux-ci ont infiniment moins usé de l'émancipation relative des plumes que les sénateurs et députés de la suppression du bâillon.

Ce n'est pas mon affaire de parler ici de l'Exposition de peinture, même pour vous dire, à propos de la Comédie-Française, que Mme Madeleine Brohan est deux fois plus belle que son portrait fait par Paul Baudry, et que Mlle Emma Fleury me paraît, en revanche, avoir été fort bien traitée par son peintre, M. Amaury-Duval. Ce que beaucoup de gens ont trouvé, cette année, de plus particulièrement louable dans le long défilé du Palais de l'Industrie, c'est le classement commode des œuvres par ordre alphabétique. A un point de vue un peu plus élevé, si j'avais

à tirer une conclusion quelconque de ce *meeting* de toiles et de statues, le concours me semble démontrer que nous possédons en France mille peintres environ de la même force, et d'une certaine force qui n'est pas méprisable. Le talent n'est pas rare, un talent modéré, sinon toujours honnête. Un très-grand nombre méritent la note assez bien. Mais où trouve-t-on l'originalité, la passion, la croyance, qui fait vraiment les grands artistes ?

X

Sommaire : Le gentleman-chiffonnier. — Eugène Sue. — Les abeilles du ruisseau et les chiffonniers littéraires. — Les créations du journaliste comparées à celles du romancier et du dramaturge. — Roseaux mangeants qui ont l'air d'être pensants. — Le mot de Desgenais. — M. Laurent ou un grand homme inconnu de l'ancien journalisme, et comment il dépendait de lui de mettre MM. les députés sur le gril. — La majorité de Laurent dans la Chambre enviée par M. Guizot. — La loi Tinguy a changé tout cela. — M. Grandguillot. — M. Tranchant ou l'âme de *la Patrie.* — M. Paulin Limayrac, son esprit. — Les ressources de M. Delamarre. — Le feuilleton signé et le critique *in augustiis.* — La baguette du journaliste. — Mlle Armande Morel. — Aspasie la bouquetière. — Troupe de carton et poulet de carton. — Mme O. Audouard, directrice du *Papillon.* — M. Henri Delaage. — Les femmes et la politique. — Inconvénient des trop longues sessions parlementaires. — Avantage des discours ennuyeux. — Un homme sous le secrétaire. — Les calembours et le régime parlementaire. — Le seul homme qui ne puisse pas mettre le holà. — *Keller* et colère. — L'éloquence de M. Keller, définie. — *Tannhauser* et M. Keller ou le Vénusberg, trop de vertu et une pluie de gros sous. — Autre excès de vertu. — Dans le demi-monde. — Le Conseil des Anciens. — Le code-Adèle ou Léonie. — Le coup de

chapeau du baron. — Faire de l'ordre avec du désordre. — Chien de métier ! — La collaboration y est interdite. — Le journal *le Théâtre*. — Mlle Juliette Beau est modeste. — Influence du nom sur le destin ; Mlle Beau, M. Libri, l'abbé Clergeau. — M. Home à Londres. — Quel est désormais le jour de l'Ascension selon les dévots du spiritisme ?

Paris, 14 juin 1861.

Il y a de cela quelques années, nous suivions la rue des Saints-Pères au bras du conteur illustre qui s'appelait Eugène Sue. Tout à coup il s'arrêta devant l'étalage, bigarré comme l'habit d'Arlequin, d'un petit marchand de bric-à-brac, chez qui l'on voyait de la ferraille, des pots cassés, des croûtes sans cadres, des cadres veufs de leurs croûtes, de la verrerie et de la verroterie. Il y avait aussi une gravure représentant un gentleman moderne tiré à quatre épingles, les pieds vernis, le linge irréprochable, la main gantée de paille. Ainsi accoutré, ce parfait dandy avait la hotte sur le dos et tenait d'un côté un crochet, avec lequel il interrogeait un tas d'ordures amoncelé contre une borne, de l'autre une lanterne.

Au-dessous de cette fantaisie hybride, on lisait l'explication suivante : « Eugène Sue cherchant des matériaux pour ses *Mystères de Paris*. »

Voilà ce que M. Sue lui-même contemplait en souriant, et il disait : « N'est-il pas vrai que nous sommes tous un peu chiffonniers, nous qui nous mêlons

d'écrire? Le chiffonnier pique à droite, à gauche, n'importe quel haillon, n'importe quel débris. Il va, il vient; à chaque pas il augmente son butin. C'est l'abeille des ruisseaux et des fanges parisiennes. Sa hotte infâme contient en substance les beaux papiers qui seront trouvés plus blancs que le miel de Narbonne? De même, informes, disparates et souvent repoussants sont nos matériaux au moment où nous les recueillons. Ils deviennent unis, homogènes, souples et ductiles, une fois qu'ils ont passé par le laminoir de la pensée. De ce qui était minerai boueux, l'écrivain créateur fait des statues. »

Ainsi nous parla l'auteur de tant de romans avidement dévorés par la foule attentive à ses moindres écrits. Ses paroles nous sont restées gravées dans la mémoire, et si vous avez connu l'homme, je me flatte que quelque chose de son langage ordinaire a pu être retrouvé dans les lignes qui précèdent.

Romanciers et auteurs dramatiques mettent au monde des personnages qui vivent dans les livres et au théâtre. Le journaliste opère sur la scène du monde; il fait naître à la célébrité ceux que la nature créa des roseaux mangeants. C'est grâce à lui, fort souvent, qu'on les a crus pensants. « Je fais les autres, » comme disait si bien Desgenais dans une comédie moderne.

J'en appelle aux députés du temps passé..... C'était le temps où un nommé Laurent, grande puissance inconnue du public, rédigeait pour les principaux organes

de la publicité un bulletin des travaux de la Chambre dans les bureaux. C'était donc par l'intermédiaire de Laurent que tant de représentants, trop timides ou trop médiocres pour affronter la tribune en séance publique, se manifestaient à leurs commettants. Je vous réponds que M. Laurent n'avait pas de peine à savoir toute la vérité — pour le moins — sur ce que Messieurs tels et tels avaient dit et fait dans leurs comités. On avait bien soin de ne lui laisser rien ignorer. Quelques-uns, les plus confiants, les plus paresseux, s'en remettaient à lui. Ils disaient simplement : « J'ai parlé, » et l'autre rédigeait à sa guise ce qu'ils avaient dû dire. Il régnait vraiment lui, Laurent l'obscur, par la grâce de la publicité, dont il disposait pour les autres, non pour lui, sur un peuple de députés affamés de nourrir l'amour-propre de leurs électeurs. Or, rien n'humilie ceux-ci comme un député qui ne dit rien et sur lequel les gazettes ne trouvent rien à dire. Les grands orateurs de petits coins étaient donc vraiment sur des charbons ardents en attendant que Laurent eût parlé, et il dépendait de son caprice de leur faire plus ou moins longtemps endurer le même supplice du gril qui a rendu saint Laurent célèbre dans le martyrologe.

Mais il était bon prince. Aussi eut-il une statue dans le cœur de nombre des mandataires du pays qui, grâce à lui, délibéraient en paix avec leurs départements, et, un beau jour, deux cent cinquante d'entre

eux demandèrent pour lui la croix à M. Guizot : « Ah ! comme je voudrais avoir la même majorité que Laurent dans la Chambre ! » s'écria le ministre.

Aujourd'hui, par le fait de la loi Laboulie-Tinguy, qui a rendu obligatoire dans les journaux français la signature des articles politiques, les émules et les successeurs de Laurent ne sont plus ni aussi puissants, ni aussi inconnus. La presse a perdu quelque chose de son énergie créatrice le jour où chaque journal est devenu une collection de personnalités, au lieu d'être une souveraineté anonyme. Sous le régime actuellement en vigueur, le mot de Desgenais n'est plus aussi strictement exact. Le journaliste qui signe se fait lui-même, en même temps qu'il fait et avant qu'il fasse les autres. Il prélève d'abord au profit de son propre nom la dîme du rayon dont il dispose. De même que les comédiens et les comédiennes *di cartello* veulent leurs noms en vedette et n'entendent pas raillerie sur ce point important, les journalistes, par une conséquence naturelle de la loi Tinguy, se sont disputé désormais les moyens de signaler au public moins le journal lui-même que leur individualité. Outre le talent, qui suffit rarement à lui seul, sans le secours des tambours et des trompettes, un habile emploi des métaphores à effet et des antithèses à fracas ; les articles divisés en strophes numérotées comme un poëme ; le privilége de l'interligne ; la place avantageuse et noble où il est donné à vos périodes de se prélasser en première page,

constituent pour la masse du public le grand journaliste. De là des luttes d'amour-propre et d'intestines rivalités que l'on ne devait pas connaître auparavant. La loi Tinguy a mis en présence l'intérêt collectif du journal, qui seul existait avant elle, et l'intérêt personnel de chacun de ses rédacteurs.

Autre conséquence. La loi sur les signatures a engendré forcément les signatures de complaisance, et voici, par exemple, ce qui arrive aujourd'hui : tandis que M. Grandguillot reste encore à la tête du *Constitutionnel*, malgré les mutations et les adjonctions qui se font autour de lui, M. Tranchant a quitté *la Patrie* involontairement ; ainsi l'ordonne le directeur de cette feuille du soir qui, en même temps, a rompu avec quatre autres de ses rédacteurs, parmi lesquels M. Henri d'Audigier. Or, M. Tranchant, qui est un excellent jeune homme, aussi spirituel qu'un autre, auteur dramatique à son heure comme le témoigne une opérette jouée avec succès chez Offenbach ; — M. Tranchant, disons-nous, était, entre autres fonctions, le rédacteur pour tout signer de *la Patrie*.

Dans le nombre formidable de pages au bas desquelles a figuré son nom, pendant dix années peut-être de collaboration à la feuille de M. Delamarre, il y en a eu forcément de très-remarquables. On ne peut pas toujours éviter cela.

Les lecteurs, qui ne sont pas initiés à ce qui se passe dans les coulisses, voyant le nom de M. Tranchant à

toutes sauces et quelquefois à une sauce excellente, ont tout naturellement conclu que c'était le rédacteur le plus intelligent, le plus laborieux, le plus encyclopédique surtout de *la Patrie*. C'est à peine, — on n'y regarde pas de si près ! — si les plus malins s'apercevaient que le style de M. Tranchant variait beaucoup du jour au lendemain. Qui disait *la Patrie* disait Tranchant, et réciproquement. On apprendra donc avec stupeur que M. Delamarre a pu se séparer ainsi de l'âme de son journal.

En même temps, celui qui en était l'esprit, M. Paulin Limayrac, est passé au *Pays*, où M. Tranchant le suit. Ce serait un coup funeste à tout autre que M. Delamarre. Mais je ne crains rien pour celui-ci. Sa table tournante lui écrira, au besoin, des premiers-Paris et des entre-filets.

Donc, c'était un meilleur temps, à tous les points de vue, pour le journalisme, quand il était anonyme. Le feuilleton lui-même, nous l'avons déjà établi, est plus facilement sincère, n'étant pas signé. Je connais des critiques mariés auxquels il est interdit, sous peine de voir la jalousie troubler la paix de leur ménage, de rendre justice au talent de celle-ci ou aux jambes de celle-là. — « Comme c'est agréable ! s'écrie la femme légitime, d'avoir un mari exposé par état à la reconnaissance et aux remercîments de toutes ces créatures !..... Plût au ciel que j'eusse épousé un avoué, comme ma sœur ! »

Le feuilletonniste est-il garçon, au contraire, outre qu'il n'y a guère de célibats absolus et que la jalousie est peut-être encore plus ombrageuse dans les ménages de la main gauche, — le lecteur sera porté à accuser le critique de faire faire par son journal les affaires de son cœur.

Cependant, avec ou sans signature, dans les grandes et dans les petites choses, c'est toujours une baguette magique que la plume du journaliste. Il donne à sa volonté un corps à l'ombre ; il rend visible l'invisible.

On s'est amusé à nommer deux ou trois fois ici M[lle] Armande Morel, de l'infiniment petit théâtre du Luxembourg. On a rendu justice à ses dons rares, à sa verve entraînante. Jusque-là, qui avait entendu parler d'elle ? Qui la connaissait ? Elle avait joué cependant à Montmartre, à Beaumarchais, aux Folies-Dramatiques, à l'Ambigu-Comique. Quelques lignes dans *l'Indépendance*, et ce n'est plus la même femme. Le directeur du Théâtre-Déjazet l'engage comme une conquête rare. Le Quartier-Latin fait de sa représentation à bénéfice, sur l'humble scène qu'elle a quittée, le prétexte d'une émeute de fleurs. Nous-même, nous passions, par hasard, ce jour-là, rue Madame. Nous demandons à Aspasie, la bouquetière du café Beuglant, autrement dit l'Éden musical de la rue Contrescarpe, en l'honneur de quel saint tous les jardins semblent avoir passé les ponts.

— « C'est pour le bénéfice d'Armande Morel.

— « Alors le commerce va fort aujourd'hui ?

— « Je vous en réponds : trente-six bouquets de vendus, 180 francs de recette en une demi-heure, voilà où j'en suis, et ce n'est pas fini. Dame ! les journaux ont parlé d'Armande ! Il faut çà ; ou bien on moisit dans la troupe de carton toute sa vie. »

Mlle Aspasie, comme vous voyez, connaît son monde, et l'argot des coulisses ne l'effraie pas. Elle sait ce que l'on entend par troupe de carton, et vous le devinez sans doute ; c'est celle qui joue dans les vieilles pièces, qui met les vieux habits usés par les autres, et que les critiques influents, au goût desquels on soumet les primeurs, n'ont jamais l'occasion de voir à l'œuvre. On peut bien s'escrimer quarante ans dans les rangs de la troupe de carton, sans être mis une fois à l'ordre du jour.

La troupe de carton est ainsi nommée, à cause de certaine analogie avec le poulet, également en carton, qui figure les volailles rôties dans les repas de théâtre. Il est aussi difficile à celui-ci de faire son chemin dans les estomacs, qu'à celle-là de percer dans le monde.

Pour que ce carton devienne pâté ou volaille, pour que le manœuvre sacrifié devienne un artiste choyé, que faut-il donc ? un coup de la baguette enchantée.

Étonnez-vous après cela de voir maintenant, à toutes les premières représentations, siégeant dans sa

stalle parmi les critiques, un crayon d'or et des tablettes d'écaille à la main, une très-jolie femme qui s'est improvisée notre confrère; une fée dont la plume s'est trouvée l'instrument naturel, puisque nous venons d'établir que c'est une *baguette enchantée*.

On nomme cette nouvelle venue parmi nous, cette blanche, cette blonde, cette souriante, qui a assez l'air d'une rose moussue animée, on la nomme Mme Olympe Audouard. Elle est de Marseille, ni plus ni moins que Mlle Juliette Beau, et son style a toute la vivacité de l'accent marseillais. Son journal, très-bien baptisé, s'appelle *le Papillon*. Une élite de noms connus y collabore gracieusement, c'est-à-dire gratuitement. Gautier, Janin, Michelet, Enault, quelques autres encore, ont offert de la prose et des vers comme ils auraient fait hommage de fleurs à ce papillon. Quelques lignes d'Henri Delaage, intitulées : *un Nouveau médium à Paris*, et tracées avec la magie dont cet être incompréhensible a le secret, ont fait voler le susdit papillon à quinze millions de lieues au-dessus des nuages.

Voilà ce qui peut s'appeler un journal lancé.

C'est un avantage que nous avons sur messieurs les députés, ils en ont tant d'autres sur nous!..... Le journalisme admet les deux sexes à siéger dans ses rangs.

A la Chambre, le rôle de spectatrice dans les tribunes est le seul qui soit accessible au beau sexe. Les

Français, inventeurs de la loi salique, ne sont pas galants en ce qui concerne l'intelligence politique de la femme. Ils la lui refusent tout net.

Parmi les nouveautés et les excentricités qui suivirent la révolution de février, aucune ne choqua plus nos Parisiens que l'institution éphémère d'un club de femmes. Ils firent semblant d'en rire ; mais ils étaient bel et bien furieux.

Supposez une assemblée de dames, voire de demoiselles, délibérant sur les matières qui occupent les séances du Corps législatif : je parie que du moins on n'y dormirait pas. Or, si nous en croyons la femme d'un de nos honorables, on n'en peut pas dire autant du sexe épais qui a mené jusqu'ici les destinées de notre belle France.

— « Je suis furieuse, — disait à Mme *Deux-Étoiles* Mme *Trois-Étoiles*, qui a épousé un député, — de la longueur inusitée de la session.

— « Qu'est-ce que ça vous fait?... Êtes-vous donc si pressée de quitter Paris.

— « Pas pour moi, mais pour mon mari. Cette vie parlementaire ne lui vaut rien. Il y prend l'habitude de faire la sieste tous les jours, vers trois heures, comme s'il était en séance. Cette année-ci, l'habitude aura eu le temps de s'enraciner. Il faudra tout un long mois de vacances pour l'en guérir. »

Je connais un autre honorable que j'ai bien envie de dénoncer nominalement à ses collègues. Celui-ci,

au rebours, tourmenté par de cruelles insomnies, n'a trouvé qu'un moyen de les vaincre, c'est de se faire relire la nuit, par une manière de valet de chambre secrétaire dont il s'est muni *ad hoc*, la crême des discours ennuyeux qu'il a d'abord entendus à la Chambre et que le *Moniteur* lui rend le lendemain.

Pour lui, les pires sont les meilleurs ; il met de côté avec amour les chefs-d'œuvre de l'éloquence opiacée.

C'est lui, je vous le signale, qui, pensant au soulagement nocturne qu'il en éprouvera et à l'usage particulier qu'il en fait, émaille parfois les plus écrasantes harangues de stupéfiants *très-bien*, et les escorte de félicitations qui feraient douter de son bon sens, si l'on n'était dans le secret.

Une histoire d'hier, intitulée : la grande dame et le secrétaire. Prêtez l'oreille :

Mon héroïne est une marquise jeune et belle qui n'aime pas apparemment écrire ses billets elle-même, puisqu'elle s'est passé le luxe, assez peu usité, surtout chez les dames, d'un rédacteur de sa correspondance.

Celui-ci a vingt-cinq ans et des yeux fendus en amande. La marquise ne s'en était pas aperçue ; elle est de ces belles dédaigneuses pour qui les inférieurs n'ont ni âge ni figure.

Mais, sans le vouloir et sans s'en douter, elle fit tourner cette tête qu'elle n'avait jamais regardée, et,

l'autre matin, comme elle était, je ne sais pour quelle circonstance, plus parée et plus décolletée qu'il n'est d'usage à pareille heure, le pauvre secrétaire était loin de jouir du sang-froid nécessaire à son emploi de machine à écrire. Il s'agitait, se tournait sur sa chaise, il devenait rouge et puis pâle. Il faisait des ratures. On lui demanda ce qu'il avait.

— « Que madame la marquise me pardonne !..... Ce n'est pas ma faute..... Il y a un homme sous le secrétaire..... »

A peine avait-il achevé cet aveu voilé, cette explication confuse et tremblante d'une émotion bien naturelle, que la marquise crie, appelle, se suspend aux sonnettes, ordonne de regarder sous les meubles, derrière les rideaux, et feint une grande frayeur..... Son secrétaire a vu, dit-elle, un homme, tout à l'heure, sous le secrétaire !

Ce n'est qu'un calembour, si vous voulez : mais le calembour cette fois est une leçon pleine de tact, un avertissement indirect qui dispensait d'un rappel à l'ordre plus formel et, en même temps, un altier manifeste de femme que l'amour ne fera jamais déroger.

Il n'est pas besoin que tous les jeux de mots vaillent celui-ci pour faire leur chemin dans le monde, même parmi les esprits distingués, surtout chez les esprits sérieux qui aiment à se reposer parfois en jouant avec cette fausse monnaie de l'esprit.

Dès que le régime parlementaire prend ou reprend vigueur dans un pays, on a remarqué que le calembour s'y développait en proportion.

En voici un, ramassé dans les environs du palais de nos législateurs.

DEMANDE : Quel est le seul des membres de la Chambre auquel il soit interdit de jamais mettre le holà, si grand que puisse être le tumulte autour de lui ?

RÉPONSE : C'est M. Choque. Autrement, il ferait concurrence au chocolat de M. Devinck.

Voyez-vous en effet d'ici la figure que ferait la ligne suivante au *Moniteur* :

M. CHOQUE : Holà !

Qui ne connaît maintenant M. Keller, le fougueux orateur de la droite ? Keller-Tonnerre ! Quelqu'un disait l'autre jour de son éloquence : « C'est le lyrisme catholique d'un troubadour bourgeois. »

On pouvait la définir plus mal.

L'indignation étant la muse ordinaire du tribun clérical, de là cet abominable *à peu près* renouvelé des souvenirs du Père Duchesne : « Il est bigrement en *Keller*, » pour ne pas dire en colère.

N'allons pas plus loin dans cette voie ou l'on nous accuserait d'emprunter nos bons mots au *Crétin de la montagne*.

Nous devons d'ailleurs de grands remercîments à M. Keller. C'est lui qui nous a le mieux fait comprendre jusqu'ici *le Tannhauser* et M. Wagner.

Écoutez chanter le chevalier Tannhauser :

L'âme brisée, en proie à des remords ardents,
Moi je partis *à Rome !...*

La grammaire voudrait *pour Rome;* mais la question n'est pas là. Pour expier son séjour impie au Vénusberg, le héros de M. Wagner s'en va en pèlerinage à Rome. De même, le clérical M. Keller, ne suffit-il pas de l'entendre cinq minutes pour juger que son âme et son esprit sont à Rome, si son corps est parmi nous ? Ce que la grotte mal famée de Vénus est pour le chevalier-chanteur, la révolution l'est aux yeux de M. Keller, homme du moyen âge égaré parmi nous. Seulement ce dernier ne paraît pas s'être jamais laissé enivrer par les charmes impurs de la révolution, tandis que le roi des Minnesingers a cédé aux provocations impudiques de la déesse. Ce sont nos fautes à nous dont M. Keller porte le deuil et pour lesquelles il psalmodie d'interminables pénitences, tandis que Tannhauser pleure les siennes propres. Tout l'avantage, sous ce rapport, est donc du côté de M. Keller.

De part et d'autre, les mêmes lamentations emphatiques et interminables, la même déclamation à mettre le Jockey-Club en fuite. Jugez-en par de courtes et textuelles citations :

M. Keller. — Le système infernal...

Tannhauser. — ..... Secret d'enfer.
L'affreux mystère est découvert!

M. Keller. — ... La lourde pierre des tombeaux...

Tannhauser. — Je porte dans mon cœur et la tombe et la mort,
La pénitence, un jour, doit me conduire au port.

M. Keller. — ... Dans les plis mystérieux du tablier maçonnique...

Tannhauser. — Comme ce bâton dans ma main
Ne saurait refleurir soudain,
Des feux d'enfer, sois-en certain,
Tout espoir de salut est vain.

On pourrait continuer ce nocturne à deux voix; mais on doit se contenter d'un échantillon. Les récitatifs confus de M. Keller sur ou plutôt contre ce qu'il appelle la révolution; les déclamations plus parlées que chantées de M. Wagner contre Vénus ne peuvent pas faire l'affaire d'une génération qui veut s'amuser. Ce sont deux troubadours honnêtes et immodérés, zélés et naïfs, deux esprits incomplets et troublés que hantent des fantômes noirs.

Pour le traitement de ces affections, la Faculté re-

commande les occupations actives, l'exercice et même une petite dose de dissipation, si le sujet ne la repousse pas.

L'opéra et le discours en question sont la traduction ou plutôt la manifestation analogue d'une même maladie de l'âme, qui sévit encore chez Charles Beaudelaire, le remarquable poëte, l'auteur des *Fleurs du mal* et l'admirateur nécessaire, naturel de Richard Wagner. Demander à celui-ci la mélodie, c'est comme si l'on cherchait l'espoir chez Beaudelaire, l'optimisme chez M. Keller. Le poëte se complaît dans des tortures de rhythme et de pensée ; l'orateur est gai comme un cimetière éclairé par la lune ; le musicien gémit sur un mode compliqué. C'est leur lot ; c'est la sombre tâche à laquelle, sauf guérison, ils sont voués ici-bas. La curiosité peut estimer en eux les représentants d'un parti pris bizarre et tourmenté. Mais il ne faut chercher dans ce groupe de visages contractés ni la vérité musicale, ni la vérité poétique, encore moins la vérité politique.

Le fameux professeur de danse Markowski n'a-t-il pas voulu, lui aussi, l'autre jour, se mêler de réformer les mœurs du temps, dont il s'est pris à trouver tout à coup le cours abominable? De là à l'idée de purger son cours de danse de quelques poses hasardées, de quelques coups de pied effrontés, il n'y avait qu'un pas, et ce n'est pas là une affaire, surtout pour un danseur.

Il s'est donc livré à des épurations.

Indè iræ, ce que ces dames sont libres de traduire par : *as-tu fini tes manières?*

Le mécontentement s'exprima samedi dernier par une manifestation assez inconvenante. Comme le professeur venait de danser une cracovienne ou toute autre polonaise avec une de ses élèves favorites, une pluie de cuivre, gros et petits sous, tomba de tous les coins de la salle sur le couple. En présence de cette émeute, Markowski fut très-digne : il commanda aux domestiques d'enlever et d'empocher toute la mitraille qui jonchait le parquet, mit de côté, pour les pauvres, un louis d'or qui avait été ramassé avec le reste, fit éteindre les bougies et rentra sous sa tente.

Mais on lui conseille, à l'avenir, de faire meilleur ménage avec les peccadilles de son siècle.

Un bon prêtre nous parlait un jour de l'ennui et de la peine que lui donnaient certaines dévotes à trente-six carats, lesquelles le gardaient des heures au confessionnal pour lui raconter qu'en mettant leur jarretière il leur était advenu d'apercevoir, par mégarde, la nudité de leur genou. Là dessus, ces bonnes âmes tremblaient pour leur salut; il fallait user son latin et perdre, à les rassurer, un temps qui eût été plus utilement employé ailleurs.

Même quand il s'agit de vertu, l'excès est un défaut.

Ce n'est pas ce défaut-là qui perdra certaine héroïne du demi-monde que j'ai en vue, laquelle, après

longues années passées à mal faire avec éclat, se plaît à orner aujourd'hui sa maturité de certaines apparences de règle et de discipline. Si elle se bornait à ordonner quelque peu sa conduite et sa maison, on ne pourrait que l'en féliciter ; mais ne se pique-t-elle pas de réglementer en même temps la bohême dorée tout entière. En compagnie d'un compagnon gris-pommelé, gentilhomme déclassé, personnage démoli, elle s'est arrogé une autorité, un mandat tout à fait plaisants à voir fonctionner. Elle tient du magistrat et de l'inspecteur. A eux deux, — les deux font la paire, — elle et son monsieur forment un Conseil des Anciens renouvelé du *Val d'Andorre*. Ils jugent, ils tranchent en dernier ressort les causes que l'on a la bonhomie de soumettre à ce singulier tribunal ou que, le plus souvent, ils ont eux-mêmes évoquées. Brouilles, raccommodements, unions et séparations, affaires litigieuses et contentieuses, flibusteries variées, cachemires indûment mis au Mont-de-Piété, diamants impayés, signatures extorquées, bracelets promis avant et puis refusés après, tel est le répertoire des questions dont ces doyens ont le plus souvent à connaître. Ils règlent encore les matières d'étiquette et de préséance, donnent des lettres de naturalisation et distribuent des certificats de chic. Pourquoi pas des décorations ? l'ordre de la Ceinture complaisante, par exemple ?

Rien ne m'amuse comme cette gravité du désordre

momifié qui en arrive à se prendre pour une institution. Où est le temps que, trop entourée un jour par trop de galants à la fois, mademoiselle *** s'écriait naïvement : « Chien de métier ! On n'y peut pas avoir de collaborateurs ! » C'est pourtant la même mademoiselle *** qui, assistée de son acolyte, se pique aujourd'hui, comme naguère M. Caussidière, de faire de l'ordre avec du désordre.

Il paraît que, dès la première infraction à l'ensemble de lois et d'ordonnances que l'on pourrait appeler le Code-Adèle (comme on dit le Code Napoléon), un grave châtiment vous est réservé : M. le baron ne vous salue plus ! et c'est une affaire dans ce monde-là que le coup de chapeau de M. le baron.

Pendant que celle-ci fait l'importante, Mlle Juliette Beau, la comédienne de demain dont je vous ai entretenu, joint à ses charmes un exemple rare de modestie. Un journal, dont le titre dit la spécialité, *le Théâtre*, publie, dans un large format, une série vraiment artistique de portraits d'actrices. On voulait faire figurer dans la galerie le portrait de Mlle Beau, dont le nom et le talent à peine entrevus, remplissent déjà de leur bruit la Cour et la ville. Elle a demandé, avec beaucoup de tact, que cet honneur fût retardé jusqu'au lendemain de ses débuts au Vaudeville.

C'est beau, Juliette !

Remarquez, en passant, comme le nom de celle-ci la vouait à la beauté, tandis que le nom de M. Libri

le destinait évidemment à une vie que les livres ont remplie et troublée, tandis que le nom de M. Clergeau, cet abbé spéculateur, ne pouvait faire autrement que d'appartenir au clergé.

Il nous arrive des nouvelles de M. Home. Il paraît que l'illustre *nécroman* (comme l'appelait le Père Félix), continue à émerveiller Londres en renversant toutes les lois du monde physique. Dans une chambre, il s'envole et on le voit planer vers les plafonds. Le lundi de la Pentecôte a été signalé par une expérience de cet ordre singulièrement notable, si j'en crois les adeptes, lesquels disent, dans leur langage mystico-séditieux, que désormais la Pentecôte sera pour eux l'Ascension.

XI

SOMMAIRE : Le père Lentimèche, artiste dramatique. — Une éponge qui raconte. — Effet de bouteilles vidées pareil au grossissement du microscope. — Amoureux par douzaines et par grosses. — Les voyages aux terres inconnues et les courses dans Paris. — Le peintre amoureux de son modèle. — La femme à Paris. — La polygamie occidentale ou l'Orient renversé. — Une tragédienne qui débute, ou Mlle Agar à la salle Lyrique. — Elle *est casquette* ; ils *sont casquette*. — Échantillon d'un verbe très-irrégulier qui veut dire avoir trop bu. — MM. L. Veuillot, Granier de Cassagnac et P.-J. Proudhon. — Un mot d'Eugène Sue sur les sans-chaussettes. — De la distinction et de l'esprit casquette. — Mlle Rachel et le comte de la Bédoyère, sonconseiller sans le savoir. — Qu'est-ce que vient faire la comète ? — Les Siamois. — L'affaire Mirès. — Retour de M. le duc de Brunswick en ballon. — Les hommes *coquettes*. — « Ce Monsieur, c'est une actrice. » — Un bruit que les marchands de télescopes font courir. — Un mot sur *Esther Ramel*. — Ce que c'est que le style. — M. Ernest Feydeau et son nouveau roman. — *Sylvie* et Sylvia. — Portraits d'après nature. — *Un Amour vrai*, par Mme Louise Vallory, et une manie vraie de la plupart des muses. — Mme Lionel. — L'amiral Emilio au Palais-Royal. — Les

affiches jaunes du *Pays* déteignent sur le sourire de M. Delamarre de *la Patrie*. — *Les Hommes de paille*, comédie par M. Tranchant... des *dernières nouvelles*. — David et Goliath ou un argument que l'on s'étonne de ne pas trouver chez certains écrivains officieux. — O amitié ! ou l'actrice et son directeur. — *La Caisse des dégommées*, ou l'association des petites dames prévoyantes. — La fable de la cigale et la fourmi n'est plus une vérité.

Paris, 5 juillet 1861.

Appelons-le le père Lentimèche, puisque j'ai oublié son vrai nom. Je lui en demande pardon, car ce personnage aurait le droit de mettre sur sa carte, s'il avait une carte :

LENTIMÈCHE

ARTISTE DRAMATIQUE

Ce nom, ce nom que j'oublie, figure presque chaque jour sur l'affiche d'un de nos plus petits, d'un de nos plus pittoresques théâtres parisiens ; il appartient donc à la publicité, et son propriétaire ne se fâcherait pas, — au contraire ! — si nous l'imprimions en toutes lettres. Mais la mémoire est femme et perfide comme l'onde. Elle m'a trahi. Contentons-nous du pseudonyme de Lentimèche.

Mon homme est un de ces jolis gaillards blanchis sous le harnais de l'art dramatique, qui n'ont rien amassé, en roulant de scène en scène pendant une

quarantaine d'années, si ce n'est un grand fonds de philosophie, une profonde expérience des coulisses, un répertoire d'anecdotes dont on ne voit jamais la fin, et une soif de volcan.

Lentimèche et ses pareils aiment les grands et les petits verres. C'est la seule faiblesse de ces philosophes aimables. Leur gosier, éclectique comme leur moralité, passe du dur au doux avec une complaisance sans pareille. Pour qui a vu boire Lentimèche, pour qui l'a entendu causer, la définition suivante est des plus exactes : une éponge qui raconte.

Il demeure au Pays latin, près du théâtre qui l'emploie, non loin par conséquent du jardin du Luxembourg. Il jouit parmi les étudiants d'une vraie popularité. On se l'arrache. La bière est meilleure quand on la partage avec Lentimèche.

Le grand plaisir de ces jeunes gens chez lesquels le beau sexe ne perd jamais ses droits, et pour qui les actrices forment comme un troisième sexe d'une essence supérieure, c'est de faire causer le bon père Lentimèche sur ses camarades, les petites dames du théâtre.

Prenez-le à sec, c'est-à-dire avant que la consommation ait délié sa langue, ait donné du jeu à son palais, il n'a rien à dire sur personne. Ingénues, mères nobles, duègnes,. grandes coquettes, soubrettes, tout le monde est d'une vertu exemplaire, dit-il, dans ce petit monde trop soupçonné. Il n'y a rien à glaner là

pour la chronique scandaleuse. On ne sait pas ce que c'est qu'un amant dans ces coulisses de l'âge d'or ; et si jamais la sagesse était bannie du reste de la terre, on la retrouverait chez les comédiennes de Bobino.

— « Cependant, père Lentimèche !...

— « Il n'y a pas de cependant, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mes agneaux : des Jeanne d'Arc pour la pudeur et des Rachel pour le talent, voilà nos dames.

— « Eh bien, père Lentimèche, si nous vidions une bouteille de n'importe quoi à la santé de leur vertu ?

— « Ça va ; quoique leur vertu se porte assez bien sans qu'on y boive. »

La fiole est apportée. On s'humecte. Le chevalier des demoiselles de Bobino regarde déjà son auditoire d'un œil plus bienveillant, et l'on sent que le moment des confidences approche.

— « Pourtant, en cherchant bien, — vous êtes de bons garçons qui n'abuserez pas de mes communications, — il y a bien un tapissier, rue de la Harpe, dont auquel la petite Amanda...

— « Ah ! il y a un tapissier, vous en convenez.

— « S'il y a un tapissier, je crois bien. Histoire de se meubler sans frais. Ce n'est pas tout, ajoute Lentimèche, tout en creusant la seconde bouteille, je n'ai l'air de rien voir ; mais le premier clerc d'huissier de la rue de l'École-de-Médecine n'en donne pas non plus sa part aux chiens... Ah ! la petite chatte ! elle entend

son affaire, allez ! Chacun est le berger à son jour et à son heure. Il y a un commis du *Grand Condé*, le magasin de nouveautés, vous savez ! et puis un interne de l'hôpital, vous savez ! un grand blond... Ah ! tiens ! la bouteille est vide.

— « Garçon, une bouteille !

— « Tiens ! qu'est-ce que je disais donc ? elle est pleine, à présent ! Je croyais avoir bu et je n'avais pas bu. Ce que c'est que d'être sobre !... Je vous disais donc, mes petits lapins blancs, que toutes ces dames de théâtre, entre nous, c'est des drôles de rosières.

— « Mais, au contraire ! vous nous disiez tout à l'heure que leur vertu...

— « *Mon œil !* C'est pas à des bons garçons comme vous qu'on irait chanter des bêtises de ce calibre-là. »

Il boit toujours, il parle toujours. Plus il ingurgite de liquide et plus il découvre de passions, d'intrigues, de liaisons, de scandales parmi les demoiselles qu'il proclamait avant boire des fleurs de chasteté. Quand on le pousse jusqu'à la sixième bouteille, la duègne barbue et rébarbative de la troupe n'est pas elle-même à l'abri de ses propos. Il lui donne, il lui prête des adorateurs par douzaines. Quant à la jeune première, les révélations qu'il fait à son sujet procèdent par grosses.

Un vieil adage veut que la vérité sorte de l'ivresse. Mais ces proverbes sont des impertinents ! Il est clair que quand M. Lentimèche voit les mœurs des actrices

de son théâtre à travers un sixain de bouteilles, il se produit un effet pareil à celui du microscope qui fait de la mouche un animal formidable.

Il est bien sûr aussi qu'un voyage sagement dirigé, consciencieusement accompli à travers certaines mœurs parisiennes, dépassera toujours, en intérêt et en surprises, les courses à Tombouctou, en Chine, au Pérou, en Égypte, dans la Polynésie, chez les Tartares, au royâume de Siam, au Mongol ou même dans la lune, quand on aura trouvé les moyens d'y arriver. Allez-y! publiez vos impressions, au retour, et je parie qu'elles sont moins curieuses aux yeux du véritable observateur que les récits glanés en flânant, le cigare aux lèvres, sur le sol de Paris, inépuisable en aventures, en étrangetés, en mystères.

Si l'on y savait tout voir, et, quand on a tout vu, si l'on osait tout redire, enfoncés les voyages autour du monde! Vive cette exploration dix mille fois faite, toujours à refaire, des mœurs parisiennes! Paris, ville du pittoresque, de la gaieté, de l'amusement! La seule ville du monde où, sorti de chez soi à l'état d'étourneau, on doive rentrer philosophe consommé après une heure de promenade sur le boulevard! Paris, spectacle préféré de l'étranger le plus lointain comme du Parisien lui-même, jamais peintre de portrait ne tomba plus amoureux de son modèle que nous ne le sommes de toi!

Qui peut se vanter de connaître la femme quand il

n'a pas vu la femme à Paris! Prenez les plus belles, les plus charmantes, les plus spirituelles reines de l'étranger, il faut qu'elles soient venues ici, comme en pèlerinage, pour que leur diadème soit complet. Jusque-là, il y manque toujours une dernière façon, un certain poli. Paris, c'est la cité des femmes. Aussi, à peine y sont-elles qu'elles n'en veulent plus sortir, et il leur semble qu'elles y sont nées. Dans nos affaires, dans nos plaisanteries, dans nos vertus, dans nos débauches, dans nos héroïsmes, dans nos lâchetés, c'est toujours le parfum de la femme qui domine. *Odor di femina*. L'homme s'agite, la femme le mène; la Parisienne s'entend, ce qui ne veut pas dire : la femme née à Paris. Dans les régions de la vie débauchée, cette suprématie, cette omnipotence se traduit par l'institution de la polygamie occidentale qui fait de Paris l'antipode de Constantinople, et de certaines beautés les maîtresses d'un harem d'hommes. Dans la vie mieux réglée et plus conforme aux lois de la morale de ce qu'on appelle le monde, la femme n'est pas moins entourée, moins souveraine; seulement, les sens, les écus et les bijoux ne jouent plus le principal et à peu près unique rôle. Le cœur, l'esprit, les idées sont ses sujets et sujettes; ce sont eux qui peuplent le sérail où commande la Parisienne belle et honnête, dont tous, tant que nous sommes, nous nous disputons le mouchoir en tout bien tout honneur.

Partout ailleurs qu'à Paris, une tragédienne qui dé-

bute, c'est... une tragédienne qui débute. On l'applaudit ou on la siffle. Les gazettes du lieu l'exaltent ou l'aplatissent en trois lignes, et tout est dit. A Paris, une tragédienne qui débute, fût-ce sur une scène qui est encore une école, comme la Salle-Lyrique de la rue de la Tour-d'Auvergne, c'est vingt feuilletons qui taillent leur plume ; ce sont les augures qui s'abordent et s'interrogent, sans rire le moins du monde ; c'est un événement fécond en contrastes, en rapprochements, en souvenirs, en séductions, en déductions et en inductions. La débutante fait penser à ceci qui ramène à cela. Autour de la nouvelle recrue de l'art, on évoque un monde d'idées. C'est ainsi que de petites juives auxquelles a manqué jusqu'ici le temps et le reste pour s'acheter un chapeau, deviennent en un jour des célébrités au pied desquelles on répand de l'encre, on brûle de l'encens.

J'entendais parler, depuis quelque temps, d'une demoiselle Agar, élève de Ricourt, qui doit, nous disait-on, ressusciter Rachel,

« Et de *Racine* éteint rallumer le flambeau. »

Nous résolûmes donc d'aller voir Mlle Agar à l'École-Lyrique. C'était mardi dernier. Elle jouait *Médée*.

Deux aristarques en blouse se trouvèrent assis derrière nous.

— « Comment la trouves-tu? demanda la première blouse à la seconde pendant l'entr'acte.

— « Elle a du bon ; mais *elle est casquette*, répondit la blouse consultée. »

Ne pas confondre! Etre casquette signifie le plus souvent, comme l'indique le *Dictionnaire des excentricités du langage français*, avoir bu plus que son compte. C'est une des nombreuses locutions (on en compte plus de trente!) dont fourmille l'argot de la nouvelle Athènes pour désigner l'état accidentel ou habituel d'ivresse. De là ce verbe, on ne peut plus irrégulier, dont on conseille, en manière d'exercice, la conjugaison aux jeunes étrangers :

Je suis casquette,
Tu as ton jeune homme,
Il ou elle a son panache,
Nous sommes complets,
Vous avez votre cocarde,
Ils ou elles sont paf.

Mais, être casquette a un autre sens plus naturel dans lequel l'employait notre jeune et élégant voisin ; être casquette, c'est manquer de distinction, c'est avoir dans les manières, dans les gestes, dans la voix, quelque chose de discord, de rude, d'un peu brutal, comme le sont les gens dont la casquette est la coiffure ordinaire.

C'était bien jugé : Mlle Agar est casquette. Élar-

gissons le cercle : MM. Louis Veuillot, Granier de Cassagnac, P.-J. Proudhon, trois écrivains célèbres, mais très-divers et parfaitement inégaux en mérite, sont casquette, le premier toujours, le second souvent, le troisième quelquefois.

Nous ne dédaignons pas l'esprit casquette. A Dieu ne plaise ! Il a du bon mis en sa place. Ainsi, elle est merveilleuse cette riposte bien connue et déjà maintes fois imprimée du gamin ouvreur de portières auquel une belle fille de marbre, montant dans sa calèche, n'avait pas payé l'impôt du décime : « Au bois ! » dit la dame à son cocher.

— « Au bois de lit, punaise! » s'écrie l'enfant du ruisseau, qui se venge en faisant du Veuillot sans le savoir.

La tragédie, au contraire, se meut noblement dans un milieu de reines et de demi-déesses, où le genre casquette ne saurait être de mise. On me dit que Mlle Agar chanta naguère, rue Saint-Denis, au *Caboulot du Cheval blanc*, et que les cafés-concerts l'ont enrouée. C'est une explication ; ce n'est pas une excuse. De même, ce n'était pas la faute du fameux polémiste Louis Veuillot, si sa plume se ressentit toujours des lieux avinés et tapageurs fréquentés par sa première enfance. On ne pouvait néanmoins s'empêcher de lui faire observer que l'esprit casquette, dont il se montra plein, n'était pas précisément le mieux séant chez un homme qui n'aspirait à rien moins qu'à régenter les prélats de l'Église.

Un homme célèbre, dont nous aimons à rappeler souvent le nom, parce que nous l'avons beaucoup connu et que le public n'a pas été à même de l'apprécier tout entier : Eugène Sue, disait un jour que l'invasion des sans-chaussettes dans le journalisme ferait à la littérature française plus de mal que n'en fit à l'Empire romain l'invasion des barbares.

Oui, la distinction est nécessaire à celui qui prétend diriger ses semblables et influer même sur ses supérieurs par la voie de la presse ; oui, elle est indispensable à celle qui veut interpréter les dieux de la poésie. Or, il y a deux sortes de distinction : l'une, la plus parfaite, la seule absolument vraie, naît avec nous et date du berceau. Ne croyez pas qu'elle soit l'apanage de quelques races privilégiées ! Il naît des reines dans les mansardes et sous le chaume ; des paysannes millionnaires et des grisettes titrées dans les palais dorés. C'est un don que la fée accorde ou refuse à sa fantaisie.

Quelle femme fut jamais plus pétrie de majesté que la petite Félix, devenue plus tard la grande Rachel, la tragédienne par excellence, la Tragédie elle-même ? Cette grâce souveraine et quasi-divine, nul ne la lui avait apprise, et certes, ses aïeux ne la lui avaient pas léguée. Elle l'eut dès le premier jour et elle éclata à ses premiers pas dans le grand art pour lequel la nature l'avaient façonnée. Que sa passion était noble ! Que sa dignité était passionnée ! Il y avait de la déesse

jusque dans les moindres plis de sa tunique! Vous savez qu'elle fut toujours d'une santé fragile; joignez donc à tous ces attraits supérieurs ce je ne sais quoi de sacré qu'il y a dans la maladie, selon la parole du plus célèbre médecin de l'antiquité.

Voilà la distinction de première classe et de première main, la distinction absolue. Il en est une autre qui s'acquiert par reflet, par contagion, par le frottement des personnes distinguées. Les femmes seules sont capables de ces métamorphoses. L'on voit des bergères se déguiser tout à coup en princesses et faire illusion à ceux dont l'examen ne dépasse pas les surfaces.

Il peut donc arriver que la casquette de Mlle Agar se change quelque jour en diadème; mais il faut pour cela renoncer absolument à la société des marchands de contre-marques, et fréquenter des grands seigneurs. Question d'entourage.

Pour en revenir à Rachel, il vient de mourir un gentilhomme apparenté à quelques-unes des bonnes maisons du faubourg Saint-Germain, aux Sainte-Marie, aux d'Étampes, aux Chastellux, qui fut longtemps, sans le savoir, l'un des conseillers de la tragédienne. Je veux parler du comte de la Bédoyère; c'était le mortel de France et de Navarre qui avait réuni dans sa bibliothèque (où trois personnes seulement pénétrèrent de son vivant), la plus complète collection d'ouvrages, de Mémoires et de documents relatifs à la Révolution française.

Le meilleur de ses soirées, le noble amateur de belles-lettres le passait au Théâtre-Français, surtout du temps que ce théâtre possédait encore sa reine tragique. Il l'écoutait, il l'étudiait, il l'admirait, sans jamais se lasser, avec l'attention et le zèle d'un bel esprit délicat. L'actrice remarqua ce connaisseur obstiné, et la fidélité à sa même stalle de cette fine tête aux traits amaigris que couronnaient des cheveux blancs. Elle demanda à qui elle avait affaire. On lui nomma le comte de la Bédoyère. Peu à peu, sans que jamais ils se fussent parlé, elle avait pris l'habitude de se juger elle-même d'après les impressions qu'elle lisait dans cette physionomie d'élite. Les suffrages même les plus bruyants du parterre ne la satisfaisaient pas, si elle avait cru deviner quelque objection muette chez son juge de prédilection. Au contraire, l'avait-on par hasard un peu moins fêtée quelque soir qu'à l'ordinaire, elle s'en consolait aisément : « J'ai été bonne, se disait-elle, puisqu'il avait l'air content de moi. »

Mais, voilà qu'une comète est apparue au ciel ; les uns veulent qu'elle soit venue voir les ambassadeurs siamois ; d'autres prétendent qu'on l'a mandée à grands frais pour détourner l'attention du procès Mirès ; ce qui paraît certain, c'est que son apparition coïncide avec le retour sur le continent de M. le duc de Brunswick, qui avait été faire un tour en Angleterre, et qui, fidèle à son antipathie accoutumée pour l'eau salée, a

traversé le détroit par sa voie ordinaire, c'est-à-dire en ballon. Les chroniques vous ont souvent entretenu des chevaux et des diamants de M. le duc de Brunswick, des régiments de sonnettes dont il avait garni son hôtel et de quelques autres excentricités ; mais, ce que l'on a trop oublié de dire, c'est que le prince est un des causeurs les plus brillants et les plus spirituels de ce temps-ci.

Il a, pour ne pas vieillir, des secrets qui sont fort enviés et maladroitement imités. Les hommes, depuis quelques années, deviennent beaucoup moins francs sur le chapitre de leur âge que par le passé. Vous voyez des messieurs teints, reteints et fardés, qui font à soixante ans les jolis cœurs. Ce ne sont plus des hommes. On dirait de vieilles coquettes travesties.

L'autre jour, devant le *Café Riche*, un de ces messieurs montait en coupé. Deux enfants de Paris regardaient du trottoir cette comédie en pantalon noir. L'un surtout ne pouvait détacher ses yeux de cette collection ambulante de postiches.

— « Allons, viens-tu, Paul, lui disait l'autre ; quand tu resteras-là cloué !...

— « Dame, c'est que je regarde...

— « Ne te fais donc pas de bile : tu vois bien que c'est une actrice. »

Voilà où nous en sommes ! Voilà de ces traits dont nos blouses ne sont pas avares. Après cela, quand vous viendriez me soutenir que la comète est un conte

en l'air, un bruit que font courir les industriels qui ont des télescopes à vendre ou à louer, je ne dirais pas non, je ne crierais pas au paradoxe. Il faut, avec un pareil peuple, ne croire à rien, et cependant on peut croire à tout, surtout de la part de la réclame.

Ce peuple ! je ne me lasserai pas de l'admirer. C'est encore lui, la première fois qu'on joua le dimanche, au Vaudeville, certaine *Esther Ramel* dont vous savez l'histoire, qui la résumait par un vrai trait de génie : « Fille de drôlesse ! montez au ciel ! » s'écria une voix du parterre, lorsqu'on lui montra cette exaltation d'une courtisane, née d'une courtisane.

L'esprit court les rues, il s'agit seulement de savoir trouver sa piste. C'est un triste spectacle quand on rencontre esprit et poésie abrutis par l'ivresse. C'est, au contraire, un plaisir fort avouable que celui que l'on prend à voir l'ivresse idéalisée par la poésie. Vienne, par exemple, une Armande Morel, avec sa casquette crânement penchée sur l'oreille, à crier dans quelque quadrille : « En avant, la rigolade ! » l'accent sauve le cri ; une certaine magie personnelle, qui n'est autre chose que ce que l'on appelle le style dans les arts, ennoblit la vulgarité de ce mot d'ordre. Tout est sauf.

Plus nous allons, plus la réalité se fait sa place large dans le monde littéraire et dramatique. Les drames n'habitent plus l'Espagne ou l'Italie, et le temps des pourpoints à crevés est passé. La scène est

à Paris ; l'habit moderne est de rigueur. Un des plus nouveaux comme un des plus hardis affronteurs des réalités contemporaines, c'est certainement M. Ernest Feydeau, l'auteur de *Fanny*. Élève de Delacroix pour l'éclat des couleurs, il est à la fois poëte par sa palette et photographe par l'exactitude minutieuse avec laquelle il reproduit les objets et les personnes.

Il vient de publier un nouveau roman : *Sylvie*, dont il nous représente ainsi l'héroïne : « Elle avait un noble front, admirablement modelé, un peu renflé en avant, vers les tempes ; un nez grec, très-pur de galbe, relié à de fins sourcils arrondis comme des arcs ; une bouche vermeille dont les lèvres charnues, exactement unies, se plissaient en remontant aux commissures ; de grands yeux *verts* un peu bridés par un étrange sourire ; des paupières très-longues qui jetaient de fines touches d'ombre sur les pommettes de ses joues ; un menton petit, rond et poli comme une bille ; et, sur tout le visage, je ne sais quel air souverain de quiétude et de mystère, une expression de dédain et de force, un mélange sans nom de ruse et de bonté.

« Ses cheveux châtains, légèrement crêpelés, descendaient comme un réseau transparent sur les côtés de ses joues pleines ; son teint mat avait la douceur de la rose. C'était un teint basané, suavement mélangé de rose. »

« Mais c'est Sylvia ! » me suis-je écrié aussitôt après avoir vu ce portrait de Sylvie.

Mlle Sylvia est une cantatrice fraîchement débarquée à Paris, et toute couverte de lauriers cueillis à la Havane. Sauf la couleur des yeux qui sont noirs au lieu de verts, c'est Sylvia qui vous est peinte, comme dans un tableau de Cabanel ou de Flandrin, en la page que j'ai reproduite. Il faut croire que M. Feydeau eut la fortune de voir un des premiers cette beauté. Un homme vulgaire s'en serait épris naïvement. Mais lui, l'artiste en récits, n'ambitionna pas d'autre succès que de rendre le public amoureux du livre où il allait la transporter toute palpitante de réalité.

Effectivement, on s'arrache l'ouvrage, comme on se disputerait la femme, si elle figurait elle-même à l'étalage du libraire.

J'engage Nadar à faire au plus tôt le portrait de cette Sylvia. Ce sera un succès-monstre ; tout le monde voudra comparer l'épreuve sortie de ses ateliers à l'image déjà tracée par le romancier.

Autre roman, encore un portrait d'après nature. Je lis à la page 192 de *Un Amour vrai*, par Mme Louise Vallory :

« ..... Elle n'a plus vingt ans, cette femme, mais elle est encore belle et désirable ; comme la rose épanouie, elle a encore au cœur quelques pétales repliés dont on rêve. Elle vit, elle se sent vivre ; elle pense par elle-même et non par les autres ; elle est arrivée à l'heure suprême de l'irradiation de toutes ses facultés ; elle aime, et elle sait aimer ; elle a des rayons d'août

dans les yeux, des parfums de tubéreuse dans le cœur, des ondoiements de blé mûr dans tout elle..... »

Sur mon âme, je ne connais pas Mme Louise Vallory, l'auteur de ces lignes. J'ignore si c'est un nom réel ou de carton que cette signature. Je sais seulement qu'on l'a déjà vu figurer au bas d'un récit de passion: *Madame Hilaire*, honoré de trois éditions successives. Eh bien! je parierais un bœuf contre un œuf, le Théâtre-Français contre l'Odéon, la chevelure d'Arsène Houssaye et sa barbe contre la calvitie et la moustache de Jules Sandeau, les recettes des *Effrontés* contre celles d'*Esther Ramel*, qu'en traçant avec soin, avec amour, le passage que j'ai cité, Mme Vallory se regardait dans la glace.

C'est une manie générale, un besoin chez les muses, de glisser leur portrait, tel qu'elles le rêvent, entre deux pages du volume. Histoire de faire un petit cadeau au lecteur sensible.

Elle n'a plus vingt ans non plus, celle qui fut Céleste, celle qui fut Mogador, celle qui fut la comtesse de Chabrillan, celle qui essaya d'être un écrivain et qui parle maintenant, sur le ton le mieux fait pour exciter la compassion, de sa rentrée au théâtre, sous le nom de Mme Lionel.

Il ou elle a vingt ans, en revanche, cet hermaphrodite, cet être ambigu comme le chevalier d'Eon, — dont M. Louis Jourdan vient de nous raconter l'histoire avec force détails nouveaux, — cet amiral Émilio qui

quitta naguère la robe de femme pour celle d'enfant de chœur; la robe d'enfant de chœur pour la veste de mousse; la veste de mousse pour l'uniforme d'aspirant de marine; qui d'aspirant passe capitaine, de capitaine, amiral, et qui, finalement, revenu ou revenue de ses croisières, reprend les habits de femme pour jouer les amoureuses au théâtre du Palais-Royal.

C'est ce que l'on sait de plus nouveau, avec les affiches jaunes qui déteignent sur le sourire de M. Delamarre de *la Patrie*, et où l'on voit annoncée sur tous les murs l'intronisation au *Pays* des *premiers-Paris* de M. Limayrac et des *dernières nouvelles* de M. Tranchant.

On conte que ledit M. Tranchant, qui est un garçon d'esprit et versé dans le théâtre, ainsi que je le disais l'autre jour, prépare en ce moment pour le Vaudeville une comédie en cinq actes : *les Hommes de paille.*

Je ne veux rien dire de désobligeant pour personne; la presse gouvernementale a ses coryphées qui ne manquent pas de relief; toutefois, il est incontestable que l'on compte plus de ducs, plus de grands-croix de la Légion d'honneur, plus d'académiciens, plus d'anciens ministres, plus d'hommes d'État éprouvés parmi ceux qui attaquent *l'ordre de choses* avec la plume, que dans le camp de ses défenseurs. Évidemment, les armes ne sont pas de même longueur des deux côtés, les combattants ne sont pas de taille égale. On dirait que le gouvernement se préoccupe peu d'enrégimenter

à son service les grenadiers de l'intelligence et se trouve assez défendu par de jeunes recrues qui ont à peine la hauteur exigée par les conseils de révision.

A la place de tel et tel obscur écrivain officieux, il me semble que je m'écrierais chaque matin : « Il faut que la cause qui m'est confiée soit bien bonne et bien victorieuse par elle-même, pour qu'on l'ait confiée à moi. J'ai pour toute arme une fronde, et encore je la manie médiocrement ; en face de nous se dresse Goliath, bardé de fer et premier prix d'escrime. Eh bien ! sa supériorité effraye si peu que l'on m'envoie contre lui, moi faible et chétif, moi dont le mandat fait la seule force, tant il est vrai que les puissants dont je suis le mandataire ont leurs raisons pour ne pas se troubler des talents, des prouesses et des évolutions de leurs ennemis ! Qui suis-je ? Un mannequin pareil à ceux que l'on met sur les cerisiers pour écarter les enfants et les moineaux ; d'où je conclus que mon gouvernement ne considère pas comme bien sérieuses les attaques auxquelles il me charge de répondre. »

Un pareil argument aurait sa valeur. On s'étonne de ne pas le voir employé. Il ne coûterait cependant rien à la modestie de ceux qui en useraient, au contraire !

Une petite actrice était, l'autre jour, présentée par un journaliste au directeur du plus grand de nos théâtres de drame. Elle quitte les Variétés, pourquoi cela ? Parce que, quand elle jouait, la salle était trop étroite pour contenir l'affluence de ses vrais amis.

Comme l'amitié a fait des progrès depuis le temps où Socrate faisait bâtir !

La même petite actrice déclara au directeur que sa figure lui permettait de se montrer coulante sur le chapitre des appointements, mais qu'elle était intraitable sur la question des vedettes.

— « Il faut bien, quand je joue, dit-elle, que mon nom saute aux yeux de mes amis ! »

L'amitié joue décidément un grand rôle dans cette carrière artistique.

Je finis par une nouvelle qui est tout à fait dans le goût du temps : il paraît que les demoiselles qui ont cent mille livres de rente tant que durent leurs charmes et qui finissaient autrefois sur la paille, non contentes des progrès que l'esprit de prévoyance individuelle a faits dans leur catégorie, ont résolu de fonder une société au capital de..... qui, moyennant un léger versement annuel, assurera contre la misère la vieillesse des invalides de la galanterie. Les statuts de cette association sont arrêtés. On me nomme même la présidente du conseil d'administration. Quant à l'affaire elle-même, on pourrait l'appeler la *caisse des dégommées*.

La fable de la cigale et de la fourmi a cessé d'être une vérité. La fourmi prêterait à gros intérêts et sur de bons gages. La cigale, instruite à la prudence, n'aura plus besoin désormais, quand la bise sera venue, d'aller crier famine chez la voisine.

XII

Sommaire : Un couple de danseurs *in angustie.* — M. Mérante et Mlle Zina Richard, de l'Opéra. — A la recherche d'une demoiselle d'honneur. — Danseuses et épouses *di cartello.* — Mme Ferraris. — Mme Petipa. — Mlle Emma Livry. — Une fête chez le restaurateur Ravel. — Où l'on s'étonne de voir les danseurs danser pour leur plaisir, quand les cordonniers ne font pas de brodequins et les chroniqueurs pas de feuilleton les jours où ils s'amusent. — Un roman à la Cour. — Honneur aux pompiers ! — Les chevaliers de l'incendie. — L'ambassade siamoise et M. Arnault de l'Hippodrome. — Les comédiens ordinaires de l'ambassade. — Ils font recette. — Nadar et les Siamois. — Pas en ballon ! — Pas de profil ! — *Le Quartier-Latin*, brochure rose par un anonyme. — Le cercle Molière, selon la brochure rose. — Henri Delaage ou une originale et sympathique figure. — Mort de son père. — Les manières s'en vont. — *Boutades en vers, par E. Arnal.* — S'il n'y manquait que la poésie ! mais l'urbanité brille par son absence. — Mlle Alice Ozy compromise. — M. Ancelot vengé. — « Le vieux Janin. » — L'âge du comédien et l'âge de l'écrivain. — Comme quoi J. J.... a l'âge de sa plume merveilleuse. — Dans les coulisses du Palais-Royal. — Arnal et Hyacinthe sont parents. — Le molosse d'Hya-

cinthe et le roquet de feu Amant. — Médaillé de Sainte Hélène et sous-officier de la garde nationale. — Le testament d'Arnal. — Le testament de Mlle Alice Ozy.

Paris, 26 juillet 1861.

M. Mérante, de l'Opéra, vient d'épouser Mlle Zina Richard, de l'Opéra. Si jamais couple fut assez ingambe pour sauter à pieds joints par dessus les difficultés de la vie, c'est bien celui-ci. On les a vus pourtant fort embarrassés tous deux la veille de leur mariage.

Mlle Zina, qui est une excellente camarade, tenait absolument à ce qu'une demoiselle d'honneur choisie dans le ballet, jouât le principal rôle à ses côtés dans l'acte solennel de l'hyménée, et l'on se mit à chercher cette demoiselle d'honneur au foyer de la danse.

Ce n'est pas que l'honneur et la vertu soient rares à l'Opéra, même dans la section des pirouettes. Le ballet s'honore de pouvoir présenter aux amis et aux ennemis, des artistes de premier ordre qui sont en même temps des épouses *di cartello*. — C'est ainsi, pour citer deux noms qui nous viennent sous la plume, mais sans prétendre le moins du monde borner à ces deux noms le règne de la vertu, — que Mme Ferraris et Mme Petipa pourraient concourir, comme ménagères accomplies, avec n'importe quelles bourgeoises pur sang. La première a épousé un Italien, joli cavalier et

poëte. La seconde est la femme du maître de ballets bien connu auquel on doit *le Marché des Innocents*. Toutes deux seraient dans les meilleures conditions pour tenir l'emploi de dames d'honneur. Mais c'était parmi les demoiselles que l'on cherchait.

Mlle Emma Livry, l'élève et l'amie de Mlle Taglioni, l'héritière de ses grâces chastes, la sylphide et le papillon, eût été fort bien placée assurément dans cet emploi virginal ; mais, je ne sais quels commérages de coulisse ayant mis du froid entre elle et la Zina, on n'osa pas d'abord lui offrir le rôle qu'à tous égards elle devait si bien remplir.

On cherche encore, on cherche toujours. On passe ces demoiselles en revue comme quand il s'agit de couronner une rosière à Nanterre. Honny soit qui mal y pense ! Ce n'était pas assurément l'absence d'honneur qui rendait un choix difficile parmi ces demoiselles ; mais, l'une avait mal au pied ; l'autre, mal aux dents ; une troisième dînait chez sa mère ; une quatrième attendait un oncle de province. Bref, il fallut en revenir à Mlle Emma Livry.

On mit des gants, on prit des précautions, on alla en ambassade près de la sylphide. Finalement, toute rancune fut abjurée sur l'autel de la camaraderie, et c'est Mlle Emma Livry qui s'est chargée, à la satisfaction générale, des fonctions de demoiselle d'honneur aux noces de M. et de Mme Mérante.

Ce couple bondissant avait bien fait les choses. Dî-

ner-monstre, suivi d'un bal, chez le restaurateur Ravel, dont les fourneaux sont domiciliés à l'entrée de l'avenue de l'Impératrice. Outre les camarades, quelques invités de distinction assistaient au banquet, entre autres le comte Gabrielli et M. Paul Foucher, qui rédigent ensemble le prochain ballet de l'Opéra. La haute administration du théâtre, à savoir MM. Alph. Royer, Martin, Désarbres et *tutti quanti*, avait été naturellement invitée. Mais M. Royer, dont la distraction est le péché favori, était engagé le même jour chez une Excellence, et l'avait oublié lorsqu'il répondit oui à l'invitation de ses pensionnaires. Au dernier moment, il lui fallut se rendre chez l'Excellence.

On a dansé jusqu'à cinq heures du matin, ce que j'ai peine à comprendre de la part de danseurs de profession. Quand les cordonniers se marient, ils n'improvisent pas de brodequins au dessert. Qu'un chroniqueur prenne femme, est-ce que vous pensez que, pour couronner les joies du festin nuptial, il se fera apporter, après le café, *tout ce qu'il faut pour écrire?* Je vous jure qu'en nos fêtes nous laissons de côté la plume, *instrument de dommage*. Que les dames d'honneur de notre belle Impératrice, en leurs loisirs champêtres de Fontainebleau, s'amusent à écrire un roman sous la direction littéraire de M. Mérimée, ceci se conçoit; que les calicots endimanchés aiment à jouer, une fois par semaine, au sportman sur des chevaux de louage, je le comprends encore; que les danseurs

chantent et que les chanteurs dansent pour leur plaisir, voilà ce qui me paraît rationnel ; mais je n'aurais jamais cru que le bal pût être un plaisir pour les dieux et les déesses de la chorégraphie.

Je ne sais si les pompiers font de la gymnastique à leurs heures de récréation ; mais, à coup sûr, ils n'ont pas économisé leur peine et leur adresse, l'autre nuit, à l'incendie des magasins de l'Opéra. MM. les voleurs ne se sont pas non plus assez épargnés, et la nuit a dû leur rapporter de fort aimables dividendes. Avec de l'intelligence et une faible dose de scrupules, c'est ainsi que l'on tire son épingle du jeu. Joli rôle que celui des chevaliers de l'incendie, allant en chaque maison voisine de la flamme sonner l'alarme, annoncer la mort, crier : sauve qui peut ! et récoltant ensuite à pleines mains dans le trouble et l'émoi qu'ils ont semés !

Ce que l'on ne saurait trop admirer, c'est l'instinct qui, en un moment, attire ces oiseaux de proie sur le théâtre qu'ils vont ravager de leurs exploits. Comment savent-ils que telle nuit, à telle heure, le feu prendra à tel endroit? Ils ont cependant été exacts comme si un rendez-vous avait été pris. Oh ! si les honnêtes gens pouvaient avoir autant d'adresse, de zèle et d'unanimité pour le bien que les coquins pour le mal, le monde vaudrait cent pour cent de plus, et les ambassadeurs siamois pourraient écrire à leurs souverains de fort belles choses sur le spectacle que leur donnent nos vertus.

En attendant, M. Arnault, directeur de l'Hippodrome, confisque sans façon Leurs Excellences à son profit. Il se plaît à déclarer, dans ses réclames et sur ses affiches, que les Siamois ont adopté l'Hippodrome pour leur théâtre favori. Ceci donne, comme de raison, à M. Arnault, une haute idée des lumières et de la littérature du pays de Siam. Si ses envoyés cultivent l'Hippodrome, c'est qu'ils sont de l'avis de M. de Buffon : « Le cheval est la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite. » De là à proclamer les chevaux de l'Hippodrome comédiens ordinaires de l'ambassade siamoise, il n'y a plus qu'un pas.

Le Monstre et le Magicien, de l'Ambigu, a eu l'honneur aussi de posséder un soir MM. de Siam, et, comme de raison, il les a mis sur son affiche. Autant en a fait le petit théâtre du Châlet des Iles, le jour où la même fortune enviée lui est échue. Je dis : enviée, car MM. les ambassadeurs font recette. Où ils vont, la foule se porte. Sont-ils informés de l'usage que MM. les directeurs font de leur nom? — Je l'ignore. S'ils le savent, je ne serais pas surpris qu'ils en fussent flattés. En tout cas, ils se prêtent avec une bonhomie qui semble être le fond de leur caractère aux regards de la foule.

Et eux aussi, ils ont payé leur tribut à Nadar! Nadar les a photographiés. On ne dit pas si, en les photographiant, il les a tutoyés, selon son habitude de fraterniser rapidement avec qui lui convient. Toujours

est-il que ce prince du collodion me fait l'effet d'être plus avant qu'aucun autre Français dans les grâces de l'ambassade. Il leur parle comme s'il avait deviné le siamois. L'autre jour, à l'Hippodrome (théâtre favori de l'ambassade de Siam, M. Arnault désire qu'on ne l'oublie pas), Nadar ne fit-il pas mine d'embarquer, dans la nacelle qui allait s'envoler sous l'aérostat de M. Godard, le fils du second ambassadeur !

J'ajoute que cette plaisanterie ne parut absolument plaire ni à l'enfant, ni à aucun des siens. Ils aiment mieux la terre ferme. Naviguer à travers le vide c'est très-beau, pensent-ils prudemment, mais il faut laisser ces prouesses-là aux autres. Eux ne se soucient ni de s'aventurer en ballon, ni d'être représentés de profil dans le tableau commémoratif de leur réception à Fontainebleau, qu'un de nos meilleurs peintres est chargé d'exécuter.

On leur en a soumis l'esquisse. Ils ont loué la ressemblance des têtes qui se présentent de face. Celles qui sont vues de trois quarts leur ont paru sujettes à caution ; mais ils ont protesté absolument contre les profils. Le peintre leur doit deux yeux, deux sourcils, une bouche entière et deux joues à chacun. C'est un flibustier, si le compte n'y est pas. Chacun des modèles lésés réclame son reste.

Faites-leur donc comprendre que l'art a le droit et même le devoir de traiter les gens avec cette inégalité qui les révolte ! Comment leur démontrer ces vérités,

d'autant plus malaisées à enseigner qu'elles sont plus enfantines ? Un journal prétend que pour apaiser ceux que le peintre a traités en profil, il fut nécessaire de promettre de leur délivrer un certificat, rédigé en siamois et en français, où il sera clairement expliqué que s'ils furent représentés avec un seul œil, ils n'en avaient pas moins deux, au vu et au su de tous. J'ignore si l'histoire de cette transaction est fort authentique ; mais elle est au moins bien imaginée.

V'là c'qui vient de paraître! c'est un petit livre broché en rose et intitulé *le Quartier-Latin.* Toujours le Quartier-Latin ! La mine est inépuisable, en effet. C'est un sujet qui se renouvelle sans cesse comme la jeunesse qui habite ce pays classique des dernières études et des premières amours. Les générations s'y suivent et se ressemblent par ces deux si beaux côtés : la jeunesse et l'amour ! Les modes changent au Quartier–Latin comme ailleurs, c'est pourquoi, sans cesse décrit, il est toujours à repeindre ; mais le cœur et l'esprit s'y sont logés *ad vitam æternam.* J'aime le Quartier-Latin, et je suis volontiers les pionniers qui nous en frayent les chemins.

Celui qui nous y guidera aujourd'hui ne dit pas son nom, sans doute pour garder mieux sa liberté de nous révéler bien d'autres particularités qu'il a jugées plus intéressantes. Nourri dans le sérail, il en connaît évidemment mieux que personne les détours. Pourquoi ne lui emprunterais-je pas une monographie du cercle

des Écoles, plus familièrement : le cercle Molière, que nous avons déjà eu l'occasion de nommer dans nos peintures de la vie parisienne ?

« Le cercle Molière n'a pas un an d'existence, et c'est déjà, nous dit l'auteur du *Quartier-Latin*, un des cercles les mieux constitués de Paris. Le nombre des membres est limité à cent, et les difficultés mêmes de l'admission font que les places vacantes sont excessivement recherchées.

« Ces messieurs sont très-fiers et très-jaloux de la gloire et de la réputation de leur cercle, et ils ont bien raison.

« Depuis que *l'Indépendance belge* (saluons !), parlant par la plume de cet excellent Manè (saluons derechef !), les a appelés « *la fleur des pois des étudiants lettrés et bons vivants*, » ils ont la bonne fortune d'avoir des envieux et des ennemis. Leurs camarades du *café Procope* les accusent de poser trop et de *faire leur tête*... Il y a évidemment quelque exagération dans ces griefs. Cependant, il est constant que ces messieurs sont toujours, en public, d'une tenue plus qu'irréprochable, et qu'on les prendrait plutôt pour des auditeurs au Conseil d'État ou à la Cour des Comptes que pour des étudiants qui mènent la vie à grandes guides...

« Le rêve des femmes latines, c'est d'être admises au cercle Molière. Toute femme qui y est amenée est sous la responsabilité de l'étudiant qui la présente.

Celles dont la tenue ou le langage n'est pas convenable sont exclues pour un ou pour plusieurs mois. Ces jeunes gens sont, sur ce point, d'une sévérité impitoyable.

« J'en sais une qui compte les jours de son *exil*, et qui disait, l'autre soir, à Bullier : « A la fin du mois *j'aurai fini mon temps.* »

Ce *fini mon temps* me paraît sublime ! Ainsi, voilà une fille qui ne récrimine pas, qui ne décline pas la compétence de ses juges ; elle se borne à compter les jours et à dire très-naturellement : « Dans tant de jours, j'aurai subi ma peine ; alors, j'aurai le droit d'aller au cercle, si quelqu'un veut m'y conduire. »

« Du reste, ce n'est pas seulement au Quartier-Latin que le *cercle Molière* est en faveur ; ces messieurs reçoivent tous les lundis. Henri Mürger et Henri Delaage s'y sont rencontrés plus d'une fois cet hiver. Tout le Quartier-Latin a suivi le convoi du premier, et le second est encore fréquemment l'hôte aimé des membres du *Cercle* et des autres cafés du Latium. »

Ce petit livre sur le Quartier-Latin, dont je viens de copier une page, est dédié à Henri Delaage, « parce qu'il porte bonheur, » dit l'auteur en sa dédicace. Ce pauvre Delaage n'a pas pu s'affranchir pourtant d'une des plus grandes douleurs humaines : il vient de perdre son père.

Henri Delaage, même en laissant de côté la série d'écrits par lesquels il se fit connaître d'abord et qui

ne ressemblent à aucun autre, a sa place marquée dans l'histoire des lettres au dix-neuvième siècle. Personne n'est entré plus avant que lui dans la familiarité de tous les hommes célèbres de son temps. Il date du salon fameux de M. Victor Hugo à la place Royale. Il a été l'ami des deux Dumas, d'Eugène Sue, de Balzac et du Père Lacordaire. Qui ne connaît-il pas de près parmi ceux que tout le monde connaît de loin? Son dévouement au vicomte Arthur de la Guéronnière est cité en exemple. Il se pare des amitiés éclatantes qu'il éprouve et qu'il inspire, comme le faisait Mme de Girardin elle-même, au temps où l'on vit fleurir son illustre entourage.

Plus ou moins tout le monde, dans notre monde, a donc serré, serre ou serrera la main à Henri Delaage. Mais la vie littéraire est ainsi faite que l'on s'y occupe peu des tenants et aboutissants de ses camarades. Nous formons une république essentiellement démocratique. Qui diable s'était jamais soucié de savoir parmi nous qu'Henri Delaage, ce philosophe dédaigneux des commodités de la vie, cet être insensible aux recherches et aux douceurs, qui coucherait indifféremment sous l'or ou le chaume, et que les questions de costume n'ont jamais préoccupé au delà du strict nécessaire, appartient, par sa naissance, par son éducation et par la fortune paternelle, à la catégorie des privilégiés qu'on est convenu d'appeler des fils de famille?

M. Delaage père n'avait pas seulement occupé dans l'administration des douanes de hautes fonctions qui viennent de réunir autour de son cercueil, tenant les cordons du poêle, le maire et le sous-préfet de la ville du Havre, le directeur des douanes, le président du tribunal de commerce ; M. Delaage père était, en outre et avant tout, un parfait gentilhomme par la naissance et par les manières, et le plus exquis modèle d'une urbanité qui va chaque jour se perdant.

Cousin de la marquise de Bassompierre, beau-frère de M. de Lezai-Marnezia, l'oncle de la grande-duchesse de Bade, M. Delaage tenait par ses alliances et ses parentés à plus d'une grande famille. Son extrême courtoisie, son empressement et son culte pour les femmes, l'art avec lequel il savait leur adresser des vérités aimables, le rattachaient aux meilleures sociétés du siècle passé. Il avait un tact infini pour deviner la louange la plus agréable à la personne qui l'entretenait, et l'exprimait dans cette langue délicate dont si peu de gens ont conservé la précieuse tradition. On le quittait content de lui et de soi-même. C'est qu'il datait par ses allures et par ses idées, plus encore que par son âge, d'une époque où l'on n'avait pas encore inventé cette définition américaine de la politesse : « une des plus sottes manières de perdre le temps, » et où il était d'usage de conquérir les femmes, non de les acquérir. Ce type rare, cet homme vertueux et distingué, laissera de longs regrets, et l'on

peut dire que, non-seulement il passa sa vie en faisant le bien, mais aussi en parlant bien à tout le monde et de tout le monde.

Les manières s'en vont, cela est certain. Or, elles étaient le plus véritable charme de la vieillesse. L'esprit lui-même, sans les manières, est un diamant auquel manquent la taille et la monture. Les jeunes gens, à la rigueur, peuvent plaire par leur jeunesse, qui fait passer par dessus bien des défauts. Mais sont-ils vieux, sont-elles vieilles, c'est alors qu'on regrettera surtout cette culture et cette politesse qui étaient la parure et la coquetterie des cheveux blancs. On me répondra qu'il n'y a plus de cheveux blancs. Laissez donc! c'est un bruit que les marchands de teinture s'amusent à faire courir.

J'ai profité d'un jour d'orage qui empêchait d'aller chercher l'anecdote au dehors pour jeter les yeux sur un volume : *Boutades en vers, par E. Arnal.* Ce poëte, c'est le comédien exquis de *Riche d'amour*, du *Mari de la dame de chœur* et de tout le merveilleux répertoire de Duvert et Lauzanne, l'âge d'or du vaudeville! C'est le comique fin, achevé, soigneux, original en même temps, et donnant le coup d'ongle à toutes ses créations, qui brilla successivement aux Variétés, au Vaudeville, au Gymnase, puis encore aux Variétés, et qui s'éteint en ce moment au Palais-Royal.

Certes, je n'allais pas chercher de la poésie dans

son recueil de boutades en vers, mais j'aurais voulu y trouver de l'urbanité.

Saupoudrez de politesse ces médiocrités qui parurent naguère une à une, et que M. Arnal réunit aujourd'hui en corps, on s'en fût aisément déclaré satisfait : l'acteur eût sauvé le rimailleur. Le malheur, c'est que son recueil manque absolument de civilité. L'esprit de M. Arnal a les manières d'un de ces bourgeois de la rue Copeau, dont l'artiste a excellé à reproduire la physionomie sur la scène. Il y a une ou deux pièces de galanterie, dédiées à Mlle Alice Ozy, pour ses péchés, qui font frémir de vulgarité sénile et de gaudriole impuissante. Cela sent tristement le lait de poule et le bonnet de nuit dont parle Béranger dans sa chanson du vieux célibataire.

Ce que je ne pardonnerai pas volontiers non plus à M. Arnal, c'est son acharnement à bombarder d'épigrammes la tombe du pauvre Ancelot. Qu'il les ait imprimées naguère, quand Ancelot, auteur et directeur, prêtait deux fois le flanc à la raillerie, c'était de bonne guerre; mais il fallait bien se garder de lancer encore aujourd'hui contre un cadavre ces traits qui ne se rachètent ni par la façon, ni par la ciselure. Ancelot fut un digne homme, d'un commerce agréable; il lisait si bien, que ses pièces, dans sa bouche, paraissaient des chefs-d'œuvre. S'il fit des tragédies qui, après tout, ne sont pas si méprisables; s'il avait la manie de manger trop de glaces dans les soirées, au

point de ne jamais laisser passer un plateau sans y mettre la main, ce sont là taches vénielles qui prouvent seulement que l'homme ne saurait être parfait.

Mais voyez comme avec irrévérence parle des dieux... cet Arnal! Notre maître à tous et le premier de ses juges, le critique immortel du *Journal des Débats*, M. Jules Janin enfin, n'ose-t-il pas l'appeler « *le vieux Janin!* » Cette inconvenance se prélasse, en toutes lettres, à l'entrée du volume. M. Arnal ignore donc que si les femmes n'ont jamais que l'âge qu'elles paraissent avoir, à plus forte raison l'écrivain a l'âge de son style. Or, la plume de Jules Janin a vingt-cinq ans. Si lui-même est podagre, comme il s'est plu à en instruire, en plusieurs occasions, son lecteur, sa plume le venge et le console, chaque jour plus alerte, plus ingambe, plus pimpante et plus fringante. Elle est printanière avant tout, et fraîche! On dirait qu'elle sort chaque matin d'un bain de rosée. A ce style charmant et tout plein des prodigalités de la jeunesse, jamais on n'a pu, jamais on ne pourra découvrir une ride, une lassitude, et jamais pour lui ne viendra l'heure de la stérilité.

D'ailleurs, comment M. Arnal, qui sait tout, qui a tant lu, qui écrase ses versicules de notes où défile toute sa bibliothèque, ignore-t-il que l'âge du comédien appartient au critique, mais non pas l'âge du critique au comédien? Celui-ci montre sa personne, celui-là seulement ses écrits, et peu importe qu'il soit

enfant ou vieillard, blanc ou imberbe, si sa prose a l'âge qu'elle doit avoir.

Mais c'est trop nous occuper de M. Arnal poëte; retournons à Arnal l'acteur : nous y trouverons mieux notre compte.

On a fait assez récemment, dans les coulisses du Palais-Royal, la découverte qu'Arnal était l'oncle d'Hyacinthe.

Tout le monde ignorait cette parenté, excepté eux, qui n'en faisaient pas parade, comme l'on voit. Enfin, un beau jour, aux répétitions de *la Sensitive*, Arnal se prit à dire, avec ce sans-façon que les coulisses autorisent : « Est-il bête, mon neveu!

— « Qui ça, ton neveu? fit le régisseur.

— « Eh bien, lui, parbleu, Hyacinthe! »

Tout le monde crut d'abord à une plaisanterie; mais Hyacinthe reprit, avec ce nez sans réplique dont vous avez à tout le moins entendu parler : « Sans doute, puisqu'il est mon oncle. »

Ainsi se fit la reconnaissance, sans plus de cris ni de larmes.

Ces deux comiques célèbres, ou plutôt ce comique et ce farceur, Arnal et Hyacinthe, sont, chacun dans son genre, de drôles de pistolets dans la vie privée.

Le second, — la crême des hommes, — vit solitaire et vertueux en compagnie d'un molosse. Il fallut une fois un chien, dans je ne sais plus quelle pièce. Hyacinthe, triomphant, arrive avec son dogue, qui

répéta dans l'ouvrage un certain nombre de fois. Mais Arnal, que le voisinage d'un mâtin de cette taille inquiétait visiblement, finit par faire des remarques désobligeantes à son camarade sur la conformation du quadrupède. Celui-ci, blessé dans son endroit le plus sensible, retira le chien. L'excellent Amant, — qui depuis est mort, mais ce n'est pas de cela, — prêta un modeste roquet qui put apprendre le rôle sans porter ombrage à Arnal.

Ce dernier passe pour un caractère légèrement atrabilaire et pour un cœur médiocrement disposé au sacrifice. « C'est pourquoi je m'étonne, nous disait un de ses camarades, qu'il ait pu sacrifier même à la muse. » Il est riche, aujourd'hui, et son existence, correctement entendue, est celle d'un homme de goût. Il avait une jolie maison de campagne, à Auteuil ; je ne sais s'il en est encore propriétaire. Il a vendu, il y a tantôt un an, le chalet qui lui appartenait au cœur de la Suisse. Il paraît assez revenu des vanités humaines et on ne lui connaît guère d'autre faiblesse que sa médaille de Sainte-Hélène. Il la porte jour et nuit. Il tint à honneur de figurer parmi les médaillés de Sainte-Hélène à l'enterrement du roi Jérôme, et lui, d'ordinaire si économe de sa peine, fit, en cette circonstance mémorable, trois ou quatre heures de marche ou de station au soleil, tête nue, par une chaleur d'orage.

Au temps où il conservait quelques illusions sur les

grandeurs de ce monde, on l'a connu sergent dans la garde nationale. On prétend même qu'en 1848 il postula l'épaulette de sous-lieutenant, aux réunions préparatoires où se manipulaient les élections. Son échec d'alors, une expérience de plus en plus consommée des hommes et des choses, ont dû le guérir de ces velléités ambitieuses.

Il n'a pas d'héritiers. A qui laissera-t-il son opulence? De temps en temps, il promet aux gens de les mettre sur son testament. C'est encore la manière la moins coûteuse de faire des heureux. Le testament d'Arnal est célèbre dans les coulisses ; c'est un instrument dont il joue avec habileté ; c'est un levier avec lequel il soulève, quand il lui plaît, la reconnaissance. Annonçant fréquemment, dans ses accès d'humeur misanthropique et grondeuse, qu'il est tout disposé à *se détruire* si la nature ne se dépêche pas de le faire retourner en poussière, il rend plus brûlante encore, par de pareils propos, la question de son héritage.

Un autre testament, qui n'est pas moins fameux dans ce monde-là que celui d'Arnal et de César Girodot, c'est le testament de Mlle Alice Ozy, actrice qui fut fort à la mode. Il lui reste de l'esprit et des écus. Je ne parle pas des attraits, qui sont ici la question secondaire. Avec son testament, elle excelle à tenir les gens en respect ; c'est à la fois une arme offensive et défensive entre ses mains. Ce testament est fait à l'image de la céleste justice : les bons y seront ré-

compensés, les méchants punis ; il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Cette plaisanterie était déjà usée quand la testatrice appartenait encore au théâtre des Variétés, et un jour qu'un auteur lui avait distribué un rôle dont elle était mal satisfaite, on l'entendit le menacer, entre les dents, de son testament : « Quand on l'ouvrira, il y aura des surprises ; et tant pis pour ceux qui n'auront pas été gentils avec moi. »

XIII

Sommaire : Toute la journée du 15 août en un paragraphe. — Le père, la mère et l'enfant sur le trottoir. — A quoi sert l'absence de sociétés de tempérance. — *Les Chauffeurs arabes* ou *la Ferme incendiée*, grande pantomime militaire en trois tableaux, par M. Sabra père, représentée sur le théâtre de la place du Trône. — La légion des fils. — Absolument comme pour les Dionysiaques, à Athènes. — Style Sabra. — Émigrations et immigrations. — La vérité, l'empereur de la Chine et un missionnaire. — O perspective ! — La ligne droite n'est pas *etc*... — La consigne relative aux actrices dans les casinos a-t-elle raison ? — Comme quoi la cité des fictions et la cité des réalités ne peuvent pas fusionner. — Si elles sont honnêtes pourtant ! — Comédiennes, jongleurs, prestidigitateurs. — MM. de Goncourt. — Sur les bords de la Seine. — Maison de cœur. — Un mot du secrétaire de la Compagnie des lignes de l'Ouest. — Propos maternel. — Les dames canotières. — Comment on se retrouve en descendant le fleuve de la vie ! — Les incarnations successives de Mme Céleste Mogador.—Comment les femmes entendent la critique, ou Malvina et Jérôme Paturot. — Alexis le somnambule du temps qu'il était acteur. — Les avances de M. Markowski aux grandes dames. —

A propos du spiritisme et de ses progrès. — M. Alexandre Dumas fils. — George Sand. — Les névropathes. — Court dialogue.

Paris, 16 août 1861.

Du canon; — *Te Deum* partout; — secours aux indigents; — des jeux; — des fêtes; — des mâts de cocagne; — des pantomimes en plein vent; — des saltimbanques; — les successeurs du chien Munito; — la femme à barbe; — des mirlitons; — des pains d'épices; des Hercules; — des musiques; — mon portier en habit noir et sa femme en soie; — des régates; — des spectacles gratuits; — du soleil gratis en veux-tu en voilà; — de la poussière; — des marchands de coco, riches de la soif générale, vidant et remplissant leurs fontaines cent fois en un jour; — le saucisson consterné de la baisse produite sur ses actions par l'excessive chaleur; — des croquignoles; — des cirques; — des amis décorés en plein *Moniteur* s'efforçant d'avoir le succès modeste, tandis que d'autres amis, qui ne le sont pas, décorés, et qui pensaient l'être, dissimulent leur peine sous des dehors excessivement riants; — encore du canon; — bal Morel et autres; — illuminations; — feu d'artifice; — promenades variées sous des verres de couleur et des lanternes en papier; — la décadence du lampion classique démontrée une fois de plus; — visite nocturne aux abords de l'Hôtel-de-Ville, qui a tiré de ses écrins sa plus complète, sa plus riche parure de

diamants... en gaz. C'est fini ; *fabula acta est;* va te coucher, Basile ; bonsoir, M. Pantalon !

La mère dit à l'enfant, que tant de joies, tant d'émotions, tant de lanternes ont grisé, ahuri, exténué, et qui tombe de sommeil et qui se fait déplorablement remorquer le long du trottoir, la mère dit à l'enfant :
— Ne te fais donc pas traîner comme ça, Polyte, j'en ai le bras mort.

Le père dit à la mère : — Tu es bien bonne de le traîner comme ça ; s'il se fait traîner, on le laissera dans le ruisseau ; voilà tout.

A cet ultimatum paternel, quelquefois l'enfant pleure, quelquefois il se console en insérant un reste de sucre d'orge dans sa bouche ou bien en fourrant ses doigts dans son nez.

Une des particularités de Paris, c'est le petit nombre de faubouriens gris que les cabarets sèment, le soir, dans les rues, après une journée de liesse. Il me semble que la vertueuse Allemagne, la chère Belgique, la patriotique Angleterre font, en semblable occurrence, une bien plus efficace consommation de liquide. Il me semble aussi qu'il y a quelques quinze ou vingt ans, le blousier français était moins sobre qu'aujourd'hui, les jours de fêtes publiques. Serait-ce que je suis devenu plus indulgent ? ou bien l'absence de sociétés de tempérance a-t-elle servi ici la cause de la sagesse ?

Toujours est-il que la pantomime militaire qui fut re-

présentée hier, 15 août 1861, à la place du Trône, à Paris, sur un théâtre élevé *tout exprès* (on ne fait pas cela pour Émile Augier, pour Alexandre Dumas, on ne l'a jamais fait pour Victor Hugo non plus), était intitulée : *les Chauffeurs arabes ou la ferme incendiée*, pièce en trois tableaux, composée et mise en scène par M. Sabra père. Je bénis la bonne étoile qui m'a mis à même de faire connaissance avec cet écrivain. Il en vaut d'autres plus prétentieux. M. Sabra père (ce qui laisse supposer un Sabra fils, comme il y a un Alexandre Dumas fils, deux Hugo fils, un Guizot fils, un de Kock fils, *et cætera*, *et cætera*) ne vise pas, je m'imagine, à l'Académie, et cependant il écrit très-proprement sa langue, si j'en juge par le libretto que ma bonne chance, déguisée en marchand de programmes à cinq centimes, m'a fait acheter sur le nouveau boulevard Malesherbes, magnifique travail arrosé, l'autre jour, pour son début solennel, d'éloquence officielle et municipale.

J'avais vu représenter plus d'une fois ces drames en plein vent, sur les tréteaux d'un jour qui leur sont uniquement consacrés, et j'ai cru longtemps que cette littérature n'avait pas de père avoué. Longtemps aussi je me suis figuré, — quelle était notre erreur ! — que c'était toujours la même pièce qui servait chaque année. Il paraît, au contraire, que le répertoire est renouvelé avec un grand soin, et que l'on n'y laisse figurer que des ouvrages triés sur le volet. Un

concours est ouvert, à pareille époque, chaque année, entre les maîtres de ce genre. Ils entrent en lice. Les voyez-vous mâchonnant leur plume d'une dent impatiente, d'une lèvre qui tremble de génie ! Les juges siégent à l'Hôtel-de-Ville ; et quelle émotion, quelle joie, quelle gloire pour Sabra père, lorsqu'on lui annonça que c'était sa belle pantomime : *les Chauffeurs arabes ou la ferme incendiée*, qui avait fixé le choix des juges de cette jolie passe d'armes.

Ceci ne vous rappelle-t-il pas les concours mémorables entre les poëtes de la Grèce dont l'Archonte était juge en premier ressort ? Vous vous rappelez ces luttes de génie à génie, solennelles surtout à l'époque des grandes Dyonisiaques, où Pratinas l'emporta sur Eschyle et sur Chérilus ; Sophocle sur Eschyle ; Philoclès sur Sophocle ; Euphorion sur Sophocle et sur Euripide ; ce dernier sur Ion ; Xénoclès sur Euripide.

Tel Sabra père l'a emporté sur ses rivaux.

Je voudrais donner une idée de cette composition originale. La scène est en Afrique, puisqu'il s'agit de *chauffeurs arabes*. Les personnages sont : une fermière et sa fille, un Anglais, un caïd, un capitaine français, le chef des chauffeurs et l'inévitable Pierrot; y compris Pierrot, tout le monde est amoureux de la jeune fille de la fermière ; mais il va sans dire qu'elle a donné son cœur à l'officier français. La pièce finit donc pour celui-ci, par un mariage et, pour le chef

des chauffeurs, par un joli coup de fusil que Pierrot lui administre à bout portant.

Entrons maintenant un peu dans le détail et laissons la parole à M. Sabra père.

DEUXIÈME SCÈNE.

« Pierrot, préoccupé des préparatifs de la fête de la fermière, sort de la maison et va, tout en réfléchissant, se heurter contre le chef des chauffeurs. Celui-ci, aussitôt, *porte main* sur son sabre. Pierrot, effrayé, rentre dans la maison. Le chef des chauffeurs fait prendre les armes à sa troupe, et tous se retirent *à bas bruit* pour ne pas être *aperçus*. »

Peut-être, cher monsieur Sabra, eût-il été plus rigoureusement logique, au lieu de votre *aperçus*, de mettre *entendus*. En effet, on parle bas ou comme vous dites, *à bas bruit*, pour ne pas être entendu. On se cache pour ne pas être aperçu. Vous avez un peu confondu l'œil et l'ouïe. Mais il n'y a pas de mal.

Suivons plus attentivement l'explication de la scène suivante, la troisième du premier tableau, où l'action se corse, où Sabra se déploie.

« Pierrot, tirant par la main la fermière suivie de sa fille et des autres habitants de la ferme, rentre en scène. Il explique sa rencontre avec le chef des chauffeurs. Personne n'y croit. La fille de la fermière prend Pierrot à l'écart et lui dit que c'est la fête de

sa mère et qu'il ne faut rien faire pour la troubler. (Par ainsi, si l'on voit des brigands, des voleurs, des incendiaires s'introduire dans la ferme, il faudra se garder de le dire à la fermière, de peur de la troubler dans un si beau jour. Prévoyante consigne ! intelligence de la piété filiale !) Pierrot, un peu rassuré (il n'y a pas de quoi), marque son contentement (de ce qu'on l'a grondé injustement ?) et va chercher son bouquet. Pendant ce temps, les habitants de la ferme offrent chacun *leur bouquet* (*son bouquet*, s'il vous plaît, monsieur Sabra) à leur maîtresse (la maîtresse de la ferme ou celle de leur cœur ?). Pierrot accourt, présente son bouquet, veut embrasser sa maîtresse (même incertitude sur la maîtresse) ; mais il s'y prend si brutalement, qu'il *force* la fermière à lui donner un soufflet. Pierrot pleure ; mais la fermière l'envoyant chercher des rafraîchissements pour tout le monde, il se met à rire. »

Charmant caractère que ce Pierrot, et d'un conforme à la tradition ! A sa place pourtant, il me semble que j'aurais mieux aimé que la fermière envoyât tout le monde chercher des rafraîchissements pour moi.

Mais, laissons ces jeux ; ne nous attardons pas aux fêtes publiques, cela n'est pas du bel air. Aussi bien ce qu'il y a encore à Paris de Parisiens nourris dans le respect d'eux-mêmes, s'est piqué d'aller passer la journée du 15 août à la campagne, tandis que les campagnards se pressaient encore en longs convois

vers la ville. C'est un chassé-croisé, un échange, un va-et-vient qui se joue au bénéfice des Compagnies de chemins de fer.

Je pourrais vous dire que j'arrive de Dieppe, de Bade ou d'Ems, puisque c'est bien porté, et même des trois endroits à la fois et des Pyrénées aussi, pour peu qu'on le désire, sans exclure la Suisse, si vous y tenez le moins du monde. Mais laissez-moi préférer la vérité et Paris. J'aime la vérité ; je suis en cette matière comme l'empereur de la Chine, qui aime énormément la vérité, surtout quand ce n'est pas la défaite de ses mandarins militaires et de ses troupes qui est la vérité.

Un jour, un de nos missionnaires lui présenta un tableau qu'il estimait très-fort, lui, missionnaire, attendu qu'il en était l'auteur et qu'il n'y a pas d'humilité chrétienne qui puisse tenir contre l'amour-propre indispensable de l'artiste. Le peintre-missionnaire avait, selon les règles de notre art, obéi, sur sa toile, aux lois de la perspective, auxquelles les écrans et les paravents chinois se montrent si rebelles.

Le Fils du ciel, comme tous ses compatriotes et sujets, n'entendait pas raillerie sur l'exactitude avec laquelle la nature doit être reproduite par le dessin, et se récria fort sur les supercheries, les escamotages et les dissimulations dont notre missionnaire, sous prétexte d'art et de perspective, s'était rendu coupable dans son tableau.

— Comment, vous! un prêtre! un ministre de Dieu! vous altérez la vérité de ses œuvres!

On ne put le tirer de là. Vainement le peintre en robe noire raisonnait son barbare. Celui-ci persistait à voir un sacrilége dans cette contrefaçon irrévérencieuse des créations divines.

Or, j'ai passé par la Chine, qui n'était peut-être pas le chemin le plus court au premier abord, pour en arriver à cette question brûlante de la saison : dans les casinos de nos bains de mer; à Dieppe, par exemple, les administrations interdisent généralement l'entrée de leurs salons, de leurs fêtes, aux femmes de théâtre. Ont-elles tort, ont-elles raison, ces administrations rigoristes?

Elles ont raison. Ce n'est pas une affaire de personnes, mais de principes.

L'actrice, selon nous, ne peut pas, ne doit pas être admise parmi les autres femmes, parce qu'elle est le mensonge, mensonge du rire et mensonge des larmes; sa vie, son art consistent à jouer le sentiment; et mieux elle le joue, plus il faut la louer. Plus elle ment, plus elle est admirable. C'est pourquoi, à mon avis, on ne saurait mêler aux autres ces créatures dont la fiction est le but, dont la contrefaçon est la vie, et chez lesquelles le mensonge devient un mérite.

— Mais il est des femmes de théâtre parfaitement honnêtes.

— On ne vous le conteste pas. Il en est beaucoup

plus de trois que l'on pourrait compter, qui sont des mères modèles, des épouses exemplaires, des sœurs dévouées en même temps que des artistes distinguées. Je les estime et je les aime. A elles nos sympathies, nos félicitations. Mais que l'on ne prétende pas fusionner ce que j'appellerai la cité du mensonge et la cité de la vérité.

Nous voilà, n'est-ce pas, devenu bien puritain, nous que l'on a quelquefois accusé, au contraire, quand on nous lisait superficiellement, de boire le scandale comme de l'eau.

C'est que nous ne savons pas transiger avec les principes. Dans une question de personne, nous serions plus coulant. Nous sommes comme l'empereur de la Chine, qui rejetait obstinément les fictions de la perspective. C'est en vain qu'on les lui justifiait. Il se fondait sans doute, comme nous aujourd'hui, sur le mépris qui escorte, à travers les âges, les jongleurs, les prestidigitateurs, tous ceux, en un mot, dont l'art consiste à bouleverser les lois du monde pour charmer la foule.

Quand vous dites à une femme qui n'est pas une actrice : « Tu n'es qu'une comédienne ! » n'est-ce pas un mot puisé par le paroxysme de la colère à la page la plus violente du vocabulaire des injures ?

Il s'élève de toutes parts comme une malédiction universelle, dont cet empereur de la Chine était l'écho, contre les ministres et les prêtresses de l'imposture.

Or, la plus vertueuse actrice du monde peut-elle être autre chose?

Je relisais l'autre jour dans le livre de deux hommes de talent, livre auquel on n'a pas assez rendu justice, je relisais dans *les Hommes de lettres*, de MM. Edmond et Jules de Goncourt, l'imprécation suivante lancée par Charles Demailly, leur héros, à la tête de l'actrice qu'il a épousée : « Mais tu es donc une comédienne... et toujours! tu mens donc avec ton cœur comme tu mens avec ta bouche! Tu récites donc l'amour!... mais tu es donc née dans le mensonge! On t'a donc bercée, nourrie, élevée dans le mensonge! Tu es donc la parole qui ne dit pas vrai, la voix qui trompe, le sourire faux, la larme imitée!... Tu es donc tout ce qui ment à l'homme et tout ce qui ment à Dieu! »

Notez que, dans le remarquable roman des *Hommes de lettres*, d'où cette demi-page est extraite, Mme Demailly est, jusqu'à ce moment, une épouse parfaitement pure, ce qui ne détourne pas de sa tête l'avalanche d'épithètes que roule la langue déchaînée de son mari.

Elle appartient à ce que nous avons appelé la cité de la fiction. C'est son vice originel.

Le monde de la fiction règne à l'envi en un tas de petites maisons construites dans la banlieue parisienne. Il en est à Chatou; il en est à Asnières et ailleurs. Les bords de la Seine sont particulièrement re-

cherchés pour y asseoir ces colonies. Ce qui accroît le nombre de ces villas en miniature, c'est que souvent une petite dame est obligée d'en avoir deux à elle seule, pour mener plus commodément la vie en partie double. A Chatou, par exemple, elle a sa représentation sérieuse ; c'est l'adresse connue du monsieur en pied et en titre. A Asnières, au contraire, on donne rendez-vous aux folichons. Bien entendu, le gros monsieur de Chatou ne se doute pas des petits messieurs et de la petite maison d'Asnières.

Grâce à tout cela, les trains de banlieue font florès, particulièrement sur la ligne de l'Ouest, dont la garc est située en un lieu si commode, au cœur de la Chaussée-d'Antin. Aussi M. Coindard, le spirituel et bienveillant secrétaire de cette Compagnie de l'Ouest, nous disait l'autre jour : « Les lignes de banlieue, c'est notre boulevard intérieur. »

D'un autre côté, la mère d'une de ces petites dames si partagées, nous disait avec ce calme que donne une longue pratique des choses :

— Je n'aime pas bien ça : ma fille a ses deux maisons de campagne... Que voulez-vous ! c'est de son âge ; elle fait comme toutes ses compagnes ; elle a sa maison de cœur et puis, comme qui dirait un bureau, pour les affaires.

Le voisinage de la Seine a nécessairement créé des industries et des mœurs nautiques. La femme canotière est un des produits de cette villégiature. On dit,

par exemple, d'Eugénie, qu'elle tire joliment l'aviron. Cela devient une position. A plus forte raison, cela engendre un costume : chemise en flanelle de couleur voyante: ancres au collet; jupon en grosse toile jaune ou grise. Le costume, à son tour, met au monde un langage et des allures qui ne seraient pas de mise sur la terre ferme.

L'autre jour, dans les parages de Bougival, la femme d'un notaire de province était venue rendre visite à *l'épouse* d'un avoué de Paris. Que faire à Bougival, si l'on ne monte en bateau? On embarque.

A peine commençait-on à voguer, que nos promeneuses se trouvent à peu près bord à bord avec un autre bateau dans lequel brillait en grand costume une dame canotière.

— Eh mais! c'est Eugénie! s'écrie imprudemment et en vraie provinciale la femme du notaire de province, qui a reconnu sous cet accoutrement une amie de pension depuis longtemps perdue de vue.

Eugénie aussi a reconnu dans la notairesse une amie d'enfance. Elle la hèle; elle lui envoie, avec force démonstrations, des caresses et des baisers; elle lui crie : il faudra que tu viennes me voir. J'ai de si belles fleurs! une si jolie maison! Tu verras! et mon canot comme il file autrement que vot' *bachot!*... Vois-tu ma maison là-bas, en face de l'île... des contrevents verts... Tu n'auras d'ailleurs qu'à demander Eugénie, dite le Gros-Bébé. Je suis connue; je m'en flatte.

A ces mots horripilants, l'épouse de monsieur le tabellion a enfin compris qu'il ne fait pas toujours bon retrouver des camarades, et surtout qu'il faut y regarder à deux fois avant de se jeter à leur cou. Elle s'enfuit. Elle court encore.

Croyez-vous qu'elle eût mieux agi, elle, la femme mariée à des panonceaux, à des devoirs, à des réalités, si, cherchant des excuses à son ex-compagne et l'ayant trouvée honnête *au fond*, elle eût mis le pied dans ce monde de fantaisie ?

On me dira que je sors de la question et qu'il ne s'agit pas des petites dames comme Eugénie, mais des grandes dames et des hautes vertus dont se pare la comédie. Je vous dis, moi, que les exceptions ne changent rien au principe immuable. Tenez, en voici une qui est vraiment une nature remarquable et méritante à certains égards : elle a commencé, sous le nom de Mogador, par être une cabrioleuse de bals publics célébrée par Nadaud ; elle est devenue écuyère à l'Hippodrome et quelque chose comme actrice aux Folies-Dramatiques. On l'appelait Céleste au temps de cette seconde manière. Une particularité de son passage sur les planches des Folies-Dramatiques, c'est qu'elle y eut pour partenaire Alexis, le fameux somnambule, Alexis, alors moins célèbre comme amoureux que plus tard comme phénomène entre les mains du docteur Marcillet. Or, Alexis entrava d'une façon désastreuse la carrière dramatique de Céleste. Il la magné-

tisait Elle ne voyait plus que lui ; elle oubliait son rôle et la pièce ; elle se trouvait, je suppose, en scène avec le comique, tandis qu'Alexis s'habillait dans sa loge pour le vaudeville suivant ; eh bien ! c'était Alexis qu'elle voyait : « Il va passer son gilet, » disait-elle, et elle oubliait son partenaire et sa réplique.

Débarrassée de l'influence désastreuse que le héros du somnambulisme exerçait, sans le vouloir, sur ses talents, Céleste put tenir plus tard un peu mieux sa place aux Variétés ; puis, elle ocnsentit à devenir comtesse ; puis, le ciel la fit veuve ; puis, nous l'avons vue devenir femme de lettres avec beaucoup de zèle et non sans talent. A présent, on parle de sa rentrée au théâtre sous le nom de Mme Lionel. J'espère en son succès, Alexis u'étant plus là pour la troubler.

En attendant, elle s'est mise à rédiger la chronique théâtrale dans *la Causerie*, journal de M. Victor Cochinat. Il faut la féliciter de ses débuts dans la critique. Elle y apporte une manière à elle, un imprévu féminin. Rien d'entortillé. Ce n'est pas elle qui irait chercher midi à quatorze heures et citer Ménénius Agrippa, son apologue, les patriciens et les plébéiens de Rome, à propos d'un vaudeville où le mot estomac est prononcé. Les femmes ont, en critique, des manières de procéder par coups droits qui ne sont pas à mépriser. Si vous vous rappelez le *Jérôme Paturot* de M. Louis Reybaud et la leçon de feuilleton musical que Malvina y donne, en une ligne, à son homme :

« Dis leur qu'ils chantent tous comme des canards! » Voilà le jugement féminin réduit à sa plus simple expression et complétement dépourvu de vains ornements.

Eh bien! vous m'avez vu rendre justice à Mogador, à Céleste, à la comtesse de Chabrillan, et faire des vœux pour Mme Lionel, ces quatre femmes en une personne ; est-ce à dire que la noble parenté du comte de Chabrillan eût dû, à notre avis, ouvrir les bras à l'intruse? Oh! que non pas! nous sentons tout autrement; et la vie à travestissements, à déguisements, à incarnations successives de Mme Mogador nous paraît un titre pour figurer dans la chronique, mais non pour s'introduire dans le vénérable faubourg Saint-Germain.

La seule ambition intime du seigneur Markowski, — une des originalités de Paris, — ce professeur de danse polonais qu'il faudrait inventer (je n'ai pas dit inviter) s'il n'existait pas, ce serait de mêler dans *ses salons* (il aime ce mot noble), la cité de la fiction et la cité des réalités, les dames du vrai et celles du demi-monde. Il prodigue aux premières des avances dont elles ont la cruauté de ne pas même s'apercevoir. Il a cru d'abord les séduire en annonçant qu'à ses fêtes l'eau de Cologne coulerait à flots. Cette promesse n'ayant pas attiré le bataillon des duchesses en or pur, il s'est avisé, à l'occasion d'une récente *fête espagnole*, de mettre sur son programme des distribu-

tions extraordinaires de vin de Champagne. Pour le coup, il comptait bien que les femmes du monde mordraient à l'hameçon ou plutôt y boiraient. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'elles ont fait. Mais Markowski s'étonne et se demande si c'est parce que le vin de Champagne offert n'était pas frappé que les grandes dames se sont encore tenues sur la réserve. Bon Markowski !

Il est un point sur lequel il me tarde d'avoir des idées complétement mûres. Il faudrait savoir dans quelle catégorie ranger nos modernes faiseurs de miracles. Je ne parle pas de Robert Houdin, d'Hamilton, de Caston ou de Brunet, qui s'intitulent eux-mêmes prestidigitateurs, et s'en vantent. Avec ceux-ci, on sait où l'on en est. Leur affaire est jonglerie pure et pure mômerie. Mais, que dire de M. Home, de M. Squire et consorts, de ces médiums, de ces évocateurs qui maintenant obtiennent, — devant vous, — des esprits qui leur obéissent, qu'ils écrivent eux-mêmes leurs réponses sur de petits papiers, — c'est ce que l'on est convenu d'appeler l'écriture directe, — ou bien qu'ils constatent leur présence et leur bon vouloir par de menus présents dits apports dans la langue des spiritistes.

C'est ainsi que, dans une récente séance à laquelle assistait un sénateur bien connu, une médaille de l'Immaculée-Conception tomba comme du ciel, et l'*Esprit* désigna l'une des filles absentes du sénateur

présent, l'une des dames les plus charmantes et les plus connues de la Cour, comme étant la personne pour laquelle il apportait cette médaille.

Le plus commode, assurément, est de rire de ces prétendues manifestations et de lever les épaules ; aussi le plus grand nombre a-t-il pris ce parti. Mais, quand on voit à quel point ces phénomènes préoccupent de bons esprits, des personnes dignes de foi et d'estime, on souhaite que ceux qui les opèrent soient classés bien au-dessous des jongleurs innocents, parmi les plus abominables sacriléges, s'ils ne sont, eux aussi, que des faiseurs de tours. Ou bien, c'est qu'il y a quelque chose là.

L'esprit humain me fait l'effet d'un balancier qui doit osciller perpétuellement de l'idéal au réel, sous peine de dévier et de se perdre, les uns dans la réalité qui les absorbe, les autres dans la fantaisie où ils se noient.

Il faut des ailes, mais il faut aussi du lest. Sans celui-ci, sans celles-là, on n'est pas une nature complète et équilibrée.

C'est ainsi que nous venons de voir la réalité dévorer le véritable chef de l'école réaliste. J'ai nommé Alexandre Dumas fils, l'auteur du *Demi-Monde*. Son théâtre l'avait dégoûté de la vie. Sa maladie, dont on a tant parlé et qu'il avait emportée de Paris, n'était autre chose qu'une susceptibilité nerveuse poussée jusqu'à la désespérance. On a inventé un nom pour

cette maladie d'homme de lettres : Alexandre Dumas fils était *névropathe*.

En ces dispositions, il nous a quittés et il a bien fait ; il est allé d'abord çà et là en Italie ; plus récemment, Mme George Sand l'a reçu en son château de Nohant, et je m'imagine qu'il doit y avoir dans le contact de son grand esprit, si bien portant, quelque chose d'améliorant, de fortifiant, de sain comme l'air des montagnes.

Ce sont de drôles de gens que les névropathes, et des camarades pas commodes du tout à vivre.

Échantillon de dialogue entre un célèbre névropathe et son domestique. *Nota benè* : le domestique est un personnage muet.

— Jean, fais du feu, j'ai froid.

Jean met du bois dans la cheminée et allume.

— Mais, malheureux ! tu veux donc me faire rôtir ?.....

Jean se met en devoir d'éteindre la braise et d'ôter les bûches.

— Tu veux donc me faire geler à présent ?

Là-dessus le névropathe en colère, qui ne saurait être autrement costumé qu'en robe de chambre et en pantoufles, tenue d'homme désabusé qui ne veut plus voir le monde, brandit son cothurne, et d'un pied que trouble l'indignation, veut le lancer à la tête du pauvre Jean. Il manque son coup et, accablé de ce nouveau désastre, on entend le névropathe s'écrier :

— Encore manqué !... Quel guignon !... C'est fait pour moi... Je le manque toujours.

Avouez qu'il était grand temps de tirer l'un des plus rares esprits de notre âge, M. Alexandre Dumas fils, de sa névropathie.

XIV

SOMMAIRE : Blondin; les courses de Bade; le pâté d'anguilles; le dessert et le potage; un bon mot prématuré. — *L'Acquittement platonique* de M. Mirès. — Me Crémieux. — Trois vers de Victor Hugo. — Noblesse platonique. — Honnêteté platonique. — Noblesse oblige. — Les faux vertueux et les faux braves. — Le MONSIEUR. — Type pareil dans les lettres. — La contrainte par corps en matière de dettes de cœur. — Comment, à quel point de vue et jusqu'à quel point nous défendons les auteurs accusés des *Danses nationales* et de *la Beauté du Diable*. — Retour à une question délicate et controversée. — Deux mondes en présence. — Non parce que, mais quoique actrice. — Mmes Alphonsine, Judith Ferreyra et Félicie. — *La Monaco*. — Mmes Penco, Battu, Viardot, Brohan, Plessy, etc. — Lambert Thiboust a allumé le phare. — Ce ne serait plus Dieppe, mais *Montretout*. — Erminia Frezzolini à Paris. — Les Bouffes-Parisiens et l'absinthe. — Croisade d'une femme contre le poison vert. — Un calembour par à peu près, MM. Villemain et Alfred de Musset. — M. Bressant et un *i* mis hors de sa place. — Autre exemple d'un *i* encore plus déplacé. — Mlle Bourgoin dans Araminte. — Mlle Mars. — Un billet d'Iphigénie en Aulide. — Un Monsieur qui veut se faire acteur,

pour être auteur ! — *La Commedia dell' arte*, Nohant et la censure. — *L'Invasion*, de M. V. Séjour; Mlle Lia Félix et Mlle Jane Essler. — Superbe invention de M. Montrouge dans *le Pied de Mouton*. — *Paris-journal* aux Délassements-Comiques. — Traite des blanches essayée par un homme de génie... et de couleur. — *Paris-journal*, journal de M. de Villedeuil. — Mlle Colomba. — L'abbé Poiloup. — Sa pension. — Ses élèves, leur coup de chapeau et son coup d'encensoir. — Mme la marquise de Lillers, née d'Étampes, grand'-tante de M. Derley, auteur dramatique. — Tout le monde en vacances. — Les beaux coups de fusil de la magistrature pourraient faire peur.

Paris, 6 septembre 1861.

Aussi vrai que Blondin existe et que nous ne l'aurons pas à Paris pour des raisons à moi connues ; aussi vrai que nous ne vous parlerons pas des courses de Bade, estimant le pâté d'anguilles une chose excellente ; mais, toujours du pâté d'anguilles ! on s'en lasse à la fin ; aussi vrai qu'il n'est pas dans les usages de servir le dessert avant le potage, un mot spirituel mis au commencement d'un feuilleton a toujours été réputé par les maîtres du genre quelque chose de pis qu'un crime, — une faute !

Et pourtant, en ces jours de vacances universelles qui conseillent de secouer le joug des règles ; en ce printemps de la chasse qui fait pleuvoir de toutes parts sur le gibier, comme une rosée meurtrière, le plomb et la poudre, nous ferons feu d'abord d'un de nos plus jolis coups. C'est un mot relatif à la condamnation

confirmée du pauvre M. Mirès, mot qui circule sur le boulevard, dans les foyers de théâtre, à travers les cafés et parmi les rares demeurants de nos clubs désertés.

Le fameux banquier, — vous ne l'ignorez pas et même vous ne savez que cela, — a été maintenu par la Cour d'appel dans toute la peine prononcée contre lui en première instance, bien que quelques-uns des chefs d'accusation aient été écartés par les seconds juges. De là l'ingénieuse qualification que voici du jugement en question : *Un acquittement platonique.*

J'ai entendu attribuer le propos à Me Crémieux, l'habile, le zélé, le supérieurement éloquent défenseur de M. Mirès devant les magistrats d'appel. Je doute qu'il soit de lui. Mais, les mots comme les gens sont toujours fils de quelqu'un, et, quand on ne connaît pas leurs parents, on leur en suppose volontiers d'illustres.

Ainsi que l'a dit M. Victor Hugo dans *Marion Delorme :*

..... Un enfant trouvé de droit est gentilhomme,
Attendu qu'il peut l'être, et que c'est plus grand mal
Dégrader un seigneur qu'anoblir un vassal.

Je suppose que plus d'une victime de la loi récente encore sur les titres de noblesse, laquelle s'applique à petit bruit de côté et d'autre, aurait bien voulu voir

prédominer ce système complaisant et admettre sur toute la ligne que c'est plus grand mal

Dégrader un seigneur qu'anoblir un vassal.

Mais, l'opinion contraire a prévalu dans la pratique, et l'on rencontre çà et là, pour continuer l'expression attribuée à Me Crémieux, des gentilshommes (à les en croire) réduits à la noblesse platonique, de même que l'on voit des financiers cultiver une platonique honnêteté pour laquelle ils ont pris un brevet.

La vraie noblesse oblige, et si les descendants des fortes races de preux ne doivent pas dégénérer de leurs ancêtres, nous, qui datons de plus loin que personne, nous les spectres babyloniens du festin de Balthazar, nous avions une mission clairement indiquée par notre origine. En ce qui concerne Manè, il a voulu, sur les rives de la Seine comme sur les bords de l'Euphrate, continuer d'assister aux fantaisies les plus échevelées de l'orgie. Alors, un petit nombre, affecté de myopie intellectuelle, a crié au scandale et à la grande immoralité du sieur Manè! Nous avons protesté, nous avons montré nos lèvres sobres à côté des coupes pleines, notre cerveau calme au milieu de l'ivresse des autres, nous avons prouvé que nous assistions en témoin et en juge, aujourd'hui comme jadis, non pas en acteur et en complice, aux désordres qui nous étaient reprochés et, agissant ainsi, nous

croyons avoir rempli le mandat pour lequel notre nom nous désignait.

Il est, de par le monde et de par la littérature, une singulière classe de pédagogues, gens immoraux si l'on regarde par delà l'écorce d'austérité sous laquelle ils cachent leurs âmes gangrenées, gens scandaleux dans l'intimité et d'autant plus faciles à scandaliser en public, dont la bouche est armée d'un perpétuel *schoking* qu'ils traduisent de l'anglais. Ils font, en toute rencontre, des tableaux voiler les nudités, mais ils ont de l'amour pour les réalités; on le savait avant Molière, à plus forte raison depuis.

S'il est au monde engeance plus abominable que les faux-braves, ce sont les faux-vertueux.

J'appelle faux-vertueux, par exemple, celui que dans le monde des femmes galantes on nomme *le Monsieur* et qui ne tourne pas le dos et qui ne quitte pas le logis discret où il engraisse à beaux deniers comptants des voluptés illégitimes, sans laisser derrière lui une consigne cent fois plus sévère que le règlement proclamé par nous autres simples honnêtes gens pour la juste défense du foyer, pour l'honneur de la maison, pour la protection de nos femmes, de nos sœurs, de nos mères, quand nous ne sommes pas là pour y veiller par nous-mêmes.

Aucune demeure n'est close, en l'absence du maître, comme le harem au petit pied des faux-vertueux.

Sort-il, *le Monsieur* défend au concierge, sous les

peines les plus sévères, de laisser monter personne pour Madame. C'est à lui seul, bien entendu, que les lettres de Madame doivent être remises. J'en ai connu un qui trouvait même choquant que le concierge, son bras droit, son agent, le gardien de l'idole, fût un homme, et qui se proposait de faire venir d'Asie, à grands frais, un de ces mortels faits exprès et condamnés à une perpétuelle non-intervention.

C'est encore *le Monsieur*, ce type du despote ombrageux, qui défend à la fille d'habiter avec sa mère, sous prétexte que celle-ci a des neveux, qui pourraient être beaucoup trop les cousins de la fille.

C'est toujours *le Monsieur* qui ne veut pas que son objet aille à pied, de peur des rencontres.

C'est lui enfin qui, jaloux de pervertir seul la malheureuse qui fut réduite à lui vendre sa jeunesse, voudrait ne laisser lire à cette fausse Agnès que de petits livres béats, approuvés par les congrégations, donnés en prix dans les pensionnats de jeunes filles, revêtus de la griffe sacrée de Mgr l'archevêque de Tours.

Chaos! profanation! mensonge horrible et discordant mélange d'une paternité fausse, plus rigide en ses prescriptions, plus susceptible cent fois en ses interdictions que la véritable, et en même temps, de désirs corrompus, d'arrière-pensées salissantes! Voilà *le Monsieur*, ce personnage cravaté haut, ce surveillant impitoyable, ce créancier qui exerce avec si peu

de mesure une véritable contrainte par corps en matière de dettes de cœur.

Eh bien, tant il est vrai, — comme le proclamait naguère la préface de *Lucrèce Borgia*, — « qu'il y a beaucoup de questions sociales dans les questions littéraires, » que la critique ou du moins une partie de la critique fait mine, à l'heure qu'il est, de vouloir régenter les écarts de nos scènes de genre absolument comme *le Monsieur* morigène sa protégée.

Il ne faut pas qu'on rie à gorge déployée, il ne faut pas qu'on chante des airs égrillards, il ne faut pas surtout que l'on danse, et que, dansant, on lève la jambe au-dessus du niveau marqué par la farouche pudeur de Prud'homme fait feuilletonniste.

Je ne loue pas outre mesure les pièces que MM. Lambert Thiboust, Grangé et un autre viennent de faire représenter aux Variétés et au Palais-Royal : *les Danses nationales*, *la Beauté du diable*. Ce n'est pas là ma littérature de prédilection. Il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'aux maîtres, et l'on trouve mieux, grâce au ciel ! même dans le répertoire courant du Théâtre-Français et du Gymnase. Ce n'est même pas de la littérature du tout que ces *Danses nationales* et cette *Beauté du diable*, et voilà justement le secret de leur force et de notre indulgence à leur égard. Nous réservons notre bec et nos ongles pour la mauvaise littérature. Aux exhibitions forcenées, aux fandangos endiablés, on sourit ou l'on ne sourit

pas. Tout est dit pour les honnêtes gens. Ce sont généralement les autres auxquels cela fait venir de coupables pensées, et qui ont la naïveté de le crier sur les toits.

J'ajoute que, dans la circonstance présente, M. Lambert Thiboust et consorts, en étalant, dans deux pièces simultanées, toutes ces débauches théâtrales, ont rendu, sans préméditation, un signalé service à l'ordre et à la société, et nous ne sommes pas éloigné de demander qu'une médaille soit frappée en leur honneur et à propos de la campagne excellente qu'ils viennent de faire, sans s'en douter.

Je m'explique. A-t-on, par impossible, gardé le souvenir de notre précédent feuilleton? Nous y abordions un sujet délicat, une matière féconde en controverses, comme toutes les questions de délimitation. Nous examinions si, dans les casinos, aux eaux, aux bains de mer, les administrations avaient tort ou raison de ne pas admettre le mélange des dames artistes et des femmes du monde.

J'osai me prononcer nettement pour la négative, je déclarai qu'il n'était pas permis, à mon sens, de faire coudoyer celles qu'on injurie en les appelant des comédiennes par celles qu'on loue, au contraire, et qui vous remercient lorsque l'épithète leur est appliquée.

Là-dessus, ni les récriminations, ni les approbations ne nous ont fait défaut, et, malgré le masque

qui nous cache, un bon nombre a pu monter jusqu'à nos oreilles. Les uns ont vertement blâmé devant nous la rigueur de Manè, ignorant qu'il était toujours présent là où nous sommes. D'autres lui ont écrit, — sans se douter qu'ils écrivaient à nous, — pour le féliciter de son orthodoxie sur ce point. Bref, le coup a porté.

Et d'abord, entendons-nous bien avec nos lecteurs. Il n'y a pas de règles sans exception. Nous n'admettons pas qu'un salon, si fier et si justement réservé qu'on le suppose, puisse être assez peu intelligent pour ne pas entourer d'empressements et d'hommages Mme Viardot, Mme Plessy, les deux Brohan, Mme Penco, Mme Carvalho, Mlle Battu, deux ou trois autres encore, pour ne citer que les vivantes. Tant pis pour ceux qui ne sentiraient pas qu'ici la femme de talent, de cœur, de distinction, d'esprit, couvre de son blason personnel ce qu'il y a d'un peu effarouchant dans le titre et dans la profession d'artiste dramatique, titre porté, profession exercée par des milliers de personnes qui ressemblent si peu à l'élite que nous venons de citer. Ce n'est pas à dire que parmi celles que nous répudions, il n'y ait pas du talent très-souvent et des qualités très-prisées, tant à la scène qu'à la ville. Mais l'étiquette d'artiste dramatique ne saurait être une recommandation, tant s'en faut ! pour être admise à frayer avec le monde. Si l'on en admet quelques-unes, c'est quoique et non parce que.

Or, l'incompatibilité profonde qui existe entre le métier d'honnête femme et celui d'actrice ne saurait jamais être aussi victorieusement démontrée dans aucun plaidoyer qu'en des ouvrages comme les *Danses nationales*, où l'actrice se montre un tableau vivant de la pire espèce et argumente d'autant plus contre elle-même que plus elle séduit.

Essayez donc de persuader à un spectateur qui vient de voir s'habiller, se déshabiller et se trémousser la petite Judith Ferreyra, aux épaules maigres, Alphonsine, dont le feu purifie cependant bien des choses, et Mlle Félicie, plus fière qu'économe de sa belle jambe, essayez de faire comprendre à un brave homme, si optimiste, si débonnaire et si tolérant qu'on le suppose, qui sort des *Danses nationales*, que l'administration du Casino de Dieppe est sans cœur, et l'édilité de Trouville sans goût, parce qu'elles interdisent aux artistes l'accès de leurs établissements, où ces dames se trouveraient de plain-pied avec la femme et la fille du brave homme susdit, si les barrières dont on s'est plaint étaient renversées !

Avant la représentation de ces sortes de choses, il n'était pas impossible aux avocats de cette mauvaise cause de ramasser quelques prosélytes parmi les natures complaisantes ou peu clairvoyantes. A présent je les en défie bien. Le phare est allumé sur l'écueil. Les aveugles mêmes sont forcés de le voir, et je rends grâce aux auteurs qui l'ont allumé si à point.

A présent, la vérité crève les yeux ; impossible, après les exploits de la gaudriole dans *la Beauté du diable* et dans *les Danses nationales*, de ne pas comprendre que si les prêtresses de ces bacchanales venaient à être admises sur le même parquet que nos sœurs, vers minuit, les jours de bal, à l'heure où l'excitation de la fête a remplacé la timidité des premiers pas, on en verrait assez pour se croire non plus à Dieppe, mais à *Montretout*.

Le plaisant de l'affaire, c'est que dans le même camp justement, par un déplacement singulier du sens moral, on tonne contre les écarts de la muse du théâtre et l'on commençait à prêcher en tapinois pour l'introduction du loup dans la bergerie. — « Voyez ! il est doux comme un agneau ! et il bêle en personne si sage ! » Heureusement, on en aura été pour ses frais de prédication dangereuse.

La plus poétique étoile qui, depuis la Malibran, ait lui sur nos scènes lyriques, Erminia Frezzolini, la belle passionnée, nous est revenue ces jours-ci, après deux ans et plus de caravanes artistiques en Amérique. Elle passera l'hiver à Paris. Mais d'abord elle va nous quitter encore, dit-elle, et son pays natal la reverra en octobre. Pendant qu'elle charmait le dilettantisme, un peu effaré en ce moment, du Nouveau-Monde, son père, signor Nencini, qui fut, en son temps, artiste et professeur de musique distingué, est mort à Viterbe ou à Orvieto. Il laisse à la grande cantatrice certaine

fortune dont le soin la réclame pour quelques semaines. Sans doute, on voudra entendre dans le pays même de l'harmonie, son berceau, celle qui donna de si beaux jours à San Carlo, à la Scala, à la Fenice, à la Pergola, à toutes les grandes scènes italiennes, avant de charmer et d'émouvoir Saint-Pétersbourg, Londres, Madrid, Barcelone, Paris.

A notre tour, nous retrouverons cet hiver son chant inspiré dans tous les salons voués au beau. Mais sa voix? Qu'est devenu, me direz-vous, cet instrument fragile qui n'avait déjà plus toutes ses cordes lorsque la vaillante artiste l'embarqua une dernière fois pour les Amériques? On m'assure qu'elle rapporte plus de voix qu'elle n'en avait emporté. Je ne demande qu'à le croire, et je demanderai, si le miracle est authentique, l'adresse et le nom du steamer favorable qui l'a accompli, pour conseiller une promenade de santé sur son bord aux ténors essoufflés et aux *prime donne* avariées de ma connaissance.

Les Italiens, où sans doute la grande Erminia reparaîtra pour quelques soirées, préparent leur ouverture. M. Calzado s'est mis d'accord avec son orchestre. En même temps les joyeux voisins de la salle Ventadour, les Bouffes du maestro Offenbach vont recommencer à agiter les jeunes grelots de la vieille folie. Tant mieux! rien ne manquait à la gloire de nos Bouffes errants en Autriche, en Hongrie, en Prusse et en Belgique, mais ils manquaient à la belle humeur de

notre capitale. Ils nous rendront d'abord *la Chanson de Fortunio*, la perle la plus fine du répertoire, et le même soir, lundi prochain, ils donneront la première représentation publique de cette bouffonnerie privilégiée : *M. Choufleury restera chez lui le...*, qui fit applaudir comme un seul claqueur, en la dernière soirée de l'hôtel de la présidence du Corps-Législatif, un parterre de princes, d'ambassadeurs, de sénateurs, de députés, de conseillers d'État et, par dessus tout, de jolies femmes. On n'a pas oublié que ce *Choufleury* est l'œuvre collective de Jacques Offenbach et de M. de Saint-Rémy, un homme de talent qui n'a pas besoin de protecteur.

Les Bouffes et leurs épices sont devenus un besoin chez plusieurs esprits blasés. Il faut à ceux-ci leur soirée aux Bouffes, comme à certains estomacs leur ration d'absinthe avant le dîner. Là s'arrête, espérons-le, l'assimilation, et je ne crois pas les excès d'opérettes capables de vous ravager un homme comme le fameux poison couleur d'émeraude.

L'autre soir, dans un foyer de théâtre, on vantait le zèle ingénieux d'une actrice à guérir un sien ami de cette soif hébétante de l'absinthe. Elle moissonne à coup de ciseaux dans toutes les feuilles imprimées le récit des accidents journellement causés par la boisson la plus ennemie de l'homme, et puis elle colle son butin sur les murs du cabinet de travail de l'ami. La pièce est presque toute tapissée de ces

avertissements qui, comme tous les bons conseils, ne sont guère écoutés. Mais l'actrice ne se décourage pas dans sa croisade et, tout le long du jour, vous la verrez parcourir revues, journaux, gazettes, à la recherche des faits absinthe. Je signale ce dévouement à l'Académie pour sa prochaine distribution de prix Montyon.

A propos des quarante immortels et de cette mortelle absinthe, un audacieux calembour, qui fut naguère attribué hardiment à M. Villemain, me revient en mémoire. L'illustre secrétaire perpétuel était allé rendre visite à Alfred de Musset, déjà malade de sa dernière maladie. Néanmoins le poëte était sorti.

— « Monsieur est absent, répondit le domestique qui avait ouvert la porte à l'auteur de *Lascaris*.

— « Dites-lui que je suis venu le voir et n'oubliez pas d'ajouter, de ma part, qu'il *s'absinthe* trop. »

Un simple changement d'une seule voyelle a souvent le pouvoir de révolutionner terriblement les phrases. C'est ainsi qu'à l'une des dernières soirées qui précédèrent son congé, l'acteur exquis Bressant ayant à dire ceci : « Madame la comtesse, voilà le feu d'artifice; » la langue lui fourcha et l'on entendit très-distinctement : « Madame la comtisse, voilà le feu d'artifèce. »

Sa méprise ici n'était que désagréable, et l'on en a vu de plus graves. Il en est une qui est demeurée célèbre dans les fastes du Théâtre-Français et qui fi-

gure, si j'ai bonne mémoire, au compte de Mlle Bourgoin, plus célèbre encore pour l'originalité de son esprit et la vivacité de ses réparties que pour son talent dramatique.

On a retenu d'elle, par exemple, une foule de traits dans ce goût-ci : Une grande dame de la cour impériale ayant perdu un perroquet auquel elle attachait beaucoup de prix, supposa, à tort, que son trésor ailé était retenu chez Mlle Bourgoin et écrivit à l'artiste une lettre d'une politesse douteuse, qu'elle signa emphatiquement : la maréchale ***, duchesse ***, née de ***. Piquée de cette affectation et n'oubliant pas sa qualité de princesse tragique, Mlle Bourgoin répondit *vertement* (à propos de perroquet, c'était le cas) par ce laconique billet : *Ni vu, ni connu*, IPHIGÉNIE EN AULIDE.

Thérèse Bourgoin jouait la tragédie et la comédie ; mais ce dernier genre lui fut bien plus favorable. Un soir, elle était Araminte des *Fausses Confidences*, en remplacement sans doute de Mlle Mars. Vous connaissez la phrase d'Araminte entrant en scène au premier acte, et qui ne sait par cœur, parmi les amateurs, cette question de la belle Araminte à Marton, qui engage déjà et prépare vite la comédie ?

« Marton, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement et qui passe sur la terrasse ? »

Horreur ! douleur et scandale ! Mlle Bourgoin chan-

gea une voyelle dans le mot de cette phrase où ce changement devait être le plus choquant. Cherchez et ne trouvez pas ce qui en résulta ! A peine l'actrice eut-elle prononcé le mot exécrable qu'elle recula d'horreur et de stupeur devant son crime si involontaire. Heureusement, la Restauration florissait alors, et Mlle Bourgoin était dans les petits papiers du public royaliste. La chose eût été plus grave dans la bouche de Mlle Mars, soupçonnée d'impérialisme, et qui, à ce titre, s'était vue plus d'une fois en butte à des duretés de la part du parterre introuvable de 1815.

Ce qui va suivre est une histoire d'hier : un directeur de théâtre en son cabinet songeait. On introduit un inconnu, un quidam, qui, à force d'insistance, a vaincu les consignes qui défendent le maître contre les fâcheux.

— « Que voulez-vous ?

— « Un engagement.

— « Vous voulez jouer chez moi ?

— « Oui.

— « Où avez-vous joué jusqu'ici ?

— « Nulle part. »

Le directeur leva les épaules et, sans doute, n'en eût pas écouté davantage, si la distinction de la tenue et l'élégance des habits ne l'eussent frappé chez cet aspirant dramatique. Ce n'est pas ainsi que sont généralement ficelés les surnuméraires du drame ou du vaudeville.

— « Mais, ce n'est pas le besoin qui vous pousse, à en juger par les apparences ; est-ce donc une vocation ardente pour le métier d'acteur? Enfin, que venez-vous faire dans cette galère?

— « Je vous l'ai dit, je veux jouer la comédie.

— « Vous êtes donc un acteur enragé?

— « Non ; je suis un auteur incorrigible.

— « Je ne comprends pas.

— « C'est pourtant bien simple : depuis mon enfance j'écris pour le théâtre et j'entasse vainement les manuscrits de toutes les couleurs. Jamais une ligne de ma prose n'a pu arriver jusqu'à la rampe. Ayant remarqué que depuis quelque temps, grâce à la mode de ces licences qu'en style de coulisses on nomme cascades, l'acteur se faisait en grande partie son rôle à lui-même, je veux être acteur pour être auteur de quelque chose autrement qu'*in partibus*. Ce n'est pas le chemin le plus direct, mais c'est le meilleur, puisque c'est le seul qui me reste. »

Le fait est que, dans ces dernières années, l'improvisation personnelle de l'acteur a tenu une place de plus en plus considérable, du moins sur les scènes secondaires. On dirait que le fameux théâtre du château de Nohant, où personne n'apprend rien par cœur, où le canevas seul est arrêté d'avance, — on s'en rapporte pour le dialogue à l'inspiration du moment, — a trouvé des imitateurs parmi nous. La *commedia dell'arte* semble ainsi jusqu'à un certain point à la

veille de renaître, et la scène que nous avons rapportée n'est pas une excentricité sans fondement. Oui ; mais ces improvisations ne font pas le compte de la censure, et sans un décret du 24 novembre ou même quelque chose de plus large qui émancipe l'art dramatique, l'improvisation ne foulera jamais nos planches de son pied aventureux qu'à l'état de boutade exceptionnelle, tolérée, non permise.

La censure se préoccupe pour le moment de *l'Invasion*, ce grand drame de M. Victor Séjour, qui éclatera à la Porte-Saint-Martin avec Mlle Lia Félix dans le rôle principal. Je recommande à M. Marc-Fournier, ce grand accapareur de talents, la *Cora* de l'Ambigu, Mlle Jane Essler, dont le talent vrai surpasse la réputation. Elle est jolie, intelligente, sympathique et dramatique au possible. Son jeu est traversé, par instant, de lueurs qui rappellent les clartés de la grande Rachel, et il y a dans sa voix comme des échos de cette illustre voix. Mlle Lia Félix a pour elle le sentiment, la volonté, la passion. Il lui manque la force physique. Pourra-t-elle, jusqu'au bout, soutenir la longue carrière qui se prépare pour la pièce de M. Séjour ? S'il arrivait que ses forces la trahissent avant le terme du succès que je prévois, Mlle Essler me paraît seule en mesure de suppléer Mlle Lia.

Sur la scène de la Porte-Saint-Martin, c'est Montrouge (un neveu de Léon Gozlan !) qui remplace Laurent dans *le Pied de Mouton*, rôle de Lazarille. Il

y a trouvé un effet superbe. C'est après qu'il a dévoré brutalement le pied de cochon talismanique. Alors, le nouveau Nigaudinos semble troublé comme Adam, lorsqu'il eut goûté du fruit défendu ; il se prend pour le père des hommes après sa faute, et, dans un geste d'une confusion et d'une honte indicibles, il se cache tant qu'il peut sous son manteau.

Un peu plus loin, sur le boulevard du Temple, aux Délassements-Comiques, on joue depuis deux ou trois jours une nouvelle revue due, comme toujours, à la collaboration, disons mieux, au sacerdoce inamovible de MM. E. Blum et Alexandre Flan. La chose, conçue et exécutée selon l'absence de règles et de frein qui caractérise le genre, a pour titre : *Paris-Journal* et a beaucoup réussi, par les femmes, par les décors, par les costumes, par les couplets, les danses et la gaieté. Une nouvelle venue, qui s'appelle je ne sais plus comment sur l'affiche, et, dans le monde, Colomba, voire même Colombinette, est devenue tout de suite la favorite de cet ingrat de public qui n'a plus eu de lorgnettes que pour elle.

On prête à M. Alexandre Dumas père, qui vient de traverser Paris avec ces allures de météore effaré que l'âge ne calme pas, au contraire ! une velléité assez originale que l'insuccès a couronnée. Le grand écrivain, qui finit en grand enfant, comme les sirènes se terminaient en queue de poisson, serait venu nous trouver cette fois avec l'intention de faire dans nos petits

spectacles une véritable razzia des nymphes les mieux tournées. Puis il embarquait la cargaison pour Naples, son pays d'adoption. Une fois arrivées à destination, les grâces de ces dames devaient être employées à achalander un tas de magasins : confiseries, commerces de modes et de chiffons, *et cætera*. Telle était la spéculation qui traitait un peu lestement en ces dames la majesté de l'art dramatique. Aussi n'ont-elles pas voulu se prêter à cette traite des blanches faite par un homme de génie... et de couleur.

Pour revenir à *Paris-Journal*, la pièce amuse ; mais combien elle est pâle à côté des souvenirs que ce titre évoque chez tous ceux qui ont vécu la vie littéraire de ces quinze dernières années ! *Paris-Journal*, c'était aussi le nom de cette gazette ambitieuse et luxueuse où le comte de Villedeuil mit tant de fantaisie, de vain bruit, d'esprit, d'efforts, d'argent, en collaboration avec le crayon de Gavarni, la plume d'Henri Mürger, des frères de Goncourt qui commençaient alors, de Gaiffe qui n'a jamais voulu commencer pour de bon, de Théodore de Banville et de M. Venet qui depuis.... mais alors, il ne faisait pas encore bande avec les dévots rageurs de *l'Univers* et du *Monde*.

Oh ! le beau temps que ces jours éphémères de *Paris-Journal !* Tout ce monde avait vingt ans ; tout ce monde avait le million que M. de Villedeuil dévora en un an, mettant à cette besogne plus de recherches et de soins qu'il n'en a fallu à d'autres pour acquérir

un million pareil. M. de Villedeuil était vraiment jeune, vraiment confiant, avec des côtés vraiment d'un gentilhomme. Je ne sais trop où il est maintenant ; je voudrais que ce souvenir pût aller le rejoindre comme une poignée de main lointaine. Je sais très-bien qu'il sortait, quand nous le connûmes à ses débuts dans la vie, de cette fameuse institution Poiloup, pépinière de tant de jeunes gens distingués, dont le chef vient de s'éteindre regretté de tous ses anciens élèves.

L'abbé Poiloup est une figure. Ancien maître des cérémonies à la chapelle de Charles X, il resta toujours, avant toute chose, l'homme et le professeur des manières exquises et des propos aimables. Les riches et nobles écoliers qui lui furent donnés à former se reconnaissent encore dans le monde à un je ne sais quoi de plus gracieux dans l'allure.

Un jour, dans un débit de tabac, un jeune homme entre pour acheter un cigare. A la manière dont il souleva son chapeau, nous entendîmes la marchande, qui sans doute avait fait des études comparées sur les belles manières masculines, murmurer : « C'est un Poiloup ; » et pas de danger qu'elle confondît ce joli acheteur avec un Labadens ! Ce trait m'a frappé.

Je me rappelle aussi que nul autre ecclésiastique de ce siècle ne mania l'encensoir avec autant de sûreté dans la main et de gracieuse habileté que l'abbé Poi-

loup. Un tour de force, qui lui était familier, consistait à encenser un pied appuyé contre la muraille, une pièce de quarante sous placée et maintenue sous le bras. Il paraît que c'est la grande épreuve pour les Léotards de sacristie. Il avait d'autres mérites encore plus sérieux qui lui attachèrent les cœurs reconnaissants et dévoués de ses élèves. Chaque année, le jour de la fête de leur ancien proviseur, une piété scolaire, presque filiale, les ramenait en grand nombre à la jolie retraite des Moulineaux, entre Vanves et Clamart, où le bon abbé Poiloup acheva sa vie bien remplie.

Une autre mort qui laisse de longs regrets et à propos de laquelle on a pu citer les plus beaux exemples de charité et de vertu, c'est celle de Mme la marquise de Lillers, née d'Étampes. Je ne reviendrai pas sur tout ce que le trépas de cette grande dame si zélée pour le bien a pu suggérer de commentaires ou rappeler de souvenirs à messieurs les chroniqueurs. Je me borne à citer la parenté de la vénérable défunte avec un jeune auteur dramatique fort applaudi, qui est, en même temps, un très-brillant homme du monde. Mme la marquise de Lillers était la grand'-tante du comte de Sainte-M***, autrement dit M. Derley, l'auteur de la *Tasse de thé* et du ballet de *Graziosa* C'est par cette mention que je terminerai un feuilleton presque uniquement consacré aux personnes et aux choses du théâtre. Tout le reste chasse et voyage, même le

barreau et la magistrature, surtout la magistrature et le barreau.

Le personnel du Palais compte pas mal de Nemrods. Comme il faut avoir foi en la justice de son pays pour ne pas être alarmé en voyant tant de préteurs s'exercer sur le gibier à massacrer des innocents !

XV

SOMMAIRE : Une chanson. — Les fêtes de village. — Le mois des mirlitons. — La prorogation des mirlitons de Saint-Cloud. — Une épidémie politique d'autrefois. — Éloge du mirliton et variations sur cet instrument. — Divinité, humanité, fatalité. — Le mirliton professeur de galanterie et trucheman d'amour. — Fête des Quatre-Saisons chez Markowski. — Mirlitons aux dames. — L'amour à l'Américaine. — Le terme d'octobre. — G. Nadaud et une prorogation demandée généralement. — Le propriétaire et la fourmi. — Courses de Chantilly et littérature chevaline. — *Paris s'amuse.* — M. Pierre Véron et *le Charivari.* — *Paris dansant,* par M. J. Rousseau, du *Figaro.* — La mesure de notre grandeur d'âme. — MM. Sainte-Beuve, Caro et Monty au *Constitutionnel.* — M. Grandguillot *redivivus.* — Le docteur du Planty. — M. de Laprade et M. Sainte-Beuve. — Sophie et M. Véron. — *Les Paroles d'un croyant* à l'imprimerie. — De la popularité et de la critique. — *Les Mille et une Nuits parisiennes,* roman. — M. Home. — Monte-Christo et Balsamo dans la même famille. — Où le monde des viveurs et des soupeuses s'accorde avec le populaire. — *Napoléons sous la serviette.* — La crédulité de ceux qui n'ont pas de croyance. — M. Pervillié du *Tintamarre* et son *Nabab de la rue Chapon.* — Du

surnaturel au théâtre et dans la vie. — M[lle] Alphonsine. — Contrôleur et sorcier, ou Délass. Com. et spiritisme. — M[me] Saqui. — La révolution de 89 à son point de vue.—M. Venet et *les Mémoires de Madame Saqui*. — M[me] Rose Chéri. — M. F. Halévy. — Quitte pour la peur. — L'acteur Machanette. — Les dames à l'orchestre des Italiens. — Mariages : M. Magnan et M[lle] Haritoff; une Gunzburg et un Fould. — Beau comme la mort de Vatel.

Paris, 27 septembre 1861.

M'trouvant un peu pompette
A la fête d'Saint-Cloud
Dimanch', j'ai fait emplette,
Moyennant mes quat' sous,
D'un très-joli mirlitir,
D'un charmant p'tit mirliton,
C' qui fait que j' pus m'en r'venir,
L' cœur content, l'air folichon,
En jouant du mirlitir,
En jouant du mir, du li, du ton,
Du mirliton!

Voilà le premier complet d'une chanson de saison : *le Mirliton,* ambitieuse de la popularité des *P'tits agneaux*, et bien digne du même empire. Nous sommes encore en septembre; c'est le mois des fêtes de village aux environs de Paris : d'abord, la plus mémorable de toutes, la fête des Loges, dans la forêt de Saint-Germain et puis, pendant trois dimanches de suite, la fête de Saint-Cloud; et c'est pourquoi septembre est, pour les Parisiens condamnés à passer à

la ville même le temps des vacances, la saison des mirlitons.

Les mirlitons, les macarons et les pains d'épices de Saint-Cloud ont été arrosés dimanche dernier par les revanches que prend le mauvais temps. Pour réparer ce désastre, la fête, qui devait être terminée depuis le commencement de la semaine, est prorogée jusqu'au lundi 30 septembre. Je n'aime pas ce mot *proroger*. Il a comme une allure barbare. Il me fait toujours songer au temps déjà lointain où la prorogation des pouvoirs du président de la République divisait la France. Celui-ci était pour et celui-là contre la prorogation. On n'entendait pas d'autre mot que celui-ci : prorogation. Cela courait comme la grippe, à l'entrée de l'hiver. C'est peut-être pour l'abus qui en fut fait alors que je l'ai pris en guignon. Aujourd'hui, ce n'est plus de la prorogation des pouvoirs d'un président qu'il est question, mais de la prorogation des mirlitons. C'est plus gai et plus chantant.

Un bel instrument, éminemment français ! simple de forme, simple de son, ne pouvant exécuter que des airs simples, et roulé dans des lambeaux de poésie qui expriment simplement des idées peu compliquées. Je sais bien que les vers du mirliton ne sont pas les plus prisés par la critique, et quand on dit à un poëte : « Votre œuvre est pleine de vers de mirliton, » il ne se tient pas pour flatté. Mais quoi ! les vers du mirliton mis en leur place, c'est-à-dire servant de vêtement

à l'humble flûte de roseau dont une pelure d'oignon garnit chaque boût, ont bien leur prix, n'en déplaise aux délicats. Ils disent ce qu'ils veulent dire, les vers de mirliton, et ne vont pas chercher midi à quatorze heures. Ce sont généralement petits bréviaires d'amour. On y lit, par exemple :

Faites donc mon contentement,
Et je serai parfait amant.

Cela me paraît complet dans son genre. Ces deux lignes, c'est la première partie d'un roman qui en comprend généralement trois. Dans la première, la femme désirée est à l'état de divinité : dans la seconde, la femme possédée tombe au rang de l'humanité ; dans la troisième, cet amour devient, trop souvent, pour l'amoureux lassé, une fatalité. Je ne dois pas être le premier à avoir résumé l'histoire de la passion dans ces trois mots : divinité, humanité, fatalité. Mais qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil? Et d'ailleurs est-ce à propos de mirlitons que la nouveauté serait de mise, si l'on en était capable?

Le grand Markowski, qui est toujours à l'affût des actualités, donnait l'autre soir une grande fête, dite des quatre saisons, où chaque dame en entrant recevait un mirliton d'honneur. Voilà un homme qui comprend son mois de septembre ! J'ajoute que dans un temps où l'amour a désappris la galanterie, les devises

enroulées autour du roseau sont une leçon salutaire. Cependant les danseuses du lieu n'en ont guère profité, s'il est vrai que l'une d'elles, aux prises avec un novice qui se perdait dans des phrases entortillées, lui dit l'autre soir, à cette même fête des quatre saisons : — « Au fait, Monsieur, au fait ! mon mirliton m'a déjà dit tout ce que vous me répétez là. »

Au fait, *time is money*, comme disent les Américains ; la question d'argent est brûlante ; et voilà le terme d'octobre qui approche à grands pas !

Le terme d'octobre, *qui est toujours le diable à payer*, comme l'a si bien dit Gustave Nadaud, dans la réponse de l'étudiante à l'étudiant.

Une idée ! si l'on prorogeait le terme d'octobre !

On a bien prorogé la fête de Saint-Cloud.

Mais bah ! les propriétaires affamés de loyers n'ont pas d'oreilles, et nous aurions beau leur soumettre la proposition,

En jouant du mirlitir,
En jouant du mirliton,
En jouant du mir, du li, du ton,
Du mirliton !

il est trop certain qu'elle n'aurait aucune chance d'être agréée par eux. Ces possesseurs d'immeubles ont le tempérament de la fourmi, qui n'a pas changé depuis Lafontaine. Elle n'est pas plus prêteuse aujour-

d'hui qu'alors. — « Que faisiez-vous en septembre ? — Nous jouions du mirliton. — J'en suis fort aise ; eh bien, *payez* maintenant. »

Donc, ce qui reste de Paris à Paris s'est beaucoup promené aux fêtes villageoises. La femme sauvage, le veau à plusieurs têtes, le bal Morel, le billard anglais, la toupie hollandaise, les cuisines en plein vent, la loterie, le cirque des frères Loyal ou de M. Bouthor, le théâtre des *Massacres de Syrie par des artistes en personnes naturelles*, les exercices des Hercules du Nord, les consultations de Mme Volpette, somnambule extra-lucide, brevetée de plusieurs cours étrangères ; bref l'enfance du puff, la réclame à l'état barbare, la danse aux quinquets qui fument, le dîner à la poussière, le spectacle dans des baraques hideuses, et, au soir, le retour dans des wagons trop pleins qui menacent de craquer en route, tels ont été les plaisirs prodigués chaque dimanche du mois qui va finir par les environs de Paris.

Dimanche dernier, c'était aussi les courses de Chantilly, première réunion d'automne. Ces courses ont du bon, et je me garderai d'en médire. Un beau temps, une belle pelouse, de beaux équipages, de beaux chevaux, des jockeys rabougris, et grande affluence de très-belles dames, le tout au son de la polka des louis d'or dansée par les parieurs, voilà le programme, et il n'est pas à dédaigner, des belles journées de course. Mais je raffole moins de la littérature que cet exercice

engendre forcément. L'écrivain le plus spirituel et qui tient le mieux la plume en d'autres rencontres, se trouve alors réduit à écrire des choses dans ce goût-ci : « La réunion, la veille, au salon des courses, n'a pas marqué (ou a marqué, selon l'occurrence) par de nombreuses affaires et, sauf dans le deuxième critérium, on a trouvé peu (d'autres fois c'est beaucoup) à faire. L'absence de *Couche-tout-nu* a été confirmée et a refroidi l'ardeur des personnes assez osées pour parier contre *Fantaisie*, et d'autre part on était très-disposé à croire que *Babiole* partirait dans le premier critérium, etc., etc. »

Heureux encore quand le compte-rendu chevalin ne se termine pas par quelque chute dans ce goût-ci (nous copions textuellement une feuille spéciale) : « La journée, il faut en convenir, a été la plus froide et la moins intéressante *dont nous nous rappelons à Chantilly!* »

Mais qu'importe la grammaire pourvu que Paris s'amuse ! Or, il s'amuse, si nous en croyons un témoin digne de foi, M. Pierre Véron, l'un des meilleurs rédacteurs du *Charivari*, qui ne craint pas d'affirmer cette vérité consolante sur la couverture de son nouveau volume. *Paris s'amuse*, tel est le titre de ce livre engageant qui ne se contente pas de promettre. Si l'on ne craignait d'imiter la galante école, un peu surannée aujourd'hui, qui se croyait obligée de dire à une jeune dame, en lui offrant une rose : *je vous rends*

à vous-même, on dirait à M. Pierre Véron que Paris s'amuse... surtout en lisant les beaux esprits joyeux du *Charivari*.

C'est une grande force, ce petit journal qui jouit seul chez nous du privilége de dérider la politique! On peut le considérer comme la chaloupe canonnière du *Siècle*, et elle démolit à boulets rouges, cette chaloupe, pour le compte du gros bâtiment à trois ponts, qui, sans elle, ne ferait pas, à beaucoup près, autant de besogne. Aussi, chaque opinion grille d'avoir son petit *Charivari*. On sent trop bien la portée de cette arme dans notre pays de France, pour que chacun ne désire pas s'en aller en guerre avec un *Charivari* à sa ceinture. Mais les autorisations ne courent pas les rues; voilà pourquoi *votre fille est muette*, et pourquoi le journal auquel collabore M. Pierre Véron est unique en son genre sur le pavé de Paris.

Paris dansant, c'est un autre livre, et celui-ci est signé Jean Rousseau. Jean Rousseau du *Figaro*, s'il vous plaît! Notez ce point, qui vous donnera la mesure de notre grandeur d'âme. Le *Figaro* nous gratifia, il y a quelques quinze jours, d'un éreintement qui avait, à ses yeux, l'importance d'un manifeste. Belle place en tête du journal; caractères monumentaux, dont il semblait que l'on eût fait emplette exprès pour la circonstance; signature très-honorable au bas, puisque le morceau était couronné par le nom de M. Louis Goudall, romancier, poëte et critique digne

d'encouragenent. On ne nous avait rien marchandé. Ce n'est pas tout : l'excellent M. Jouvin avait revu l'article ; M. de Villemessant avait été consulté par le télégraphe : on avait assemblé le grand conseil, et délibéré avec autant de gravité que naguère sur le turbot de Domitien, s'il était opportun d'insérer *cet écrit redoutable*. Jules Noriac, l'auteur de la *Bêtise humaine*, esprit très-fin, opina avec force pour la négative. Mais la majorité se rangea à l'avis contraire, et l'article dont je ne devais pas revenir a vu le jour.

Il me reste cependant assez de vie pour louer le malin petit journal des efforts persistants qu'il fait pour contenter son public et pour vanter, entre les esprits ingénieux et alertes attachés à une impossible besogne, l'auteur de *Paris dansant*, M. Jean Rousseau déjà nommé. Outre ses fantaisies et ses études de mœurs qui, jusqu'ici, n'ont peut-être pas été assez remarquées, cet écrivain est au premier rang dans la critique d'art.

Aimez-vous les critiques ? Ils sont une fournée qui entrent ou qui rentrent au *Constitutionnel* : les Sainte-Beuve, les Caro, les Monty et *tutti quanti*. En même temps, M. Grandguillot, qu'une fièvre typhoïde avait enlevé depuis bien des semaines à ses travaux, et dont la vie même fut un moment menacée, renaît à la santé et bientôt reprendra le cours de ses exploits. C'est le docteur du Planty qui soignait ce confrère, et qui a bien mérité de toute la confrérie en le guérissant. Fi-

nalement, on arme à force au *Constitutionnel*, et *la Patrie* n'a qu'à se bien tenir.

Pour sa rentrée, M. Sainte-Beuve a égorgillé, avec son petit couteau des grands jours, un de ses trente-neufs *copins* en immortalité, M. Victor de Laprade. Il a démontré, sans peine et non pas sans raison, que la passion, la chair et le sang faisaient défaut à la muse des *Poëmes évangéliques*. L'article ou plutôt l'opération chirurgicale à laquelle M. Sainte-Beuve s'est livré au détriment de M. de Laprade, est un chef-d'œuvre, un vrai régal de gourmet littéraire. L'auteur de *Volupté* réussit l'éreintement, comme la fameuse Sophie du docteur Véron réussissait naguère ces dîners épiques sans lesquels le dix-neuvième siècle culinaire serait dans la boue.

A présent, — comme tout passe! — Sophie a vieilli; M. Véron n'a plus d'estomac. Quand il faut faire quelque extra, Sophie grogne avant et tombe malade après. M. Sainte-Beuve, au contraire, ne s'en porte que mieux quand il a ciselé un joli éreintement.

Mais, si grands qu'ils soient, les critiques sont des hommes, et partant sujets à l'erreur. Un des torts les plus répandus parmi les critiques, c'est de vouloir imposer leur tempérament et de blâmer tout ce qui s'arrête en deçà ou s'avance au delà. Le goût mesuré de M. Sainte-Beuve l'éloigne des extrêmes. Il ne saurait faire bande avec les mystiques pour lesquels chante M. de Laprade, non plus qu'avec les génies popu-

laires dont la vigueur est la première corde, et qui excellent à remuer le sentiment populaire. Il a raconté lui-même que, lisant en manuscrit les *Paroles d'un croyant*, de M. de Lamennais, il se révoltait contre les aberrations de pensée et de style dont l'ouvrage lui semblait fourmiller. Là-dessus, il entre dans l'imprimerie où l'on avait donné à composer ce livre étrange. Il trouve l'atelier sens dessus dessous. La parole ardente du prêtre révolutionnaire y avait mis le feu. On oubliait de l'imprimer pour lire à haute voix cette éloquence et la commenter en des paroles passionnées. Voilà de ces révolutions que ne produiront jamais les articles de M. Sainte-Beuve, la prose de M. Monty ou les périodes de M. Caro.

Qu'il s'agisse de mirlitons ou de philosophie religieuse, à quoi tient la popularité? Il faut des idées qui s'emparent de tous les cerveaux; des sons que retiennent toutes les oreilles. En fait de danses, comme en fait d'éloquence, ce qui est académique n'est pas ce qui est populaire. Un quadrille dansé selon les convenances des salons ne saurait enlever les masses. Tel *cavalier seul* un peu plus agité, que répudierait l'étiquette du monde, les remuera de fond en comble. Autre public, autres goûts; aussi *le Constitutionnel*, décidé à appeler à lui tous les lecteurs et tous les succès, offre-t-il aux uns la prose sceptique de M. Sainte-Beuve, les talents dogmatiques et normaliens de MM. Monty et Caro, en même temps qu'il prépare

pour une autre catégorie d'abonnés un roman destiné à renouveler le succès du *Juif-Errant*. Il s'agit de raconter les *Mille et une Nuits parisiennes*. Un de nos conteurs les plus populaires, un de nos plus habiles metteurs en scène, a accepté cette tâche. Je ne puis vous révéler son nom aujourd'hui ; mais rien ne m'empêche d'annoncer que M. Home, le fameux sorcier, sera l'un des principaux personnages de cette épopée parisienne.

Un assez joli mot sur ce Home. On sait qu'il a épousé la belle-sœur du comte Koucheleff, si follement riche, ce qui faisait dire l'autre jour à une femme d'esprit : « Ce ne sont pas deux hommes ; c'est deux romans dans la même famille : Monte-Cristo et Balsamo. »

Le monde des viveurs et des soupeuses est d'accord sur bien des points avec le populaire. Il n'est pas plus littéraire, dans le sens de l'Académie et de l'École normale. Il s'éprend de même, à certains jours, d'un refrain, d'une chanson, d'une calembredaine, d'une sauteuse de bal public ou d'un danseur de corde. Enfin, l'amour du merveilleux et une certaine croyance complaisante au surnaturel caractérisent également les basses classes besoigneuses et cette bohême dorée où l'on est blasé et repu à ce point que les invitations à souper y sont mal venues des dames, si, au gibier froid et aux écrevisses bordelaises, vous ne joignez ce plat qui ne figure pas sur la carte du restaurateur :

les Napoléons sous la serviette! C'est la seule friandise dont elles soient encore gourmandes et dont elles redemandent toujours.

Cependant, ces créatures positives et matérialistes ont le plus souvent pour directrice de leurs pensées intimes et de leur conscience, une tireuse de cartes, une somnambule. Elles se rient de Dieu et du diable; mais elles ont le culte des tarots et ne mettent pas en doute les oracles des émules de Mme Volpette. Il faut bien croire à quelque chose ! Quand on n'a ni philosophie, ni religion, on a des chances pour grossir le troupeau que rançonne la sorcière du coin. Depuis qu'on a supprimé la loterie, depuis que les maisons de jeu sont fermées, c'est chez elle que les rêves ambitieux trouvent le mieux à se nourrir d'espérances à prix fixe et d'illusions à beaux deniers comptants.

Un journaliste de beaucoup d'esprit et d'observation, M. Pervillié, du *Tintamarre*, vient de faire représenter à l'ouverture du Théâtre-Déjazet, un petit vaudeville où éclate cette vérité sociale. C'est *le Nabab de la rue Chapon*. La somnambule a prédit à une nommée Amanda qu'elle épouserait un nabab. Voilà Amanda à la recherche de son nabab. Il ne lui vient pas un seul instant à l'esprit que ce nabab puisse être un conte en l'air. Or, si la foi transporte des montagnes, à plus forte raison peut-elle transporter des nababs, même jusqu'à la rue Chapon. Les devineresses n'ont donc nul besoin de modifier leur petit boniment

vieux comme le monde. Qu'elles promettent à toutes celles qui viennent les consulter l'amour d'un prince ! Outre que c'est le meilleur moyen de ne pas faire de jalouse, — si tant est que la femme peut ce qu'elle veut, et je le crois, pour ma part, — il y a gros à parier que la belle sérieusement en quête d'un nabab, trouvera un nabab; en quête d'un prince, trouvera un prince, et que la sorcière aura dit vrai, sans le faire exprès. C'est si aisé d'ailleurs, par le temps de Russes archi-milionnaires et de Brésiliens ultra-dorés où nous vivons, d'improviser des princes. Il suffit qu'ils vivent princièrement. Un prince en ruolz, un nabab en imitation peuvent très-bien faire l'affaire, pourvu que leurs écus soient authentiques.

Il y a plusieurs manières de traiter le fantastique en littérature. Par exemple, la féerie du *Pied de Mouton* n'a rien de commun avec le surnaturel de *l'Ange de Minuit*. Pas davantage avec le trait merveilleux qui fait le fond du *Nabab de la rue Chapon*. Ceci rentre dans une catégorie plus bourgeoise et plus réelle. On voit dans les tableaux de cette espèce, l'influence que les sciences occultes exploitées par les charlatans exercent sur certaines gens. Ce serait un chapitre curieux à écrire : *Du pouvoir des tireuses de cartes, somnambules, sorciers et autres diseurs de bonne aventure, dans la société moderne.*

A propos de sciences occultes, je cherchais depuis longtemps l'origine du mot spiritisme, qui est si fort

en vogue, et je ne pouvais la trouver, lorsque ma bonne étoile me fit rencontrer Mlle Alphonsine, du théâtre des Variétés, naguère l'étoile des Délassements-Comiques.

— « Et c'est bien simple, fit-elle, M. Allan Kardec a dit spiritisme pour spiritualisme, comme on dit *délass. com.* au lieu de Délassements-Comiques. Ce n'est qu'une façon d'abréger. »

Voyant que les théâtres aiment tant à reprendre les vieilleries, l'Hippodrome a repris la fameuse Mme Saqui, âgée de quatre-vingt-trois ans, élève de Nicolet, et l'un des derniers témoins encore vivants de la prise de la Bastille. Il faut lui entendre raconter que ce jour-là, pour la première fois, la foule déserta les tréteaux où la jeune acrobate faisait de son mieux, pour courir à un spectacle d'un plus sérieux intérêt. La funambule comprit, en se voyant abandonnée même de ses spectateurs les plus fidèles, que quelque chose de grave était dans l'air. Tels furent, à son point de vue, les symptômes de la grande rénovation sociale qui se préparait.

On vendait à l'Hippodrome, le jour de sa représentation, la biographie et la photographie de Mme Saqui. Pour être exact, il aurait fallu la montrer au milieu du peuple de chiens de toutes tailles dont elle vit entourée. Pour être complet, on aurait dû vendre aussi les deux volumes intitulés : *Mémoires de Mme Saqui*, que M. Venet publia naguère dans *l'Éclair* sous la dictée de l'illustre funambule.

Mme Rose-Chéri est dans le tombeau. Vous savez quel trépas inopiné a emporté cette artiste éminente, cette femme sans reproche, cette mère héroïque frappée par la mort au champ d'honneur des mères, je veux dire à côté du lit de son enfant malade. Elle offrait à la mort sa vie en échange de celle de son fils, et la mort l'a prise au mot; elle a consenti à ce troc de cadavres; voilà pourquoi nous avons perdu Mme Rose-Chéri.

Quel deuil pour sa famille! pour le public! pour les auteurs! Quel vide à son théâtre du Gymnase, dont elle n'avait pas peu contribué à faire comme un second Théâtre-Français! Le coup qui frappe en M. Montigny l'époux et le directeur, est irréparable. On va voir maintenant s'il était vrai, comme l'ont insinué quelques langues envieuses, que Mme Rose-Chéri empêchât les jeunes talents de se produire à côté d'elle. Paraissez, jeunes talents! On ne pourra plus se plaindre que la comédienne autocrate vous barre le passage. Paraissez donc! ou si vous tardez, il faudra bien conclure que votre seule insuffisance a jamais mis obstacle à votre gloire.

L'esprit frappé de ce nouveau deuil et de tant de pertes successives qui ont écrémé depuis un an le monde des arts et de la littérature, on accueillit trop facilement, au commencement de cette semaine, un bruit, parti je ne sais d'où, qui faisait très-malade et peut-être déjà mort, notre grand musicien Fromental

Halévy, l'auteur immortel de *l'Éclair* et de *la Juive*. La rumeur alarmante frappa même aux portes de l'Institut; et l'Académie des Beaux-Arts, tout inquiète de son secrétaire perpétuel, se mit en quête de renseignements officiels. Or, grâce au ciel, jamais M. Halévy ne s'était si bien porté. Tranquillement il travaillait pour la prochaine séance de l'Institut, à sa belle campagne des environs de Saint-Germain, quand on le représentait rendant le dernier soupir. Cette fois, du moins, on en aura été quitte pour la peur.

Cet hiver, nous aurons une partition de M. Halévy au boulevard du Temple. En attendant, *Cora* et toujours *le Pied de mouton* sont les succès les plus éclatants dans ces parages. La semaine dernière, la représentation du drame de l'Ambigu a été attristée par une circonstance qui jetait un lugubre intérêt sur l'un de ses interprètes. L'acteur Machanette, digne homme qui a tant égayé notre confrère et prédécesseur Villemot, joue dans le drame de M. Jules Barbier le rôle d'un bon nègre dévoué à maîtresse. Le pauvre Machanette avait perdu le matin un fils chéri. Il dut néanmoins jouer le soir, avec de vraies larmes dans les yeux, qui tombaient silencieusement sur ses joues noircies. Pour ceux que l'on avait mis dans la confidence de ce chagrin, c'était déchirant.

A mardi l'ouverture des Italiens. D'ici là on espère obtenir du comte Walewski, attendu aujourd'hui même à Paris, la révocation de la mesure peu galante

qui bannit les dames de l'orchestre. M. le comte Bacciochi a promis de se faire l'interprète près du ministre d'État des réclamations soulevées par ce projet de réforme. Du reste, les abonnés arrivent en foule, et jamais la direction Calzado ne vit la saison commencer sous d'aussi favorables auspices.

Il y a des mariages : le jeune et brillant capitaine Magnan, fils du maréchal, épouse Mlle Haritoff, cette jolie Russe, nièce des très-riches Garfunkell qui, aux Italiens justement, était toujours, l'an dernier, dans une avant-scène du côté gauche. Quelques-uns annoncent que le capitaine Magnan sera autorisé à signer « comte de Luciennes » au bas de son contrat de mariage. C'est sous ce nom que son père voyageait récemment en Italie.

On parle aussi du mariage de Mlle Gunzburg avec M. Louis Fould.

Et puis, le fameux trait de Vatel se perçant de son épée parce que la marée avait manqué, vient d'avoir un pendant parmi nous. Ne dites donc plus que nos cœurs sont dégénérés. Un très-célèbre confectionneur de vêtements pour dames, le premier artiste de Paris dans sa partie, un homme qui n'a pas son pareil pour couper un mantelet, le roi de la toilette, le bon faiseur par excellence, avait été chargé de rédiger les costumes que portait Mme Ristori dans *Béatrix*. Le jour de la première représentation, il va voir jouer ses toilettes. Il arriva que l'une de celles-ci fut en retard. Un do-

mestique négligent avait mal compris ou trop lentement exécuté les ordres de la maison ; toujours est-il que l'auteur des robes de la tragédienne, prévenu dans sa stalle que l'une d'elles allait manquer son entrée, en fut si frappé qu'il fallut l'emporter en proie à une terrible crise nerveuse. Ce n'est pas tout ; depuis les transes de cette soirée fatale, chaque jour, à la même heure, les mêmes symptômes se présentent chez lui. Les médecins y perdent leur latin. Une saison d'eaux a à peine calmé, non guéri, ce mal intéressant. Honneur à ceux qui tiennent à cœur leur métier dans un temps où c'est la maladie commune de se croire au-dessus de sa profession ! Il ne manque absolument à Monsieur ***, l'habilleur pour dames, — et alors il égalerait Vatel ! — que Mme de Sévigné pour historiographe.

XVI

SOMMAIRE : Un joli mariage. — Le capitaine Léopold Magnan et Mlle Hélène Haritoff. — Comme quoi il est bon de se marier jeune. — De grosses épaulettes populaires. — Danger que courut l'autre jour M. le grand-veneur dans un carrefour de la forêt de Compiègne. — Beaux effets de biceps à l'église russe. — Début de Mlle Juliette Beau au Vaudeville. — L'électricité, la préfecture de police, les cerfs-volants et Charles Jud. — Les mèches de Messieurs les cochers. — Assister à ses propres funérailles. — Ce qui a gâté l'affaire de Mme la princesse de Solms. — Les chevaliers du pseudonyme. — MM. Henri Murger et Aurélien Scholl. — M. Osisis Iffla. — Sur le terrain. — Ce qu'eussent écrit en d'autres temps les littérateurs de ce temps-ci. — Ce que Colardeau et Grécourt font de nos jours. — Le philosophe Bias. — M. Carlier, ancien préfet de police. — M. Lemercier de Neuville. — Dinocheau, ou un restaurateur bienfaisant. — On le compare à Alexandre Dumas père. — *Le Pied de Mouton* devenu un gigot. — Encore la croisade contre les jolies actrices. — Place aux chefs-d'œuvre ! — Conséquences économiques et sociales de la suppression des pièces dites *à femmes*. — La morale et les honnêtes gens ; Duclos et Mme de Rochefort. — Les bleus et les verts au Vaudeville. — Une légende de Ga-

varni. — M. Duponchel. — Encore Mlle Juliette Beau. — M. Henri Meilhac. — Alexandre Dumas fils, M. de Châteaubriand et George Sand. — L'auteur du *Père Prodigue* comparé à un somnambule. — *Sa Solidité* M. Véron. — Les réalités du Cirque et les fictions du drame. — Bal chez Mlle Emma Livry. — Les choses n'ont jamais été si bon marché et la vie si chère. — Le *Voyage en cuistrerie* de M. Veuillot, qu'il eût fallu appeler *Retour au pays natal.*

Paris, 18 octobre 1861.

Avant-hier, on a marié en grande pompe, tant à la Madeleine qu'à l'église russe, le capitaine Léopold Magnan, fils du maréchal, et Mlle Hélène Haritoff, nièce de M. Garfunkel. « Joli couple ! » disaient les bonnes femmes qui faisaient la haie autour des splendeurs de cette union, et les commères avaient raison. C'est un joli couple, en effet. Le jeune officier, sous son uniforme, la gracieuse mariée, sous son voile, semblaient on ne peut mieux faits l'un pour l'autre. Ils n'ont guère à eux deux, plus de quarante à quarante-cinq ans, l'âge auquel beaucoup d'hommes, las du célibat, se croient seulement mûrs pour le mariage : ceux-ci sont bien un peu passés ; bah ! avec un bon tailleur, un bon coiffeur, c'est étonnant comme un gentilhomme de cinquante ans peut encore faire illusion, surtout aux lumières.

Mais le mariage veut des réalités, aussi c'est un parti à prendre quand on est jeune d'une vraie jeu-

nesse ; ou bien, le mieux est d'y renoncer. Certaines unions conclues en dehors de ces principes n'en ont pas moins les destins les plus prospères. Je m'incline devant les exceptions, mais je maintiens la règle. C'est disgracieux et dangereux d'atteler ensemble deux existences, dont l'une a déjà fourni une bonne partie de sa course, tandis que l'autre, impatiente de se lancer dans la carrière, frappe la terre du pied et blanchit son mors d'écume. De là des inégalités d'allures, des mécontentements réciproques et tant d'accidents qui alimentent de scandales les échos du Palais-de-Justice.

Je me suis laissé dire qu'à l'une des dernières chasses de Compiègne, M. le maréchal Magnan, qui remplit, comme l'on sait, les fonctions de grand-veneur, s'était trouvé en assez mauvaise passe dans un certain carrefour. Le maréchal était à pied, immobile, et ne prenait pas garde à un cheval sans cavalier arrêté derrière lui. L'animal, en proie à une gaieté ou à une terreur subite, se livre tout à coup à des mouvements désordonnés dans lesquels la sécurité du grand-veneur se fût trouvée fort compromise, sans l'intervention rapide d'une main qui se trouva là par bonheur et put éloigner le maréchal des bonds furieux d'un coursier sans respect même pour les broderies d'un des plus hauts dignitaires de l'empire.

Il a, M. le maréchal Magnan, toutes les qualités

et toutes les allures qui peuvent le plus facilement populariser un personnage chamarré. Sa haute stature, sa beauté soldatesque, un certain mélange de paternité et d'autorité, une grande simplicité de manières, sa parole bienveillante et volontiers familière, l'affabilité de son abord sont pour plaire aux grands et aux petits. Jamais la morgue ne fut plus absente des grosses épaulettes et des hauts emplois.

Un nombre considérable d'invités assistait à l'éclatant mariage ci-dessus. On y remarquait plusieurs dignitaires, des généraux, des officiers de la maison de l'Empereur, parmi lesquels se trouvaient MM. le comte de Casabianca, de Cambacérès et le colonel Castelnau, le maréchal Régnauld de Saint-Jean d'Angély, M. et Mme de Royer, le général Piat, sénateur, etc..., etc... Les témoins, pour M. Magnan, étaient les maréchaux Randon et Vaillant; pour Mlle Haritoff, MM. Boitelle, préfet de police et Dolfus. La quête a été faite par Mlle Laure Magnan et M. Haritoff.

A l'église grecque, la cérémonie fut féconde en étonnements pour les Parisiennes. Elles ont surtout admiré la vigueur de poignet nécessaire aux jeunes gens qui tenaient au-dessus de la tête des mariés certaines couronnes de roses blanches, et cela pendant plus d'une demi-heure. C'était M. Randoing, naguère auditeur au Conseil d'État et présentement sous-préfet non loin de Paris, jeune homme très-aimé dans le monde et spécialité renommée pour la conduite des

cotillons, qui remplissait derrière M. Magnan cet office de porte-couronne. Le frère de la mariée rendait le même service à sa sœur. Ils ont tenu bon longtemps, très-longtemps, avec un grand courage ; mais, à la fin, leurs bras trahissaient leur valeur ; il a fallu faire avancer, pour les suppléer, deux hommes de bonne volonté.

On a parlé de ce mariage dans le méli-mélo de la vie parisienne presque autant que du début de M[lle] Juliette Beau au Vaudeville et beaucoup plus que de l'ordonnance de M. le préfet de police qui entrave l'exercice du cerf-volant, par égard pour la télégraphie électrique. Il paraît que les fils de celle-ci et les queues de ceux-là faisaient mauvais ménage ensemble. Alors, les cerfs-volants n'ont pas été considérés comme plus inviolables que les mèches de fouet des cochers de fiacre. Plus de fouets qui claquent joyeusement ; plus de cerfs-volants aux enfants. C'est la loi du progrès et d'une préfecture de police vigilante qui sait tout réglementer sur la terre et dans l'air. Seulement, pendant qu'on s'occupait des cerfs-volants, j'aurais bien voulu que l'on pût mettre la main sur ce maudit Jud, qui vole comme un homme et qui court comme un cerf, au grand détriment du sérieux de sa condamnation à mort.

Il n'est pas donné à tout le monde d'assister à ses funérailles et d'entendre de ses deux oreilles l'oraison funèbre accordée à votre trépas. Tout homme qui re-

lève de la publicité, tout écrivain, tout artiste, tout personnage célèbre, en politique, en guerre, en diplomatie, ou simplement en élégance et en amour, s'est dit bien souvent : « Je voudrais savoir ce que l'on dira de moi après ma mort. » Il ne faut pas se faire illusion : il est rare et malaisé d'être fixé sur ce point délicat. Madame de Solms elle-même, qu'une fausse nouvelle a mise pendant quelques jours en situation de cumuler les bénéfices de la vie et ceux du trépas, n'a pas complétement joui de son tombeau supposé. La fin trop réelle de Rose Chéri, d'une part ; puis, l'instinctive défiance avec laquelle fut accueilli, sans que l'on sût pourquoi n'y pas croire, le bruit de cette perte ; telles sont les deux causes qui nuisirent à l'effet du trépas imprimé de madame de Solms et empêchèrent l'opinion publique de se manifester librement sur le compte de la défunte d'un jour.

Nous autres, les chevaliers du pseudonyme, comme le remarquait l'autre jour *le Charivari*, dans un article tout plein de bienveillance pour nous, nous jouissons de quelques-uns de ces avantages de la tombe factice. On parle librement de nous, devant nous, comme si nous n'étions pas de ce monde. Nos amis nous attaquent sans s'en douter ; nos ennemis nous louent sans le faire exprès. Combien de bonnes occasions de rire sous cape ne devons-nous pas aux uns et aux autres !

C'est ainsi qu'Aurélien Scholl, notre camarade et

ami, est, après le regretté Murger, celui qui m'a le plus souvent pris à part pour me dire un mal affreux de l'auteur de ces feuilletons que je fais et ne signe pas. En échange, je demande à Scholl la permission de profiter de son récent duel pour dire de lui le bien que j'en pense. C'est un talent nerveux et souple auquel le théâtre, le roman, la nouvelle à la main conviennent également. Quoi qu'il traite, il se fait lire. Il est gai et il ne tombe pas dans le grotesque ; il est jeune, sans enfantillage. Il a écrit des récits de passion, *l'Histoire d'un premier amour*, par exemple, où se montre çà et là un poëte. Dût le lorgnon de Scholl me regarder sur cette déclaration avec un étonnement voisin du mépris, je lui déclare qu'à une autre époque il eût manié la lyre. Il eût fait des satires et des élégies, sans parler de la comédie en vers. Son ami, M. Paul de Saint-Victor eût, je n'en doute pas, excellé dans l'héroïde, au lieu du feuilleton. C'est un plaisir que je me donne quelquefois et que je vous recommande, de supposer les hommes de lettres de ce temps-ci vivant dans les siècles antérieurs, et de rechercher quelles directions ils y eussent suivies. Tel qui aurait été Vadius n'est pas malaisé à reconnaître.

J'ai salué hier Colardeau qui, de nos jours, s'appelle Sam et rédige des historiettes sur le Jardin d'acclimatation, au lieu de rimer l'*Épître à Minette*. Grécourt s'est fait photographe et c'est lui qui, sous un autre

nom, était condamné par le tribunal pour confection et débit d'épreuves contraires à la pudeur.

Pour en revenir à notre censeur Scholl, il s'est battu à l'épée avec M. Osiris Iffla, un banquier fort lié naguère avec la maison Mirès. M. Osiris a tiré avec succès son épingle du jeu de la Bourse et on ne lui connaît pas d'autre faiblesse que de porter habituellement sur lui un titre de 125,000 francs. Cela ne le quitte pas plus que son gilet de flanelle, si tant est qu'il porte de la flanelle. N'est-ce pas le philosophe Bias, cet ancien qui, au rebours de ses compatriotes, occupés à serrer dans des caisses leurs objets les plus précieux pour les soustraire aux soldats de Cyrus, ne faisait aucun paquet, disant : « *Omnia mea mecum porto*, je porte tout avec moi? » Heureux M. Osiris! Il porte avec lui cent vingt-cinq mille francs, et ce n'est certainement pas tout ce qu'il possède.

A propos de la campagne de M. Boitelle contre les fouets des cochers, il me revient en mémoire un trait qui aurait dû trouver plus haut sa place. Un des plus célèbres prédécesseurs du préfet actuel, M. Carlier, s'occupa, lui aussi, de réglementer la matière. C'était en temps de révolution et, dans ces jours-là, les licences de tout genre prennent volontiers leur essor : l'un laisse pousser sa barbe d'une façon démesurée ; l'autre, ses ongles ou sa chevelure. Quelquefois ce sont les basques et les revers d'habits qui prennent des proportions formidables et inquiétantes

pour l'ordre public. Messieurs les cochers avaient, paraît-il, allongé leur fouet sans raison et non sans danger pour les passants. On leur enjoignit de faire rentrer leurs mèches dans le devoir. Ils obéirent, non sans murmurer.

Une caricature de ce temps-là représente le préfet de police tombé dans la Seine et près de se noyer. Sur le bord, un cocher de fiacre fait mine de repêcher avec son fouet le magistrat *in angustie*. Mais le fouet se trouve trop court. Le préfet périra victime de son ordonnance.

On remarque depuis quelque temps au *Figaro* une signature nouvelle qui figure au bas d'articles bien venus et improvisés d'une main leste ; c'est celle de M. Lemercier de Neuville, l'auteur des *Femmes de Murger*. Il a dédié son livre à l'un des bienfaiteurs les plus sérieux des lettres contemporaines, le restaurateur Dinocheau, avec cette épigraphe significative : « Lis ce livre et ne lis pas les tiens. » En effet, les livres de Dinocheau c'est la dette inscrite de la littérature affamée.

Ce nom nourricier revient souvent dans nos annales intimes, c'est pourquoi il est bon de mettre l'Europe tout à fait au courant de ce qui le concerne. A Dinocheau la littérature reconnaissante élèvera un temple, si jamais ses moyens le lui permettent. En attendant le marbre, le granit et le porphyre, une colonne de prose est tout ce que je puis lui offrir, à lui qui aura

montré en ce siècle mercantile et dans une classe où l'amour des lettres n'est pas de rigueur, une sympathie inépuisable pour les estomacs intelligents.

Murger est mort lui devant douze cents francs, et si l'on connaît cette dette, ce n'est pas que Dinocheau l'ait jamais réclamée à son ombre. Il aimait trop pour cela ce pâle défunt, et certainement il ne renoncerait pas, pour rentrer dans ses douze cents francs, au plaisir d'avoir connu et obligé l'auteur de la *Vie de Bohême*, et combien encore avec lui, les uns morts, les autres parfaitement vivants !

Ce restaurant comme on n'en voit guère, perche rue de Breda, juste en face de l'imprimerie Bourdilliat. Admirez cette situation providentielle! Quand l'éditeur-imprimeur vous fait faux-bon, le traiteur est là qui vous prodigue les consolations qui sont de son ressort.

Au rez-de-chaussée, ce n'est qu'un cabaret; mais à l'entresol, la nappe est mise dans une salle convenable, dont les parois sont décorées de charges du maître de la maison, d'après Étienne Carjat. Dinocheau sur son champ de bataille, pour moi c'est Dumas père mettant en scène une de ses pièces. Même familiarité, même élan, même entrain. Il y a cette grande différence entre eux, me feront observer les directeurs de spectacles, que chez Dinocheau vous faites bonne chère à bon marché, tandis que, dans ces derniers temps du moins, l'auteur des *Mousquetaires* n'a plus fourni aux

consommateurs que de maigres régals pour beaucoup d'argent.

Quand on a l'habitude des repas chez Dinocheau, ailleurs tout vous semble frappé comme les carafes qui sortent de la glace, et c'est peut-être le seul endroit où l'esprit ne soit pas de l'alcool. L'un, du reste, n'exclut pas l'autre : et, vienne le dessert, maître Dinocheau excelle à faire goûter aux bons garçons des deux sexes attablés chez lui quelque fine bouteille qui en amène une seconde, et ainsi de suite : l'un engage, l'autre riposte, jusqu'à ce que l'entrain, les biscuits et le champagne aient rendu à tout le monde la mousse de ses vingt ans.

Les bouchons éclatent; pif ! paf ! pan ! pan ! On se croirait au milieu des feux de peloton que le régiment de royal-Gusman exécute maintenant chaque soir dans *le Pied de Mouton*, si bien agrandi et prolongé qu'il est devenu un gigot tout entier. Les mots petillent. Les yeux se tutoient. Les refrains se croisent. *En revenant de Bougival en Flandre* et autres chansons de même calibre font dresser l'oreille aux échos. Ne blâmez pas ! ne froncez pas votre sévère sourcil ! un quart d'heure de folie, d'oubli, d'ivresse, ce n'est pas trop après le travail, les déceptions, les angoisses, les misères d'hier et d'aujourd'hui, avant les inquiétudes de demain, les luttes sans pitié, les combats, d'où l'on revient tout meurtri, avec l'idée, avec la forme, avec le succès, *ce couronnement de l'édifice* qui se place

quelquefois à tort et à travers, non pas sur le monument le mieux fait pour le recevoir, mais sur quelque maisonnette à côté.

La croisade continue contre les jolies actrices, en ce sens que celles dont le talent ne vaut pas la jambe pourraient bien, un de ces jours, se voir invitées à rester chez elles. Les prétendus chevaliers de la morale, dont quelques-uns ont pris d'abord leurs grades dans l'industrie, — mais ce sont justement ces derniers qui doivent se croire obligés de crier le plus haut, — persistent à demander la suppression radicale, absolue, des *pièces à femmes*, sans s'inquiéter de ce qui pourra être mis à la place. Ah ! si vous aviez des chefs-d'œuvre à nous donner ! dussent-ils être joués entre deux paravents par des laiderons en robe de chambre, vous me verriez, avec vous, tonner contre les exhibitions, chasser ces étalages du temple, et crier aussi fort que personne : place aux chefs-d'œuvre ! mais, s'il s'agit tout simplement de substituer à des spectacles qui ont le tort de ne parler qu'aux yeux, de petites pièces bourgeoises ne disant rien ni à l'esprit, ni au cœur, ni aux yeux, je crois qu'il faut y regarder à deux fois avant de troquer contre une littérature borgne les beaux yeux des jolies actrices.

Et puis, a-t-on bien réfléchi aux conséquences économiques et sociales que pourrait engendrer une pareille réforme de notre art, je me trompe : de nos spéculations théâtrales. En effet, chaque ville marquée

sur la carte du touriste se recommande par quelque spécialité : Rouen, par exemple, a son sucre et ses gelées de pomme; Verdun a ses anis; Niort, son angélique; Strasbourg, sa cathédrale, sa bière, ses pâtés; Marseille, son port, son huile, sa bouillabaisse; Venise, ses gondoles; Londres, la Tamise et son tunnel; Milan, sa cathédrale; Rome, ses églises; Périgueux, ses truffes; Bordeaux, son théâtre, ses conserves de cèpes à l'huile et de lamproie à la bordelaise; Paris n'a vraiment que la Parisienne qui fasse de lui une ville sans seconde.

Ici, je sais bien ce que l'on va m'objecter : la Parisienne, direz-vous, c'est cette mère de famille qui mène de front l'élégance et le devoir maternel; c'est l'épouse en même temps chaste et coquette; c'est la jeune fille qui brille par un étonnant assemblage de vertu et de crinoline. Voilà la Parisienne; un mystère en trois personnes! et que peuvent avoir de commun les trois incarnations de cette sirène honnête avec vos *pièces à femmes?*

Je réponds : pour l'étranger de passage qui n'a ni le loisir, ni le désir de pénétrer dans le sanctuaire de la famille et de prendre dans les salons les treize grades de l'initiation, la Parisienne n'est pas où vous la mettez.

C'est l'idole plus banale que l'on peut admirer moyennant une stalle achetée au bureau, et dont un cordon de lumière appelé la rampe sépare ses adorateurs.

Regardez, et ne touchez pas! Quant au cancan, qui fait, je le confesse, le principal ornement des pièces en question et le principal talent de leurs interprètes, j'ai entendu dire à Alfred de Musset que l'on y reconnaissait les sœurs de ces zouaves qui enlevèrent Sébastopol, et que c'était la charge à la baïonnette transportée dans le domaine chorégraphique. Il y a de cela, en effet, et je me demande si Paris ne ferait pas une mauvaise affaire en supprimant des spectacles qui sont sa spécialité. Autant vaudrait pour Venise combler ses canaux; pour Milan démolir sa cathédrale et faire passer sur l'emplacement un boulevard à l'instar de Paris.

Reste la question de moralité. Là-dessus je partage l'avis de Duclos, qui déclarait que les oreilles les plus honnêtes étaient les moins chatouilleuses sur la liberté des propos. Sans doute, il ne faut pas non plus abuser du principe; c'est ce qu'exprimait si spirituellement Mme de Rochefort à un conte trop libertin fait devant elle par l'auteur des *Considérations sur les mœurs* : « Prenez donc garde, Duclos, vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes! » N'abusons pas de l'honnêteté de nos lecteurs ou de nos spectateurs pour leur montrer ce que l'on ne doit pas voir; mais ne perdez pas de vue non plus que jamais homme de principe ne déraillera pour avoir contemplé une pièce à maillots, et que jamais femme du monde n'écrivit au rédacteur de son journal pour le prier de suspendre un feuilleton

trop scabreux. On se détourne, s'il y a lieu ; mais la vraie pudeur évite toujours de prendre bruyamment les armes.

Le même courant devait se déchaîner contre Mlle Juliette Beau, la débutante du Vaudeville, qui fut jolie femme avant d'être comédienne. Votre correspondant théâtral l'a jugée comme il convenait, en Aristarque dégagé de toute passion de parti. Elle a, en effet, ses champions quand même et ses détracteurs aveugles. Le cirque, je me trompe, le Vaudeville est divisé en deux factions : les Bleus et les Verts. Les uns et les autres ne sont d'accord que sur un point : la critique de l'ouvrage qui a servi aux débuts de l'élégante et belle Juliette. L'auteur de *l'Attaché d'ambassade*, M. Henri Meilhac, est un écrivain qui tient du miniaturiste. Il a fait *l'Autographe*, un médaillon adorable. Dans des cadres plus larges, son travail au pointillé obtient moins de succès. Il n'est pas le moins du monde de la famille des improvisateurs. Il lui faut le temps, le soin, l'ouvrage remis cent fois sur le métier, et ces précautions et ces garanties ont toutes manqué à son dernier ouvrage. On attribue à l'inspiration de M. Duponchel, qui plane sur le théâtre du Vaudeville, l'idée malencontreuse de ce début dans cette pièce. S'il en est ainsi, il a vu le succès ailleurs que dans le talent de l'auteur et de ses interprètes. Il s'est trop souvenu d'une certaine légende de Gavarni :

— « Je joue *la Fille d'honneur*.

— « Ce sera drôle.

— « Tous mes amis y seront.

— « Ce sera plein. »

Mlle Juliette Beau a beaucoup d'amis ; mais, quand ils auront fait deux ou trois chambrées, quand la curiosité aura payé son tribut, vous verrez l'indifférence succéder bien vite à l'empressement. La pièce est une peinture du monde, tracée comme par un peintre qui tournerait le dos à son modèle. Les personnages ont l'air de sortir des gravures de mode. A mon avis, la débutante méritait une plus sérieuse entrée en matière. Si le Vaudeville, au rebours, ne croyait pas en elle, pourquoi l'avoir appelée chez lui ?

Il fut un moment question, pour la nouvelle venue, du grand rôle de *la Dame aux Camellias*, ce triomphe fabuleux de Mme Doche, de M. Fechter, du théâtre de la place de la Bourse et de M. Alexandre Dumas fils qui, du premier coup, faisait sauter la banque. *La Dame aux Camellias* inaugurait cette série de victoires étonnantes qui firent du jeune Alexandre le rival de son père. Comment cette prospérité sans mélange, cette gloire est-elle devenue semblable à ce fruit exotique dont parle M. de Châteaubriand, dont l'enveloppe éclatante et dorée ne contient que des cendres, si bien que le voyageur recule d'horreur après l'avoir porté à ses lèvres !

Alexandre Dumas fils est reparti pour Nohant, plus triste, plus morose que jamais, à la suite du trépas de

Mme Rose-Chéri. La châtelaine de Nohant a le génie des soins à donner aux malades, presque autant que celui des beaux romans. Plus morales encore que physiques, les souffrances de l'auteur du *Demi-Monde* sont surtout atténuées par les paroles d'encouragement et de sympathie. Il lui faut un entourage sans épines. C'est le propre des natures d'imagination et de nerfs de subir au même degré que les somnambules, ou peu s'en faut, l'influence de leur public. Mettez à côté de celles-ci une personne antipathique, aussitôt la lucidité les fuit. Pareillement, la compagnie dans laquelle il se trouve bien ou mal, a sur M. Dumas fils la portée d'un remède ou d'un poison.

Quand il s'agissait non pas de sa santé à lui, mais de la bienvenue au monde de ses pièces de théâtre, rappelez-vous comme la salle était différente les soirs de première représentation et les suivants. Il n'est pas un de ces brillants ouvrages dont on n'ait pu dire, après l'épreuve de la première soirée, aux amis et aux ennemis : « La pièce et l'auteur se portent bien. » Mais, les jours d'après, — cela s'est vu surtout pour *le Fils naturel* et *le Père prodigue*, — arrivait la foule inattentive, indifférente, railleuse, — fatiguée du bonheur constant du même écrivain, — qui faisait çà et là manquer la séance, en refusant d'admettre les jeunes filles du monde aussi délurées que des pensionnaires de M. Sari, et les pères héritiers des maîtresses de leurs enfants, que l'on trouve dans ce répertoire exceptionnel.

M. Dumas fils dut souffrir de ces résistances partielles à son talent et à sa fortune, et je crois qu'il faut voir là une des causes de l'ébranlement momentané de cette belle organisation, qui donnait naguère de véritables inquiétudes à ses amis.

Parlez-moi de M. Véron pour la solidité! Il écrit les articles les plus folichons dans un journal qui devrait être l'un des plus sérieux; il met, ce bon docteur, tout le public en rumeur par des applications de prose à nulle autre pareille, et rien ne l'émeut, et il poursuit tranquillement le cours de ses petits délassements, après avoir raconté ceux des grands hommes qui l'ont précédé dans la carrière. Ce célèbre habitué des coulisses, fréquente plus particulièrement aujourd'hui les écuries du Cirque. Il aime ces réalités de la littérature équestre, où une faute est punie d'une chute matérielle qui peut vous briser les os. De tout temps on a observé chez les nations en décadence cette désertion des fictions du drame écrit, cette préférence pour les lutteurs, les danseurs de corde, les dompteurs, les sauteurs, les gladiateurs et tous ceux qui paient réellement de leur personne. Est-ce que M. Véron serait en décadence? Je n'en veux rien croire. S'il venait à se taire, qui donc comblerait ce vide? En vérité, je ne vois personne qui ait son encolure.

Ce n'est pas nous écarter du bon docteur, le protecteur-né des sylphides, que de parler du petit bal intime donné dimanche dernier chez Mlle Livry, de

l'Opéra. La fête était offerte d'abord aux camarades de la charmante danseuse qui est, en même temps, une jeune personne accomplie, puis à pas mal de sportsmen et à un petit nombre d'hommes de lettres. La réception la plus charmante, le ton le meilleur, un souper exquis, un cotillon interminable conduit par Mlle Emma Livry en personne, donnant la main à M. H... A... B..., tels étaient les agréments de la soirée. On avait clos le matin, sur le turf de Longchamp, la série des courses d'automne à Paris; on a inauguré, le soir, la saison dansante. Mais c'est là un de ces bals d'avant-garde qui ne tirent pas à conséquence et qui n'annoncent pas encore le gros de l'armée. Il faut encore trois mois, pas moins, et un changement de millésime, avant qu'il soit sérieusement question d'être induit en valses.

Parmi les étrangers de distinction attendus à Paris, on parle de l'arrivée du froid. C'est surtout un bruit que font courir les marchands de chauds tissus pour l'hiver. *Vous êtes orfèvre, M. Josse!* En attendant, la lutte de bon marché que les trois ou quatre grands magasins de Paris ont engagée à la quatrième page des journaux, particulièrement sur l'article tapis au rabais, me paraît une des plus incontestables gaietés de la capitale, après les articles de M. le docteur Véron, toutefois. Ce qui est déplorable, c'est que plus les commerçants nous proposent d'objets à bon marché, plus la vie devient ruineuse. Expliquez cela!

L'introduction en franchise des produits anglais jette évidemment sur la place des *occasions* magnifiques; eh bien, les budgets n'en deviennent que plus écrasants dans les ménages. C'est depuis que l'on a toujours ce mot *bon marché* à la bouche, que tout le monde est exténué de dépenses.

En somme, il me semble que j'ai connu des mois plus gais que cet Octobre; des barytons qui chantaient mieux que M. Beneventano; des criminels de meilleure composition que M. Jud; des jeunes-premiers plus élancés que M. Véron; des morts plus sérieuses que celle de Mme de Solms; des maladies moins énervantes que celle de M. Dumas fils; des agitations moins stériles que le mécontentement de certains feuilletons contre le prétendu débraillé du théâtre; des cours moins bas à la Bourse; des cœurs plus haut aussi; plus de jeunesse, plus d'élan, et des loisirs plus véritablement religieux que ceux de M. Veuillot le catholique, épanchant son fiel dans cette satire qui a trop couru les journaux : *Voyage en Cuistrerie.*

— Il aurait dû intituler cela : *Retour au pays natal*, dit un quidam bien avisé.

XVII

SOMMAIRE : D'une stalle d'orchestre à une autre pendant la représentation du *Pied de mouton*. — L'envers et l'endroit du spectacle. — Malpropretés des coulisses et du jardinage. — Un Rubicon de feu. — Il y a coulisses et coulisses. — *Les Journaux officieux*, comédie avec ballets, intermèdes, travestissements, changements à vue. — Un pharmacien dansant, ou encore le vieux bourgeois babillard du *Ballet des Saisons*. — Juste louange à M. de Persigny. — Journal de l'Empereur ; journal du docteur. — Indépendance platonique. — M. Sainte-Beuve. — M. Fiorentino. — Les accidents de chemin de fer. — Style de l'homme. — Les Perrichons du monde entier attirés au *Constitutionnel* comme les papillons à la chandelle. — Où Nigaudinos se repend d'avoir confié son pied à Lazarille. — Profil d'actionnaire. — Calcul d'actionnaire à mettre sous verre. — Henri Desroches et la comtesse Dash. — M. le vicomte d'Anchald. — Le mot de la comédie. — *Félicita*, comme à la fin de tous les opéras italiens. — Notre préfet de police et les professeurs de grâces : Cellarius, Laborde, Markowski. — Imité de la pétition de Paul-Louis Courier *pour les villageois que l'on empêche de danser*. — Markowski ne reconnaît plus son marchand d'eau de Cologne. — Mme H. Foljambe ou un nom mal

placé. — M. Giacomo Arnaud, baryton, persécuté par la maréchaussée de Rome. — Mme O. Audouard et *Comment aiment les hommes.* — *Les marionnettes de Paris,* par M. Pierre Véron. — *Les traditions américaines.* —D. José Guell y Renté. — Le Père Lacordaire. — Roger de Beauvoir. — Alex. Dumas fils et G. Sand. — La dernière boutade du capitaine d'Arpentigny. — Les Délassements-Comiques et leur *Voyage en zig-zag.* — Mlle Colombat. — Junius, deuxième du nom, ou Junius-Matamore. — Le Saturne du *Figaro.*

Paris, 7 novembre 1861.

— Ah ça, Monsieur, vous êtes donc sorcier !

Ceci était dit à son voisin de stalle par un spectateur que la banlieue avait envoyé à l'une des dernières représentations de l'inépuisable *Pied de Mouton.*

— Non, Monsieur, je ne suis pas sorcier le moins du monde ; mais je fréquente les coulisses, où jamais vous n'avez aventuré le bout de vos pieds. C'est ce qui m'a permis de vous expliquer, avec une facilité dont vous avez bien voulu vous émerveiller, les prodiges et les enchantements dont la présente féerie offre un entassement prodigue. Vous voyez une fois par hasard l'endroit du spectacle ; moi j'en connais par cœur l'envers et l'endroit. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? est-ce un avantage ou un inconvénient ? Comme presque toutes les choses de ce monde, c'est l'un et l'autre à la fois. J'y gagne de savoir le mot de quelques énigmes ignorées du vulgaire, de pénétrer le secret de certains

trucs et de pouvoir, au besoin, les démonter pièce à pièce pour l'instruction d'un voisin attentif et sympathique. Mais à cette expérience on perd des illusions ; on voit des hommes, des femmes dans ceux que le parterre contemple avec ravissement comme des princesses et des héros ; s'agit-il d'un mécanisme, le ressort me gâte l'effet. Sur la scène tout est or, lumières, satin, jeunesse, diamants. Dans les coulisses, les malpropretés dominent. Il y a des jours où cela amuse ; il en est, au contraire, où le dégoût vous prend à la gorge. Ces jours-là, on se dit que les coulisses sont au spectacle ce que le fumier est à la fleur, et on envie le sort de ceux qui jouissent du parfum et de la vue des massifs odorants sans se salir les mains dans les arcanes du jardinage.

Ainsi parlait à un novice certain docteur ès-coulisses dont il est inutile de mettre le nom en avant, et il me parut qu'il parlait de bon sens. Ce qu'il ne disait pas et ce qui se peut ajouter sans risque, c'est que le public est particulièrement friand de détails sur tout ce qui se cuisine de l'autre côté du rideau, au delà de cette rampe qui figure un Rubicon de feu. On mérite donc bien de lui lorsque, pour le renseigner, pour lui procurer le plaisir sans les épines et les écueils, on se glisse à travers les portes fermées, on élude les consignes, on analyse les secrets de la lanterne dont la foule ne voit que les magies. Pour remplir dignement cette mission, qui est la nôtre, ce n'est pas seulement

les coulisses des théâtres dont il faut connaître les détours comme si l'on y avait été nourri, et cela depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis l'Opéra jusqu'aux infiniment petits du boulevard du Temple. Mais le boudoir de la femme à la mode, l'atelier du peintre, le cabinet du banquier, de l'avocat, de l'homme d'État, du ministre, sont aussi des coulisses où il est nécessaire qu'un chroniqueur ait ses entrées. C'est pourquoi nous ne nous piquons pas seulement d'avoir sondé les profondeurs des Délassements-Comiques. A l'occasion, nous nous mêlons aux coulisses de Compiègne et à celles des ambassades ; enfin, nous savons aussi, quand la situation le conseille, passer un moment agréable au milieu des petits secrets du ministère de l'intérieur.

C'est de là qu'est partie cette comédie dont les rédacteurs des journaux ci-devant officiels sont les marionnettes et dont chaque scène ébahit la galerie. Comédie ornée d'un ballet, comme *le Malade imaginaire*, puisque l'on y voit figurer dans un chassé-croisé général, les Dréolle, les Vitu, les Grandguillot, les Lymayrac. Comédie à divertissement, à intermèdes et à travestissements ; comédie où le docteur Véron, sur le front duquel les lauriers de l'École de médecine s'enlacent si bien aux roses de l'Opéra, est dans les meilleures conditions pour figurer un pharmacien dansant, ou bien un vieux bourgeois babillard (comme dans le ballet des nations du *Bourgeois gentilhomme*) disant à la presse :

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas :
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas.

Vous savez, car il n'est plus question que de cela depuis une et même deux semaines, que le gouvernement a senti le besoin de se débarrasser d'une presse semi-officielle qui le gênait plus qu'elle ne le servait. Applaudissons à cette réforme et félicitons-en particulièrement l'esprit élevé, le cœur droit de M. le comte de Persigny. Il a compris les inconvénients d'avoir un journalisme rattaché par des liens directs au pouvoir, qui encourait ainsi devant l'Europe la responsabilité des articles publiés dans ses journaux. C'est un grand pas de fait dans le sens de la vérité que la suppression des articles officieux. La vérité, c'est-à-dire la liberté, doit venir ensuite, logiquement, fatalement. En attendant, après avoir très-haut et à plusieurs reprises désavoué *la Patrie*, il fallait indiquer d'une manière bien nette que désormais *le Constitutionnel* cesserait de s'abreuver aux sources ministérielles pour ne relever que de lui-même. On chercha quelque temps la formule la plus évidente de cette situation nouvelle. La personnalité de M. Véron mise en avant par un homme d'esprit (on voit que je ne l'accuse pas de s'être offert

lui-même) avait un double avantage : *primo*, elle rassurait complétement le ministère sur les suites de la quasi-émancipation du *Constitutionnel ; secondo*, elle exprimait, on ne peut mieux, cette séparation que l'on voulait faire toucher du doigt au public. Il y a ici, en effet, incompatibilité trop forte. Le journal du docteur ne pouvait plus être soupçonné d'être le journal de l'Empereur. M. Véron a parfaitement le droit de dire, en se rengorgeant dans sa cravate : « *le Constitutionnel*, c'est moi : » et même on l'a laissé se rasseoir sur le fauteuil directorial, élargi pour la circonstance, dans l'espoir qu'il le dirait au moins une fois chaque matin, ce qui empêcherait les plus entêtés de pouvoir répéter encore : *le Constitutionnel*, c'est le ministère.

Plus on verra déborder la personnalité étoffée du nouveau directeur ; plus elle dessinera ses formes avec complaisance ; plus le docteur s'épanchera en *j'ai dit*, *j'ai fait*, *j'ai vu*, plus on sera content de lui en haut lieu. C'est ce qu'on attendait, c'est ce qu'on demandait. Son indépendance platonique est un rôle qu'on lui a confié sans qu'il s'en doute, et, de la meilleure foi du monde, il le prend pour le pontificat suprême de son dévouement. Il s'étale. Il s'affiche. Il remplit la scène. Bravo! c'est ce qu'on voulait ; cela prouve que le ministère s'en est retiré, ce qu'il fallait démontrer par des raisons irréfutables.

Bon docteur! paterne directeur! Il a remarqué, à lui tout seul, que, depuis quelque temps, les acci-

dents de chemin de fer « se multipliaient et devenaient plus fréquents. » C'est là le style de l'homme. Il ne ressemble guère, j'en conviens, à la langue artistement ciselée de M. Sainte-Beuve, son ami, ou à la prose leste, affilée, mordante de M. Fiorentino, son feuilletonniste du lundi ; mais les intentions du docteur sont si pures que l'on peut bien pardonner à sa plume de ne pas l'être davantage !

En effet, l'auteur du meilleur traité sur le muguet, maladie enfantine, — c'est M. le docteur Véron que je veux dire, — s'occupe *sérieusement* de prévenir les malheurs dont nos chemins de fer deviennent le théâtre trop fréquent et, dans ce but, il a annoncé qu'il ouvrait toutes grandes ses colonnes aux réclamations des voyageurs. Ce zèle de préservation est infiniment louable dans son principe et dans son but. Mais le moyen est-il bien efficace? Je fais plus que d'en douter. Le seul résultat probable, possible, de cette hospitalité écossaise, serait de faire ressembler le journal à ces livres riches en sornettes qui sont déposés au haut ou au pied de certaines curiosités visitées des touristes, et où ceux-ci sont invités à consigner leurs impressions.

Pour une pensée supportable exprimée dans un français sans reproche, que de platitudes, quels ridicules, combien de niaiseries s'étalent dans ces annales de la bêtise humaine en vacances ! Vous n'êtes pas sans avoir feuilleté quelqu'un de ces recueils manus-

crits qui donnent si pleinement raison au titre du fameux roman de M. Jules Noriac. Les hommes d'esprit s'abstiennent généralement de faire figurer dans ces cahiers leur nom et leur style. Mais les sots ne laissent jamais échapper une occasion si belle de justifier le proverbe scolaire : *Nomina stultorum parietibus insunt*, et plutôt deux fois qu'une ils se font passer le livre. Perrichon, l'illustre Perrichon, avec lequel la jolie comédie du Gymnase nous a fait faire le voyage de Suisse, n'a garde, en pareille occurrence, de marchander son tribut de littérature à la collection. Eh bien, si M. Véron maintient son imprudent appel, je gage que tous les Perrichons du globe se lèvent en masse et inondent *le Constitutionnel* du fruit de leurs observations. M. Véron n'a pas prévu cela. Il paraît que le même chiffre d'années qui marque souvent pour les autres l'âge de la retraite, est pour lui l'âge des illusions.

Je reviens au *Pied de Mouton*, dont l'art dramatique nous a obstinément régalés depuis plus d'un an. Vous savez qu'à un certain endroit, Nigaudinos confie son talisman à Lazarille qui n'en fait ni une ni deux et mange le pied magique. Survient une difficulté que Nigaudinos ne peut surmonter tout seul. Il s'écrie : « A moi, mon pied de cochon ! » et Lazarille, repu et repentant, de répondre : « Monsieur, je l'ai mangé ! »

Cela ne fait pas le compte du seigneur Nigaudinos. De même, vienne un jour qu'il n'est pas malaisé de

prévoir où, pour redresser l'opinion qui lui paraîtrait s'égarer, pour frapper un coup dans le public, un ministre ait besoin de cet instrument retentissant qui s'appelle *le Constitutionnel*, et que naguère il avait sous la main ; il le cherche, il ne le trouve plus. Il l'a confié à Lazarille qui s'en est fait du bien.

Et les actionnaires ! il y a des actionnaires au *Constitutionnel*. C'est un talisman, c'est un pied de mouton par actions. Il y a même quantité de petits actionnaires, gens d'humble condition et de mince pécule, qui croyaient particulièrement en M. Mirès et qui apportaient leurs économies, celui-ci dans un bas, celui-là dans un mouchoir à carreaux rouges, lorsque fut ouverte la souscription aux actions du *Constitutionnel*. Ces chétifs possesseurs d'un ou deux titres, vaguement informés de ce qui se passe, sont aujourd'hui fort troublés des vicissitudes de leur gage. On les rencontre dans la rue aussi pâles qu'un rentier

A l'aspect de l'arrêt qui retranche un quartier.

Le Constitutionnel, journal du docteur, ne leur inspire plus du tout la même confiance que quand on pouvait le dire journal de l'Empereur. Ils trouvent que la combinaison manque de sérieux. On a beau leur parler, — en manière de consolation, — de l'étoile du docteur, de sa haute position, de sa loyauté bien connue en affaires. Ils craignent, — que ne craignent-

ils pas ! — ils craignent les avertissements pour les jours où l'on aurait montré encore plus d'indépendance que de dévouement. A l'endroit de leurs économies, ces petits actionnaires ont la bravoure du lièvre. Ils craignent tout et autre chose encore. Enfin le sort du pied de cochon avalé par Lazarille les effraie pour leur journal.

J'ai rencontré dans la rue, hier matin, un de ces propriétaires d'une fraction infinitésimale du *Constitutionnel* qui, m'arrêtant par le bouton de mon habit, m'a fait l'ébouriffant calcul suivant.

— Le nouveau directeur a douze mille francs d'appointements par an, n'est-ce pas ?

— On le dit.

— Ce nouveau directeur a au-dessous de lui un nouveau rédacteur en chef auquel ont été conservés les appointements de son prédécesseur.

— Qu'importe ?

— Il importe beaucoup. Les douze mille francs du docteur sont une superfétation qui, sur six mille actions entre lesquelles la propriété est divisée, ôte à chacune deux francs à toucher par an ! (Historique).

Voilà un type d'actionnaire récalcitrant qui me paraît à mettre sous verre. Le même individu, qui aurait évidemment besoin d'une pastille calmante et rafraîchissante, — M. Véron saurait lui indiquer laquelle convient le mieux, — s'exhala en doléances à propos de la sortie d'Henri Desroches. Ici, nous sommes

d'accord avec le préopinant. Le rédacteur pseudonyme de *la Semaine* du *Constitutionnel* s'était fait une réputation proverbiale d'obligeance et de politesse parmi les gens de lettres, et la grande majorité de ses lecteurs le considérait comme éminemment récréatif. C'était, de notre côté, un succès d'estime, dans la bonne acception du mot, et, du côté de son public, un succès d'enthousiasme pour ce nouveau Guinot, qui le comprenait si bien et lui cuisinait, sans trop de condiments, son petit régal hebdomadaire d'historiettes. Je ne sais si c'était Mme la comtesse Dash, comme *Figaro* l'affirmait hier, et je serais tenté de n'en rien croire, car les écrits de cette femme de talent exhalent un parfum-restauration assez prononcé, tandis que Henri Desroches avait bien le style-second empire. Quel qu'il fût, il est prié de trouver ici l'expression de nos regrets et de nos sympathies.

Je n'ai pas encore tout à fait fini mon histoire intime des révolutions récentes du *Constitutionnel.* Il reste à parler du gérant, M. le vicomte d'Anchald, esprit fin, manières excellentes, tact et finesse diplomatiques, doublés de la tactique d'un officier d'artillerie. C'est de M. d'Anchald que M. Véron tient sa commission de directeur. Notez ce point essentiel; il est une victoire pour la propriété. C'est le représentant des propriétaires qui nomme désormais le directeur. Le fait est acquis et vous en comprenez la portée. Chacun a donc joué son jeu à l'abri du nom de M. Véron : l'in-

fluence ministérielle s'est retirée bien ostensiblement des conseils du journal ; la gérance ou, si vous l'aimez mieux, la propriété, c'est tout un dans la circonstance, est rentrée dans l'usage de l'un de ses droits les plus essentiels. C'est elle désormais qui désigne les gens qui mèneront sa barque politique et littéraire. Dans quelques semaines, M. Véron, qui n'a pas juré de mourir sur son banc de quart, qu'aucun traité ne lie, avec lequel on n'a pris aucun engagement, sera le premier à vouloir regagner son bon repos de Tolède. Quelque directeur jeune, superbe, traînant tous les cœurs après soi, sera désigné alors, si l'on peut dénicher ce merle blanc, pour remplacer le directeur provisoire qui règne aujourd'hui.

Il faut signaler une anomalie à la vigilance du magistrat éclairé, bienveillant, zélé et cependant presque populaire (ce qui est particulièrement rare pour un préfet de police) que l'Empereur a préposé à la sûreté publique ! C'est au moment même où M. Véron venait de publier son fameux et bienveillant manifeste sur la conduite légère et les divertissements risqués de quelques graves personnages des siècles passés, qu'une ordonnance, un peu bien puritaine, est venue condamner à la fermeture de minuit les salons de danse des sieurs Cellarius, Laborde, Markowski, professeurs de grâces, chez lesquels la jeunesse dorée de tous les pays du monde, réunie à Paris, sa capitale, aimait à valser, à polker, à mazourker.

Rien de plus tranquille que ces réunions qui, chez Cellarius et Laborde particulièrement, tenaient plus de la classe de danse que du bal public. Je sais bien qu'il y avait les soirs de fête, dits de double-cours par les initiés, qui se prolongeaient un peu tard, et c'est sur ceux-ci que l'on a cru bon de frapper. Mais en quoi l'ordre public y était-il troublé? Nul désordre; jamais l'ombre d'une querelle, comme disait Paul-Louis Courier, dans sa fameuse *pétition pour les villageois que l'on empêche de danser*. Nous reprenons l'argument et le mettons au service de nos citadins que l'on empêche de danser passé minuit... « Elles aiment la danse, le plus souvent aussi elles aiment un danseur qui, après quelque temps de poursuite et d'amour, enfin devient un mari. » Ceci était encore dit par P.-L. Courier, en faveur des danses villageoises du dimanche; mais je n'oserais affirmer que l'argument soit applicable dans son entier aux réunions Laborde, Cellarius et Markowski.

C'est chez Laborde, quand ce n'est pas chez Cellarius, que la mère envoie son fils, fraîchement échappé du baccalauréat, pour s'y former à la rhétorique des pieds. On ne dirigeait pas sur Markowski les petits jeunes gens; ils y allaient tout seuls. Markowski surtout est frappé au cœur par le rigorisme de la nouvelle mesure, qui sera rapportée, espérons-le, comme le fut celle qui, pendant huit jours, a banni les dames des fauteuils d'orchestre au Théâtre-Italien. Mar-

kowski, ruiné si l'ordonnance est maintenue, comprend très-bien qu'on ne peut pas, pour l'indemniser, faire de lui un sous-préfet ou un vice-consul. Que deviendra-t-il ? Laborde et Cellarius sont des personnages, des rentiers, qui seront tantôt marguilliers de leur paroisse, si ce n'est déjà fait, et dont la situation ne m'inquiète pas. Ce n'est pas pour eux que je plaide ; c'est pour leurs clients consternés. Dans l'affaire Markowski, le dommage est double : les habitués sont désolés ; le maître anéanti ne reconnaît même plus son marchand d'eau de Cologne qui était venu hier prendre sa commande.

Si du moins tout ce chagrin et la perte des industries qui se rattachent à une pareille entreprise devaient profiter à la morale !

Si j'étais convaincu que les deux ou trois heures nocturnes pendant lesquelles on enlève Markowski à la jeunesse, la jeunesse à Markowski, dussent être employées, soit à un sommeil innocent, soit à des entretiens édifiants ou à des lectures améliorantes d'art, de littérature, de philosophie !

Mais non : je n'en ai nul espoir. On ira jusqu'au jour manier le carton chez les petites dames. Il valait encore mieux laisser danser ces fous.

J'en demande pardon à la respectable dame Hélène Foljambe, dont le nom se trouve depuis quelque temps si souvent imprimé dans les journaux, à l'article *Italie*. Mais ce nom semble fait pour se trouver impliqué

dans des questions de Markowski plutôt que de religion et dè politique. Il mêle pour moi des images de quadrilles aux choses les plus sérieuses. Foljambe c'est un nom de danseuse et, — comme tout est mal distribué en ce monde! — je ne connais rien de moins dansant, de moins souriant, que les noms de MM^mes^ Morando, Schlosser, Pilvoix et Stoïkoff, de l'Opéra.

Il me vient une histoire de Rome concernant un baryton fort beau cavalier, M. Giacomo Arnaud, qui n'est pas tout à fait un inconnu à Paris. M. Arnaud chantait la *Traviata* au théâtre Apollo. Il remplissait le rôle du père, qui fait partie de son emploi. Au second acte, cet excellent père Germont débite entre autres choses à Violetta, sur tous les théâtres italiens du monde :

Merce di queste lagrime
Dal Cielo un giorno avrete,
Pramiato il sacrifizio
Sara del vostro cor.

Ce qui veut dire : « Un jour le ciel vous récompensera de ces larmes, et le sacrifice de votre cœur vous sera compté. »

Mais l'autorité romaine ne veut pas, à ce qu'il paraît, que l'on présente, même en musique, l'autorité céleste comme clémente à ce point. Ce serait d'un mauvais exemple. Le passage en question n'a donc pas cours au théâtre Apollo.

Giacomo Arnaud, qui a d'autres habitudes, oublia la consigne et commença la phrase proscrite. L'ayant commencée, il crut mieux de la continuer et alla bravement jusqu'au bout.

Comme il sortait de scène, après la représentation où il avait commis ce délit, et s'apprêtait à rentrer chez lui, on rapporte que la maréchaussée du lieu invita, avec des façons sans réplique, l'artiste à accepter, pour prix de son étourderie, l'hospitalité dans une maison du gouvernement infiniment mieux gardée que la sienne.

A l'heure de la représentation suivante, la même maréchaussée conduit notre homme, ou plutôt le sien, au théâtre et, à l'issue du spectacle, le ramène dans le même For-l'Évêque exotique.

Le surlendemain, comme la cérémonie recommençait et semblait vouloir se prolonger, le baryton trouva, au moment où il entrait en scène, le moyen de s'entendre avec l'un des machinistes du théâtre qui lui ouvrit une voie d'évasion aérienne. A l'heure accoutumée, sa garde d'honneur le cherche pour le reconduire à la demeure sûre qu'on lui a choisie. Plus personne! Germond, père d'Alfred, avait fui, et c'est après son embarquement à Civita-Vecchia qu'il aurait confié l'aventure à un passager qui l'a redite à un de ses amis, duquel nous la tenons.

Cependant, la blonde directrice du journal *le Papillon*, Mme Olympe Audouard, ne craint pas de nous

apprendre en un volume, mince comme une jolie femme, *comment aiment les hommes*. C'est une analyse assez impitoyable du cœur masculin par des ongles féminins. En tête du livre figure un portrait de l'écrivain, photographié par Étienne Carjat. L'auteur est représentée assise, la main droite dans sa poche, où elle cherche sans doute un stylet pour nous égorger, la main gauche soutenant la tête, laquelle porte l'empreinte d'une méditation ironique.

Voici, comme échantillon, trois aphorismes cueillis dans le manifeste misanthropique de Mme Audouard :

« L'homme est l'égoïsme personnifié.

« La vanité est son plus grand mobile.

« L'homme, à vingt ans, aime avec le cœur, — à trente avec la tête, — à quarante avec les sens, — plus tard avec la vanité. »

— Prenez-y garde, Madame, votre arme est à deux tranchants, vous ne vous êtes pas aperçue que vous prononciez en même temps la condamnation de toute femme qui se laisserait aimer par un homme de quarante ans sonnés. S'il est avéré que, passé cet âge fatal, ce n'est plus avec le cœur, ce n'est plus avec la tête que l'on aime, mais bien avec des mobiles de troisième catégorie, c'est fort compromettant pour la femme qui se prête à ces passions sans noblesse.

S'il était vrai que chaque âge apportât avec lui une manière d'aimer différente, ce que je ne crois nullement pour ma part ; je pense, au contraire, qu'à toutes

les saisons de la vie l'amour est à la fois idéal et matière, bien et mal, ciel et fange ; s'il y avait autant de sortes d'amour qu'en indique Mme Audouard, il en résulterait pour les joueuses d'amour la nécessité de varier leurs invités suivant l'âge du partenaire : invite à cœur, s'il a vingt ans ; invite à tête ensuite ; et plus tard... comme plus tard.

M. Pierre Véron a trouvé un joli titre à mettre sur la couverture d'un joli livre. *Les Marionnettes de Paris* vont continuer la veine heureuse de son *Paris amusant*. C'est le même courant d'observations volontairement superficielles, le même procédé d'esquisses enlevées avec une certaine *furia* de crayon qui n'empêche pas la correction du dessin. Ces deux volumes, qui se suivent de très-près, le second appelé en toute hâte par le succès du premier, peuvent se ressembler sans monotonie, puisque précisément variété est la devise de cette série de croquis spirituels.

Pendant que je tiens les livres nouveaux, je veux aussi signaler à l'attention *les Traditions américaines* de D. José Guell y Rente. La question des cotons est on ne peut plus étrangère, aussi bien que la séparation des États du Sud et l'abolition de l'esclavage, à ces poétiques légendes où l'on voit des fleuves frères du Meschacébé, des vierges sœurs d'Atala, et où il n'est pas rare de rencontrer des caciques. D. Josué Guell y Rente, à la fois Américain, Espagnol et Parisien ; poëte, homme politique et mari d'une princesse de

Bourbon, est une figure originale, accentuée, qui compte chaque jour un peu plus dans les rangs de la société et de la littérature parisiennes.

Pour faire suite aux morts de la semaine dernière, nous avons nos malades. Le plus illustre orateur catholique de ce temps-ci, l'aigle des conférences de Notre-Dame, le père Lacordaire, jette en ce moment ses dernières lueurs. Rien ne trouble sa fin ; il sourit à la mort et, suivant l'admirable expression de La Fontaine, c'est vraiment le soir d'un beau jour.

Roger de Beauvoir aussi est bien bas, mais non désespéré, grâce au ciel! Il est encore jeune, le bruyant, le bouillant Roger du *Chevalier de Saint-Georges* et de *l'École de Cluny*. Il doit y avoir des ressources presque inépuisables dans cette splendide organisation.

M. Alexandre Dumas fils va beaucoup mieux. Le régime de Nohant, l'amitié fortifiante de George Sand lui ont réussi derechef, et ses amis annoncent qu'il a retrouvé sa santé d'autrefois. Espérons qu'il retrouvera aussi ses succès; car, pour un artiste, la santé sans le succès, c'est un verre dans lequel on n'aurait rien à mettre.

Un mot encore du spirituel capitaine d'Arpentigny. Quelques heures avant de passer cadavre, il faisait le whist, au taux plus que modéré de deux sous la fiche, dans une maison amie. Tout en jouant, il avait l'oreille aux propos qui se tenaient à l'autre bout du salon, dans

un cercle de jeunes femmes aux vives allures, captivées pour l'instant par la parole extraordinaire et les merveilleux récits d'un apôtre des manifestations surnaturelles. Celui-ci racontant ceci et cela des esprits qui lui obéissent, en était venu à ce détail : « Il se mit à pleuvoir des bonbons dans la chambre... »

« — Mais c'est le diable ! s'exclama une petite voix de soprano un peu effrayée.

« — Un diable qui avait passé chez Boissier ou Siraudin, reprit une voix plus sceptique.

« — Le diable, riposta le capitaine d'Arpentigny, sans quitter son jeu, le diable, croyez-en mon expérience, c'est une bourse vide. »

Telle fut la dernière boutade de ce vif esprit, de cet homme original et loyal, de ce parfait militaire, de ce gentilhomme qui, républicain dans le cœur, avait, par honneur et par discipline, accompagné Charles X jusqu'à Cherbourg, en 1830.

Le *Voyage en zig-zag*, de MM. Blum et Flan, qui a été représenté au théâtre des Délassements-Comiques, le soir de la Toussaint, sera sans doute dédaigné par la critique théâtrale et, vrai, on ne peut lui en faire un crime. Cependant, il est juste de rendre hommage au goût et à la richesse des costumes déployés dans la nouvelle revue, et à la volonté ingénieuse d'une direction qui trouve moyen de faire de la mise en scène dans une souricière. Les auteurs ordinaires de la maison ont été quelquefois plus gaiement inspirés ; mais, bien des

réserves étant faites, je ne me défends pas d'une certaine prédilection pour leur manière cavalière de transporter les actualités sur la scène. Si une vogue quelconque s'attache au *Voyage en zig-zag*, il la devra au tableau vif et animé qui représente le coin des biches aux courses de Chantilly, et où l'on voit sauter en l'air jambons, pâtés, non-seulement les bouchons, mais les bouteilles de champagne. Ne pas oublier parmi les éléments attractifs du spectacle, certaine Eugénie Colombat, la nouvelle étoile rigolbochante, et son délicieux travesti du dernier tableau.

A propos de mascarade, il faut bien vous entretenir de ce Junius deuxième du nom, qui est venu s'essayer au saut périlleux sur le tremplin du *Figaro*. Quel qu'il soit, ami ou ennemi, je lui dirai franchement qu'il avait eu tort de revêtir pour son début le costume de matamore si plaisamment porté par M. Got dans *l'Illusion comique*. Il parlait beaucoup trop, dans sa première épître, fort acceptable du reste, d'aller mettre en poudre *le grand Sophi de Perse ou bien le grand Mogol*.

Ces airs de croquemitaine sont bons pour effrayer les petits enfants, et ce n'était pas à eux qu'il s'adressait. Cela dit, on l'attendait à sa seconde lettre. Moins occupé de faire sonner ses éperons et de relever sa moustache en croc, il eût peut-être jeté sur le tapis une ou deux bonnes vérités. Mais je crains bien que l'ardeur de M. de Villemessant n'ait gâté les choses.

Ce directeur habile d'un grand-petit journal imite trop volontiers Saturne, lequel, comme l'on sait, n'enfantait que pour dévorer. A peine son Junius au monde, il a invité quatre ou cinq gaillards à lui prendre son nom et à s'asseoir sur lui. Il y en avait un ; il y en a cinq ; il n'y en a plus. Du reste, je ne vois pas que *le Figaro* ait besoin de personne avec un état-major de talents et d'esprits comme Monselet, J. Rousseau, Aurélien Scholl, Jules Noriac, Jouvin et quelques autres dont le mobile impresario raffolerait s'il ne les comptait dès longtemps dans sa troupe.

FIN DU VOLUME